

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

SAS [036] – Furie à Belfast

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



FURIE A BELFAST

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

FURIE

À BELFAST

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Droits de reproduction réservés

© Éditions Gérard de Villiers, 2004

ISBN : 2-8426 7-291-7

CHAPITRE PREMIER

C'était le Sinaï après la Guerre des Six Jours ! Des centaines de chaussures dépareillées jonchaient la chaussée et les trottoirs de Bedford Street. Une marée multicolore et insolite.

Bill Lynch ralentit sur le tapis de chaussures qui s'écrasait sous ses roues.

Devant une vitrine éventrée, des employées municipales étaient en train de balayer les débris. Des gosses jouaient à se jeter des chaussures. La bombe avait explosé juste après la fermeture du magasin.

L'I.R.A. très probablement.

Bill Lynch accéléra, écrasant quelques chaussures de plus. Les passants ne s'arrêtaient même pas. Quoi de plus normal qu'une bombe à Belfast ? L'I.R.A. avait pour but avoué de paralyser la vie économique et y parvenait peu à peu. Inéluctablement les parkings remplaçaient les immeubles détruits... Sans profit pour personne : si on abandonnait sa voiture, on retrouvait les pompiers en train de la faire sauter avec des robots télécommandés. De peur qu'elle ne contienne une bombe. Et le cercle ubuesque de la peur était bouclé...

Dieu merci, les bombes avaient jusqu'ici épargné le quartier résidentiel de Suffolk où Bill Lynch vivait seul dans une sage villa de briques, depuis sa séparation d'avec sa femme.

Sa fille, Tulla, venait parfois passer un jour ou deux avec lui. Elle ne lui en voulait pas d'avoir honteusement trompé sa mère.

Madame Lynch vivait maintenant dans une villa tranquille près de « Queen's University ».

La Cortina orange fila vers Lisburn Road pour rattraper le Motorway. Depuis les « événements », on ne sortait plus guère le soir à Belfast.

Bill Lynch le front plissé, les yeux fixés sur la route, sifflotait machinalement. Il avait été obligé de décommander un rendez-vous avec la fougueuse épouse d'un bookmaker protestant qui ne se libérait que difficilement et en éprouvait un vague et tenace dépit. Hélas, le travail passait avant les joies de la chair, même clandestines. Il aurait d'autres filles, jamais plus une occasion comme ce soir-là.

La lumière crue des projecteurs des miradors du camp de concentration de Long Kesch éclairait le Motorway M1 comme en plein jour. Bill Lynch cligna des yeux, soudain ébloui, et jeta un coup d'œil sur sa montre. S'il rejoignait Dublin, capitale de l'Irlande du Sud, en trois heures, ce ne serait pas mal. Car le Motorway s'arrêtait 50 miles plus loin, laissant la place à des routes étroites et sinueuses.

Tout en conduisant, il examina rapidement la facture de son garagiste. Avant son équipée, il avait fait faire la vidange de la Cortina. 6,10 livres. C'était du vol. Furieux, il froissa la facture et la jeta sous son siège.

Long Kesch disparut dans la nuit. Des centaines d'activistes irlandais des deux bords y fabriquaient des mouchoirs, internés sans jugement par les autorités anglaises, pour avoir abusé de la gélinite et des armes. Bill Lynch réprima un sourire en pensant qu'il était en partie responsable de certains de ces internements...

Dans les colis en provenance des États-Unis qu'il distribuait aux Irlandais du Nord en tant que manager du « United Fund for Northern Ireland », il y avait souvent des objets moins innocents que des pulls à col roulé ou des boîtes de corned-beef... Le record ayant été battu par un fusil d'assaut « Armalite », sans crosse, « enrobé » de deux énormes salamis...

Certains jours, on faisait la queue dans le petit bureau de Great Victoria Street.

Bill Lynch était extrêmement populaire dans les milieux activistes.

Depuis deux ans, le « United Fund for Northern Ireland » fournissait des armes à l'I.R.A. En quantités minimales certes, mais assez pour que l'I.R.A. provisoire manifeste une reconnaissance délirante à son manager. Pour la plus grande fierté de Tulla Lynch. La jeune fille, convertie à l'activisme aurait volontiers donné des bombes atomiques à l'I.R.A. pour rayer les protestants de la surface de la terre. Ou au moins de l'Irlande du Nord.

Parfois, son père se demandait comment elle réagirait si elle apprenait que lui, Bill Lynch, était un « opératif » de la Central Intelligence Agency depuis onze ans, que le « United Fund for Northern Ireland » était entièrement contrôlé par la C.I.A. qui tenait un compte exact des armes livrées avec le nom de leur destinataire, grâce à une petite machine à rayons X extrêmement pratique.

Bill Lynch était réellement d'origine irlandaise, mais il était né aux

U.S.A. et n'avait jamais travaillé que pour la « Company ». En Allemagne, en Pologne et enfin en Irlande.

Son job à Belfast était simple : en apprendre le plus possible sur l'I.R.A. Sa « couverture » était parfaite. Même la « Spécial Branch » de la police britannique ignorait qu'il appartenait à la C.I.A.

Comme l'activiste de l'I.R.A. venu chercher un « colis » de son cousin de Baltimore. Si heureux de le récupérer – il contenait 2 colts 45 automatiques – qu'il avait absolument voulu inviter Bill Lynch à fêter cela au « Crown », vieux pub situé en face de l'hôtel Europa. Au sixième « Irish Power », il avait commencé à se confier à Bill Lynch. Évoquant l'arrivée d'un mystérieux stock d'armes en Irlande du Sud. De quoi réduire les protestants en confettis... Connaissant le côté mythomane des Irlandais – surtout imbibés de whisky – Bill Lynch n'avait pas pris ses confidences pour argent comptant. Pourtant, l'autre avait laissé échapper de telles précisions, citant même le lieu – les entrepôts d'une grande marque de whisky au sud de Dublin – que Bill Lynch avait décidé d'aller voir. Si l'histoire était vraie, l'Ambassade U.S. de Dublin préviendrait discrètement la police d'Irlande du Nord.

Ce ne serait pas la première fois que des trafiquants essaieraient de ravitailler l'I.R.A. Quelques mois plus tôt, on avait saisi sur un cargo, le Claudia, quatre-vingt-dix tonnes d'armes en provenance de la Libye... Le colonel Kadhafi, musulman pur et dur, était parfois d'un éclectisme étonnant...

Bill Lynch ralentit pour sortir du Motorway. Une Land-Rover arrêtée en travers de la rampe surgit dans ses phares, entourée de soldats. Un barrage militaire anglais. Bill montra ses papiers et on le laissa repartir. Il réalisa soudain qu'il n'avait pas d'arme. Mais, en Irlande du Nord, c'était risqué de se promener avec un pistolet si on ne voulait pas se retrouver à Long Kesh. Il repartit sur la route étroite et déserte. Bien qu'on fût en juin, il faisait froid et une pluie fine et glaciale rendait la route glissante. Bill Lynch se concentra sur sa conduite. Même s'il ne trouvait rien, il ne serait pas de retour à Belfast avant l'aube.

*

* *

Bill Lynch examina le mur de trois mètres pensivement. Il avait fait deux fois le tour de l'immense dépôt, sans rien voir de suspect. Il était situé en bordure d'une large avenue à deux voies, dans la banlieue industrielle Sud. Bill Lynch était passé en Irlande du Sud sans encombre, avait traversé Dublin rapidement. Maintenant, il avait

l'impression de s'être déplacé pour rien. Pour un phantasme d'ivrogne. Par acquit de conscience, il décida d'aller jusqu'au bout.

S'aidant d'un poteau télégraphique, il se hissa au faite du mur, puis essaya de percer l'obscurité. Plusieurs bâtiments s'élevaient au milieu d'un espace découvert. À gauche, une longue bâtisse basse puis, plus à droite, ce qui semblait être des bureaux, en face de la grille d'entrée. Tout semblait désert.

Bill Lynch se laissa tomber à l'intérieur, atterrit sur l'herbe, attendit, accroupi dans l'obscurité. Au bout d'un moment il se releva et se dirigea, en suivant la plate-bande de gazon, vers des voitures garées devant les bureaux. Il frissonna. Il faisait encore plus froid qu'à Belfast. Fichu climat ! De nouveau il s'accroupit dans l'ombre d'une des voitures. Sortant une minuscule torche électrique, il éclaira rapidement les plaques des trois voitures. La troisième était immatriculée à Belfast. Une vieille Wolseley. Bill Lynch en fit le tour, posa la main sur la calandre : elle était chaude.

Cette fois, son cœur se mit à battre plus vite. Que signifiait cette visite nocturne à cet entrepôt apparemment désert ? Il scruta les bâtiments sombres. Où se trouvait le conducteur de la Wolseley ?

Avec précaution, Bill Lynch se redressa, traversa la cour en courant, atteignit le bâtiment central. La porte en verre dépoli était fermée à clef. Il colla son oreille au panneau sans rien entendre, puis entreprit de suivre le mur du bâtiment. La première porte qu'il rencontra était cadénassée aussi. Il dut parcourir encore cent mètres avant de trouver une porte de fer. Il tourna le bouton et faillit perdre l'équilibre quand la porte s'ouvrit sans difficulté vers l'intérieur ! Il s'immobilisa devant l'ouverture. À la lueur jaunâtre de plusieurs veilleuses de sécurité, il aperçut des alignements de fûts énormes, sur près de cent mètres ! Une odeur âcre lui piqua les narines et la gorge. Bill Lynch hésita. Il n'avait que ses mains pour se défendre. Puis, la curiosité professionnelle fut la plus forte. Refermant la porte de fer, il s'avança silencieusement dans l'allée centrale, étouffant le bruit de ses pas. L'odeur d'alcool lui montait à la tête. Le hangar était absolument silencieux. Au fond, il se trouva devant une nouvelle porte. Entrouverte.

Bill Lynch écarta le battant tout doucement. La même lueur jaunâtre très faible éclairait un énorme hangar avec de gigantesques cuves de dix mètres de haut, espacées sur le sol de ciment. Il s'arrêta, distingua au fond de ce nouveau local une tache plus claire. Au fond s'ouvrait un couloir desservant plusieurs bureaux. Il y avait de la lumière dans l'un d'entre eux !

Le cœur dans la gorge, Bill Lynch regarda les énormes cuves, pensif. Il y avait là des dizaines de milliers de litres de whisky. De quoi

étancher la soif de toute l'Irlande, il était en sueur, son cœur cognait dans sa poitrine. La raison lui disait de retourner sur ses pas. Mais tout son entraînement le poussait vers le bureau allumé. Le propriétaire de la Wolseley n'était pas venu de Belfast pour prendre le thé avec de vieux amis au milieu de la nuit dans cet entrepôt désert. Tolérée par les autorités catholiques de l'Irlande du Sud, l'I.R.A. était encore plus puissante à Dublin qu'à Belfast. C'était le sanctuaire de tous les activistes recherchés. Le point d'arrivée de nombreuses armes.

Bill Lynch scruta l'espace dégagé devant lui. Il devait pouvoir traverser en silence, aucun obstacle n'était en vue. La porte du bureau éclairé était entrouverte. S'il pouvait s'avancer un peu plus, il entendrait ce qui se disait. Tremblant d'excitation, il avança un pied puis l'autre, les yeux fixés sur le rectangle lumineux. Il parcourut ainsi une dizaine de mètres sans aucun bruit, effleurant à peine le ciment. Il commençait à se détendre lorsque, brutalement, son pied gauche rencontra le vide.

Bill Lynch plongea en avant, déséquilibré. Son pied gauche rencontra enfin une surface ferme mais c'était trop tard. Il éprouva une douleur aiguë quand son genou gauche heurta durement une arête vive et ne put réprimer un cri de douleur.

À quatre pattes, Bill Lynch resta immobile dans le noir, la jambe gauche parcourue par des ondes de douleur atroce, le sang cognant à ses tempes.

La porte du bureau s'ouvrit avec fracas. Une voix appela :

— Sean !

Bill Lynch entendit une cavalcade du côté des énormes cuves puis une voix rocailleuse répondit.

— Oui ! Je suis là.

— C'est toi qui as crié ?

— Non, mais...

Le dénommé Sean n'eut pas le temps de continuer. L'homme qui l'avait interpellé jura à mi-voix, tâtonna sur le mur du couloir et le local fut soudain inondé de lumière. Bill Lynch aperçut Sean, un homme trapu en canadienne, une mitraillette Bren dans la saignée du coude, les traits taillés à coups de serpe, un béret noir enfoncé jusqu'aux yeux.

L'homme qui avait allumé était bien différent : un élégant costume de tweed, des yeux très bleus dans un visage couperosé, presque ascétique, les cheveux très noirs rejetés en arrière. Il fixa Bill Lynch avec l'intensité venimeuse d'une araignée et une certaine surprise. Bill Lynch réalisa que sa seule chance était de se réfugier dans le hangar

aux fûts. Il avait buté dans une des larges rigoles en zinc ressemblant à des baignoires de dix mètres de long dans lesquelles on vidait les fûts, pour la mise en bouteilles. D'un effort désespéré, il tenta de se relever mais sa jambe gauche ne répondit pas. Le talon de sa chaussure s'accrocha violemment à l'arête de ciment et s'arracha. Bill Lynch fit quelques pas en boitillant puis s'effondra, les mains en avant. Sean accourait. La crosse de la Bren heurta Lynch à la nuque. Assommé, il roula sur le dos, entendit vaguement des voix, sentit qu'on le traînait en le bourrant de coups de pieds.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il était assis sur une chaise dans un petit bureau. Cinq hommes l'entouraient en silence, aux traits épais et burinés, tous d'un certain âge, vêtus sans élégance.

À travers une veste entrouverte, Bill Lynch aperçut la crosse d'un pistolet.

Il pouvait voir la haine briller dans tous les yeux qui le fixaient. Un des hommes le fouilla, mettant toutes ses affaires sur le bureau. Au fur et à mesure, un autre examinait les papiers. Bill Lynch lut la surprise dans les yeux de l'homme à la veste de tweed lorsqu'il vit sa carte du « United Fund for Northern Ireland ». Il remarqua qu'il lui manquait le majeur de la main gauche.

— Que faites-vous ici ? demanda l'homme au visage couperosé.

Bill Lynch cherchait désespérément une réponse plausible. Il leva les yeux et rencontra un regard froid, féroce, fixe. Calmement l'inconnu sortit de sa ceinture un pistolet automatique noir et enfonça le canon dans le cou du prisonnier puis répéta :

— Que faites-vous ici ?

— Je... commença Bill Lynch, je voulais...

L'homme au doigt coupé se tourna vers Sean.

— Va voir s'il est seul. Vite. Regarde partout.

Sean sortit du bureau en courant. Bill Lynch réalisa qu'il était trempé de sueur. Les quatre hommes le toisaient en silence.

— Comment es-tu venu ici ?

Bill Lynch resta silencieux, le cerveau vidé par la panique. Il regarda le téléphone posé sur le bureau, avec l'espoir insensé d'appeler au secours.

— Je suis avec vous, parvint-il enfin à dire. Vous avez vu mes papiers. À Belfast...

— On a vu tes papiers, coupa sèchement un autre homme. Ça n'explique pas ce que tu fais ici à nous espionner.

— Pour qui travailles-tu ? demanda le premier.

Les questions s'entrechoquaient sous le crâne de Bill Lynch. Il en oubliait la douleur de sa jambe blessée. Son estomac semblait avoir envahi toute sa cage thoracique. Une sueur glaciale collait sa chemise à son torse.

Il se rendait compte qu'il n'aurait jamais dû s'engager dans cette aventure sans même en parler à son chef direct à Belfast. Il n'était pas fait pour les actions violentes. La peur lui vidait le cerveau. Il essaya de contre-attaquer :

— J'ai été trop curieux, gémit-il, tout le monde sait que je vous aide à Belfast.

L'homme au doigt coupé secoua la tête.

— Les traîtres ne sont des traîtres que lorsqu'on les découvre, dit-il sentencieusement.

Un de ses compagnons lança une phrase en gaélique, d'une voix haineuse.

— Mon ami pense que tu travailles pour les Anglais, fit l'homme au doigt coupé.

Il y eut un lourd silence. L'énorme bâtiment était totalement silencieux. Paradoxalement, Bill Lynch reprit un peu espoir. Ses adversaires étaient visiblement troublés par son appartenance au United Fund Northern Ireland.

— Je ne travaille pas pour les Anglais, murmura Bill Lynch. Je vous le jure.

L'homme qui menait l'interrogatoire ne répondit pas. Il jeta une phrase en gaélique et deux de ses camarades s'approchèrent. Ils firent lever brutalement Bill Lynch, le soutenant sous les aisselles. Aussitôt l'homme au doigt coupé se pencha et appliqua le canon du pistolet au creux du genou gauche de Bill Lynch. Celui-ci essaya de se débattre, protesta :

— Non ! Je vous en prie.

— *Nut him[1]* cria une voix haineuse.

— Qui t'a dit de venir ici ce soir ? demanda l'homme au doigt coupé.

— Personne ! cria Bill Lynch. Personne, je le jure sur la Vierge Marie.

Décomposé, ses yeux clignotaient comme ceux d'un hibou en folie.

La détonation du pistolet fit trembler les murs de la petite pièce. Bill Lynch eut l'impression qu'on lui donnait un violent coup de poing

derrière le genou, puis que sa jambe s'insensibilisait totalement. Il baissa les yeux et vit une grosse tache de sang qui s'élargissait sur son pantalon à la hauteur du genou. Ceux qui le tenaient le lâchèrent brusquement. Il tituba sur sa jambe valide et tomba lourdement sur le côté.

Comme, machinalement, il essayait de plier la jambe, une douleur fulgurante lui déchira le genou.

D'un coup, il sentit le sang qui coulait, tiède, le long de sa jambe, de l'artère fémorale éclatée.

Choqué, Bill Lynch se sentit partir.

Un des hommes s'agenouilla près de lui et fendit d'un coup de poignard le pantalon imbibé de sang. Le genou gauche de Bill Lynch n'était plus qu'une masse sanglante, à la peau déchirée, où perçaient les éclats d'un blanc nacré de la rotule éclatée par la balle. Le trou de sortie était gros comme une pièce d'un dollar... Bill Lynch était infirme pour la vie. À demi inconscient, sonné, il dodelinait de la tête. Le sang s'élargissait en flaque sous la jambe blessée.

L'homme au poignard hocha la tête avec approbation.

— *Nice knee-cap job*, affirma-t-il avec une ironie glaciale.

— Faites-lui une ligature, ordonna l'homme au doigt coupé.

Le « *knee-cap job* », c'était le châtiment standard des « petits traîtres », aussi bien dans l'I.R.A. que chez les activistes protestants. Belfast était plein d'hommes qui boitillaient pour avoir bavardé trop légèrement. Bill Lynch gémissait, le visage trempé de larmes. Les ondes douloureuses remontaient jusqu'à sa gorge, lui donnant la nausée. Il essaya de lever la tête. Les cinq hommes l'examinaient avec le détachement d'entomologistes.

— J'ai mal, souffla-t-il. Faites quelque chose.

L'homme au poignard sortit un grand mouchoir de sa poche et le noua solidement autour de la cuisse gauche de Bill Lynch, puis demanda :

— Qui t'a envoyé ? Les « Prods[2] » ou les Anglais...

— Personne ! gémit Bill Lynch, je vous le jure.

— Comment as-tu su que nous étions ici ?

Une exclamation en gaélique l'interrompt. Un des hommes s'approcha et envoya un coup de pied dans la jambe blessée qui arracha un glapissement sauvage à Bill Lynch. L'I.R.A. en dépit de son catholicisme intégriste, pratiquait une charité chrétienne très spéciale.

— Parle, ordure ! gronda celui qui avait frappé.

Bill Lynch n'en pouvait plus de douleur. Il voyait à peine ceux qui l'entouraient. Le sang tiède et gluant coulait le long de sa jambe et il avait l'impression de se vider.

L'homme au doigt coupé se pencha sur lui.

— Tu es venu seul ?

Bill Lynch hocha affirmativement la tête. Dès qu'il parlait, il était au bord de la syncope.

— Où est ta voiture ?

— Dehors, souffla-t-il.

— Qui t'a dit que nous étions ici ?

Bill Lynch hésita. S'il avouait la vérité, c'était encore plus grave.

— J'ai entendu parler de votre réunion dans un pub.

— Où ?

— Au Crown, à Belfast.

Silence pesant.

Maintenant il n'osait plus poser de question. D'habitude, on abandonnait les victimes d'un *knee-cap job* en pleine rue, afin que l'exemple soit donné.

L'homme au doigt coupé fit un signe de tête, et sortit du bureau, suivi de trois de ses compagnons. Le dénommé Sean, mitrailleuse au poing, resta là, grillant visiblement du désir de faire sauter la tête de l'espion. Dans le couloir, se tenait un conciliabule animé entre les quatre hommes. Les discussions durèrent plusieurs minutes. Enfin l'homme au doigt coupé rentra dans le bureau et se planta devant Bill Lynch.

— Pour qui travailles-tu ?

Bill Lynch dit faiblement.

— Pour personne.

— Nous allons te faire parler, insista l'autre d'une voix menaçante.

Il pensa à sa fille et se demanda ce qu'il allait lui dire en le voyant revenir avec sa marque d'infamie, elle qui militait avec tant de virulence au sein de l'I.R.A. provisoire.

L'homme au doigt coupé jeta un ordre en gaélique. Deux de ses compagnons soulevèrent le blessé, laissant ses pieds traîner par terre, ils le tirèrent le long du couloir vers la grande salle où il avait trébuché. Au passage, son genou blessé heurta le mur et Bill Lynch s'évanouit avec un jappement de douleur. Sa dernière pensée fut qu'il s'en tirait à

bon compte, qu'on allait l'abandonner dehors près de sa voiture.

*

* *

Les murs de la grande salle tournaient vertigineusement. Suspendu à une corde attachée sous ses aisselles, Bill Lynch montait lentement le long d'une des énormes cuves de bois pleines de whisky. Son corps tournoyait dans le vide et parfois son genou mutilé heurtait la paroi de bois, lui arrachant un hurlement. Ahuri, assommé de douleur, il ferma les yeux puis les rouvrit.

Un de ses tortionnaires s'élevait en même temps que lui, le long d'une étroite échelle vissée au flanc de la gigantesque cuve. Deux autres debout sur le couvercle, au ras du plafond, halaient le prisonnier. Il leur fallut plusieurs minutes pour que la tête de Bill Lynch arriva à la hauteur de leurs pieds. Ils le firent basculer sans douceur à plat ventre, puis l'un d'eux alla soulever la trappe de bois carrée qui donnait accès aux 100 000 litres de whisky. Le liquide ambré arrivait jusqu'à un mètre environ de la trappe, dégageant une odeur entêtante. Après avoir détaché la corde, l'homme au doigt coupé se pencha sur Bill Lynch et dit, sans élever la voix :

— Depuis quelque temps, plusieurs de nos camarades du Nord ont été arrêtés par les Anglais alors qu'ils étaient cachés chez des gens sûrs. Il a fallu qu'on les dénonce. C'est toi ?

— Je n'ai dénoncé personne, gémit Bill Lynch. Je vous le jure.

Il avait l'accent de la sincérité, mais cela ne sembla pas émouvoir son tortionnaire.

— Tu vas parler, dit-il, ou on va te noyer là-dedans.

Il fit un signe de tête et les deux hommes commencèrent à tirer Bill Lynch vers l'ouverture carrée. Il retrouva un peu de force pour hurler. Un des hommes le saisit aux chevilles et fit basculer ses jambes dans la trappe. L'autre le souleva et l'assit sur le rebord de l'ouverture. Désespérément, Bill Lynch essaya de s'arc-bouter. Il sentit qu'on lui passait une corde sous les aisselles.

L'odeur de whisky qui montait vers ses narines commençait déjà à l'étourdir.

— Je vous en supplie, balbutia-t-il, ne faites pas ça.

Il ne remarqua pas le signe imperceptible que celui qui l'avait interrogé adressait à l'homme debout derrière lui. Celui-ci, d'un violent coup de pied dans le dos, le projeta à travers l'ouverture. Bill Lynch

disparut dans une éclaboussure ambre. Se débattant avec l'énergie du désespoir, il fit surface, retenu par la corde tenue par les deux hommes. L'alcool lui piquait les yeux, la gorge, les narines, les émanations le faisaient suffoquer. Déjà ses poumons le brûlaient. Mais ce n'était rien comparé à la brûlure du whisky sur sa blessure. Il avait l'impression qu'on le trempait dans du feu liquide.

Avant de perdre connaissance, il entendit dans un brouillard la voix de l'homme au doigt coupé :

— Pour qui travailles-tu ?

Il n'entendit pas le juron sonore d'un des hommes qui tenait la corde. En s'évanouissant, Bill Lynch s'était brusquement alourdi. Déséquilibré, un des deux hommes lâcha la corde d'une main. Le second, en s'arc-boutant, glissa sur le bois imbibé d'alcool et s'étala sur le dos.

Bill Lynch, n'étant plus retenu, disparut dans le whisky.

— Rattrapez-le, hurla l'homme au doigt coupé.

Au moment où les deux hommes se relevaient, Sean arriva en courant et cria d'en bas :

— Les *blue-nose* ! Ils sont dehors !

Les « *blue-nose* » en argot de l'I.R.A., c'était la police. Sans plus s'occuper de Bill Lynch, les trois hommes dégringolèrent l'échelle le long de la cuve et se ruèrent à la suite de Sean vers le fond de la pièce. Ils aperçurent la lueur d'une puissante torche électrique qui balayait les fenêtres du local. On avait peut-être entendu le coup de feu.

Heureusement, il existait une petite porte qui donnait sur un chemin derrière. Il serait toujours temps de venir récupérer les voitures.

L'homme au doigt coupé reprit le premier son sang-froid. Il s'arrêta dans un recoin sombre.

— Attendons ici, ordonna-t-il. Ils ne viendront peut-être pas...

Il avait raison. Au bout de cinq minutes tout se calma et ils entendirent une voiture qui s'éloignait. Ils attendirent encore un quart d'heure, puis revinrent vers l'énorme cuve. L'homme au doigt coupé grimpa de nouveau l'échelle, accompagné de Sean.

Rien ne flottait plus à la surface des 100 000 litres de whisky. Le corps de Bill Lynch avait été entraîné au fond... Sean hocha la tête.

— Ça ne va pas être facile de le ravoir. Il faudrait vider la cuve... Cela prendrait au moins deux jours. L'homme au doigt coupé se tourna vers lui :

— Qu'est-ce qui va se passer si on le laisse là ?

Sean eut un sourire édenté.

— Rien, Colonel. Il va devenir un fruit confit... Mais quand on nettoiera la cuve... Dans un mois ou deux.

— Tu pourras t'arranger un peu avant ?

Sean hocha la tête affirmativement.

— Sûr.

L'homme au doigt coupé s'engagea dans l'échelle pour descendre :

— Très bien, dit-il. Nous ferons comme cela. Et à ce moment, nous l'enterrerons discrètement. Ce ne sont pas les endroits qui manquent.

— Ça non, fit le vieux Sean en écho... À propos, Colonel, j'ai trouvé ça, un morceau de la chaussure du « Tout[3] ».

Il tendit à l'homme au doigt coupé un talon de chaussure. Un morceau de plastique vert en dépassait légèrement. Le « colonel » le prit, l'examina et le serrant à deux mains, parvint à le séparer en deux parties. Le talon s'ouvrit, libérant une carte plastifiée de la taille d'une carte de crédit.

L'homme au doigt coupé l'examina un long moment en silence. Impassible. Il aurait fallu plus de psychologie que le vieux Sean n'en avait pour s'apercevoir du trouble du « colonel ». Ses pupilles s'étaient rétrécies, ses lèvres n'étaient plus qu'un trait.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Sean.

Le « colonel » prit la carte et tranquillement la rangea dans sa poche.

— Rien d'important, affirma-t-il.

Il descendit jusqu'au sol, rejoignit ses compagnons.

— Personne ne doit savoir ce qui s'est passé ici ce soir, fit-il. Je vais mener moi-même l'enquête pour savoir comment il a pu venir jusqu'ici. Il faut que personne ne le retrouve jamais...

Les autres approuvèrent silencieusement, un peu surpris. D'habitude, on donnait un maximum de publicité à la mort des traîtres. Pour que cela serve d'exemple...

Mais l'homme au doigt coupé ne tenait pas à leur dire que l'homme qui marinait maintenant dans 100 000 litres de whisky était un agent de la Central Intelligence Agency. Et que la C.I.A. avait la réputation de venger ses morts.

CHAPITRE II

Les yeux dorés de Malko se reflétaient dans la porte vitrée de la villa tandis qu'il essayait successivement toutes les clefs du trousseau. Enfin la dernière entra dans la serrure et la porte s'ouvrit. Il se retourna pour prendre sa valise. Le taxi qui l'avait amené était déjà reparti. Il frissonna dans le petit hall. Gelé. En Autriche, il faisait déjà un temps estival et il n'avait même pas pris de manteau. Son costume d'alpaga noir était tout froissé par le voyage et il se sentait poussiéreux et sale.

Au moment où il empoignait sa valise pour se remettre à la recherche d'une chambre et d'une salle de bains, il y eut un claquement de pas sur le dallage et une fille brune surgit du living, une bouteille de lait à la main. Elle s'arrêta net en voyant Malko, figée de stupéfaction. Aussi surpris qu'elle, il la détailla. Elle avait un visage ovale et doux à la peau laiteuse, de longs cheveux noirs tombant bien plus bas que les épaules, une taille élancée. La robe de chambre en dentelle blanche ne cachait pas grand-chose de son corps plein, épanoui, de sa poitrine lourde, en contradiction avec son visage enfantin.

Elle se reprit, ses traits se durcirent et elle interpella Malko d'une voix furieuse.

— Qui vous a permis d'entrer ici ? Qui êtes-vous ?

À croire que des flammes allaient sortir de ses ravissantes narines.

Amusé, Malko lui mit le trousseau de clefs sous le nez et s'inclina légèrement, avec un sourire.

— Je suis entré avec ces clefs. Tout simplement. Je suis le Prince Malko Linge. Le « United Fund for Northern Ireland » m'a envoyé afin de remplacer Bill Lynch. En attendant qu'on le retrouve... J'ai pris ces clefs à son bureau en passant. On m'avait dit que cette maison était inhabitée. Que faites-vous ici ? Vous étiez au service de M. Lynch ?

La jeune fille serra son peignoir contre elle et recula légèrement, une lueur de panique dans le regard, les traits brusquement décomposés.

— Je suis la fille de Bill Lynch, fit-elle à voix basse. Je... je ne savais pas que vous veniez. Je n'habite pas ici, j'étais seulement venue prendre des affaires.

Malko se sentit gêné à son tour.

— Je suis désolé, dit-il. J'espère que l'on retrouvera votre père.

Les yeux de Tulla Lynch jetèrent un éclair.

— On ne le retrouvera jamais ! jeta-t-elle, les « Prods » l'ont assassiné.

Malko examina les traits raidis de haine. Elle n'avait pas vingt ans. Il se sentit soudain déplacé dans ce cottage calme, en face de cette fille à la fois si jeune et si haineuse.

Abandonnant sa valise, il la suivit dans un living banal, impersonnel. Ils s'assirent côte à côte sur un canapé et Tulla posa enfin sa bouteille de lait.

— Il y a peut-être encore quelque chose à faire, suggéra-t-il. Peut-être l'a-t-on enlevé pour obtenir une rançon ?

— il n'y a rien à faire, coupa brusquement la jeune fille, qu'à le venger.

Elle avait presque crié.

— La police... commença Malko.

Tulla Lynch cracha comme un chat.

— La police ! Ce sont des protestants. Ils ne feront rien. On voit que vous ne connaissez pas l'Irlande...

Malko ne trouva rien à répondre. Ce qu'il avait vu de Belfast depuis son arrivée n'était guère encourageant. C'était Pompéi en plus triste. Falls Road, la grande artère du quartier catholique, évoquait Varsovie en 1945. Sur un kilomètre et demi, il n'y avait pas une maison intacte. En venant de l'aéroport son taxi avait été stoppé par une patrouille de soldats anglais, le doigt sur la détente, qui avait fouillé le véhicule, le chauffeur et lui-même. Heureusement que son pistolet extra-plat arrivait par la valise diplomatique, directement au consulat U.S. de Belfast. La C.I.A. ne tenait pas à un incident avec les autorités anglaises. Ici, à Suffolk, on se serait cru à des centaines de kilomètres de l'Irlande en feu.

— Que savez-vous de la disparition de votre père ? demanda Malko.

Tulla Lynch soupira :

— Rien. Il est sorti un soir, il y a dix jours et il n'est jamais revenu. Il m'avait téléphoné dans la journée. Il était tout à fait normal. S'il était parti avec une femme, il me l'aurait dit. On a retrouvé sa voiture, trois jours plus tard, dans une ruelle près de Shankill Road, en plein quartier protestant. Il avait parcouru près de 200 miles. On l'a su parce qu'il avait fait une vidange le jour de sa disparition. Depuis rien. Pas un coup de téléphone, pas une lettre. Et la police prétend qu'elle n'a

aucune piste.

Elle se tut, le fixa avec une hostilité non dissimulée.

— Vous allez vivre ici, alors ?

— Je crois que cette maison appartient au Fund, dit Malko. Mais j'ignorais que vous y viviez. Je ne veux pas vous déranger. Je vais aller m'installer à l'hôtel...

— Non, non, protesta Tulla, restez. J'habite chez ma mère. J'étais venue ici parce que j'aime cette maison.

Il y avait des larmes dans ses yeux. Sa voix se brisa. Malko eut pitié d'elle. Soudain, Tulla Lynch semblait terriblement vulnérable. Il eut honte de la comédie qu'il jouait.

Brusquement, Tulla ravala ses larmes et se leva avec un sourire forcé.

— Je vais vous installer dans la chambre de papa, dit-elle. Il n'y a pas beaucoup de place parce que toutes ses affaires sont encore là. Demain, je retournerai chez ma mère.

Malko alla récupérer sa valise. Troublé par cette situation inattendue. Il s'attendait à tout sauf à partager un toit avec une probable orpheline de 19 ans, pulpeuse comme un fruit tropical. Il pensa qu'Alexandra, sa fiancée autrichienne ne voudrait jamais croire qu'il s'agissait d'une coïncidence purement fortuite. D'une sorte de fatalité qui jetait toujours sur son chemin des créatures de rêve.

Tulla le fit entrer dans une chambre encore plus impersonnelle que le living avec un grand lit à la courtepoinle bleue.

— Je vais m'habiller et vous faire du thé, dit Tulla. Vous devez être fatigué...

— Ne vous dérangez pas, protesta Malko, nous pouvons aller prendre un verre en ville.

La jeune fille secoua la tête avec un sourire plein de mélancolie.

— Tous les endroits agréables ont sauté. Il n'y a plus que quelques pubs. Et les gens n'aiment plus sortir le soir.

Il la raccompagna jusque dans le couloir. Lorsqu'elle ouvrit la porte de sa chambre, il eut le temps d'apercevoir une rangée de bouteilles de lait sur une coiffeuse. Le lait devait être rare à Belfast. À moins que Tulla ne prenne des bains de lait pour conserver son teint de jeune fille.

En blue-jean et pull ras du cou, Tulla était encore plus appétissante. Ses cheveux auburn cascadaient jusqu'à sa taille. Malko trempa ses lèvres dans un thé affreusement amer. Mais enfin, Tulla Lynch ne semblait plus considérer Malko comme un intrus.

Elle esquaissa un sourire, un peu détendue.

— J'espère que vous aimerez Belfast.

Malko but une gorgée de son thé. La Central Intelligence Agency l'avait arraché à la saison mondaine de juin où bals et réceptions se succédaient pour l'expédier en Irlande. Afin de retrouver un agent de la Company qui avait disparu sans laisser de trace. Incident insolite. On se massacrait joyeusement à Belfast, mais d'habitude sans se soucier de dissimuler les cadavres. Au contraire. Il se dit avec mélancolie qu'en ce moment même Alexandra devait valser au Bal des Petits Lits Blancs à Baden-Baden. Avec le baron allemand qui lui faisait une cour pressante depuis des mois. Il se força à redescendre sur terre.

— Personne n'a revendiqué l'enlèvement ?

— Personne.

Malko fixa la jeune fille, de nouveau butée, le front plissé, tendue. Savait-elle ce que faisait réellement son père ? Connaissait-elle son appartenance à la C.I.A. ? D'après la « Company » personne n'était au courant dans la famille de Bill Lynch.

— Pourquoi aurait-on tué ou kidnappé votre père ? demanda-t-il. Le U.F.N.I. est une organisation charitable. Nous ne faisons pas de politique.

Il parvint à ne pas changer d'expression en débitant sa tirade. Ce qui était la preuve d'un certain endurcissement dans le crime...

Tulla baissa les yeux, hésita, puis dit d'un ton évasif.

— Les « Prods » considèrent tous les catholiques comme des ennemis. Papa donnait des colis à des membres de l'I.R.A. internés à Long Kesch. Cela suffit.

Le silence retomba. Malko demanda soudain :

— Vous ne prenez pas de lait dans votre thé ?

Tulla secoua la tête.

— Non. Pourquoi ?

— Vous semblez en faire une grosse consommation... sourit Malko.

La jeune fille rougit violemment, comme s'il avait dit une obscénité, baissa les yeux et ne répondit pas, croisant nerveusement les jambes.

— Lanuit, j'aime bien en boire, finit-elle par dire, d'une voix mal

assurée.

Elle but, reposa sa tasse, fit un effort visible pour se détendre.

— Combien de temps allez-vous rester à Belfast ?

Malko regarda le ciel gris à travers la baie vitrée. Pas gai.

— Je ne sais pas encore. On m’a envoyé pour remplacer votre père. Je ne pense pas être affecté définitivement ici quoiqu’il arrive.

Un ange, les ailes enveloppées d’un linceul, traversa le living-room. De nouveau Tulla avait les yeux pleins de larmes.

Elle se leva brusquement.

— La voiture de papa est dans le garage. Vous pouvez vous en servir... Mais, faites attention, on n’a pas le droit de stationner dans la « Control zone ». Vous verrez, il y a des affiches jaunes et bleues.

— Pourquoi ?

Un sourire ironique tordit la bouche de la jeune fille.

— Les bombes. Tout le monde se sert de voitures pour les transporter. Alors, on n’a pas le droit d’abandonner une voiture sans personne à bord...

— Cela ne doit pas faciliter la vie, soupira Malko.

Tulla Lynch haussa les épaules. Fataliste.

— C’est Belfast.

Elle semblait de nouveau tendue, lointaine, croisant et décroisant ses doigts. Brusquement, elle demanda :

— Vous êtes catholique ?

— Oui, dit Malko, mais je pratique peu.

Comme rassurée, Tulla salua Malko d’un petit signe de tête.

— Je vais me coucher.

— Moi aussi.

Ils enfilèrent le couloir ensemble. Tulla s’arrêta devant la porte de sa chambre. Les pointes de ses seins semblaient prêtes à déchirer la laine de son pull. Elle était superbe, avec l’assurance des femmes qui n’ont pas encore aimé. Malko l’enveloppa d’un regard franchement intéressé. Troublé par cette superbe femelle.

Avec la brusquerie d’une adolescente, Tulla se détourna et entra dans sa chambre. Il aperçut une énorme hache posée contre la coiffeuse.

Accessoire inattendu dans un boudoir.

— Vous coupez aussi du bois, la nuit ? demanda-t-il en souriant.

Tulla ne lui rendit pas son sourire. Elle caressa au passage le manche de bois.

— C'est à cause des protestants, expliqua-t-elle. Nous n'avons pas le droit d'avoir des armes à feu. Avec cela, on peut se défendre...

La menace n'était visiblement pas destinée qu'aux protestants. Tulla referma la porte de sa chambre et il entra dans la sienne. Tout en pendant ses costumes, il commença à réfléchir. Cela lui faisait une impression bizarre de prendre la place de cet homme disparu, probablement mort. Il éprouvait la sensation désagréable d'être la chèvre que l'on attache au pied d'un arbre, pour la chasse au tigre... Il se demanda par quel subterfuge il pourrait retenir Tulla. D'abord, elle devait savoir beaucoup de choses. Ensuite, elle était merveilleusement appétissante. Même farouche.

Il avait hâte d'être au lendemain pour contacter le chef de station local de la C.I.A. officiellement Vice-Consul des États-Unis à Belfast. Un certain Conor Green. Qui devait officiellement rester hors de toute cette affaire.

Il se déshabilla, prit une douche et installa sur le bureau la photo panoramique du château de Liezen. Son Graal. La raison de son appartenance à la C.I.A.

Sa remise en état ressemblait au mythe de Sisyphe. À peine achevait-il une toiture qu'un plancher menaçait de s'effondrer... Et Malko repartait aux quatre coins du monde, barbouze hors-cadre de la C.I.A.

Fatigué, il étendit le bras pour éteindre. Au même moment, le mur sembla venir au-devant de sa main et une explosion violente lui déchira les tympans, faisant trembler toute la villa.

Il jaillit de son lit, ouvrit la porte, se rua dans le couloir et s'arrêta net : une épaisse fumée blanche s'échappait de la chambre de Tulla Lynch, par le battant arraché.

CHAPITRE III

L'âtre fumée blanche, mêlée de panaches noirs, sortait à grosses volutes de la chambre de la jeune fille. Malko, nu comme un ver, prit sa respiration et plongea dans la chambre. L'odeur nitrée lui piqua affreusement les narines, déclenchant une quinte de toux. Il aperçut des flammes qui jaillissaient du sol, se précipita, devina un corps étendu : le chandail de Tulla commençait à brûler. Malko l'arracha et il partit en lambeaux. Aussitôt, il empoigna la jeune fille inanimée sous les aisselles et la tira hors de la pièce.

Dans le couloir, il dut piétiner des mèches de cheveux qui grésillaient. Une nouvelle quinte de toux le secoua. Heureusement, la fumée se dissipait, aspirée par la fenêtre volatilisée de la chambre de Tulla Lynch. Malko se pencha sur la jeune fille, au moment où elle poussait un gémissement. Elle n'avait plus que son blue-jean. Sa superbe poitrine, son visage, ses bras et ses mains étaient marbrés de taches noires et de cloques, mais elle ne paraissait pas sérieusement blessée. Des dizaines de minuscules débris de verre blanc s'étaient incrustés sous la chair. Malko se rua dans la salle de bains, mouilla une serviette et revint nettoyer Tulla en commençant par le visage, puis la poitrine. Elle frissonna quand le linge humide balaya ses seins fermes et ouvrit des yeux vitreux, les referma, se mit à trembler, à dire des mots sans suite. Malko la gifla. Son regard chavira, puis d'un coup reprit conscience. Ses pupilles s'agrandirent en voyant la tenue de Malko, elle baissa les yeux sur sa propre poitrine dénudée, poussa un cri, parvint à se redresser, repoussant Malko de ses mains brûlées.

— Salaud ! grogna-t-elle. Porc immonde. Foutez le camp.

C'était un comble !

Elle attrapa la serviette et en couvrit sa poitrine. Ulcéré, Malko la toisa.

— Sans le « porc », fit-il, vous auriez grillé vive. Regardez vos cheveux !

D'un geste mécanique, Tulla prit les pointes de ses cheveux brûlés et les roula entre ses doigts.

Ivre de rage, Malko alla ramasser dans la chambre les débris du chandail brûlé et le jeta aux pieds de Tulla. La jeune fille fixa avec incrédulité la laine carbonisée puis éclata en sanglots brutalement.

— Oh, je vous demande pardon, j'ai cru...

— Que s'est-il...

Le son d'une sirène qui se rapprochait fit bondir Tulla. Elle s'appuya au mur, dissimulant ses seins derrière la serviette, fixa Malko les yeux agrandis de terreur.

— La police ! Je vous en prie, dites que quelqu'un a jeté une bombe dans la maison, que vous l'avez vu s'enfuir.

La sirène mourut devant la maison et, presque aussitôt, des coups violents ébranlèrent la porte d'entrée. Malko enfila un pantalon et alla ouvrir, poursuivi par la voix suppliante de Tulla :

— Dites que vous l'avez vu !

*

* *

Ils étaient une douzaine de soldats, le visage crispé, engoncés dans des gilets pare-balles, tous très jeunes, le doigt sur la détente de leur fusil automatique Nato. Plus deux policiers en civil de la Spécial Branch. Ils avaient d'abord demandé leur identité à Tulla et à Malko. Celui-ci avait dû expliquer qui il était et la raison de sa présence dans la villa. Les policiers ne l'avaient pas interrompu. D'autres soldats fouillaient le jardin.

Tulla qui avait passé un autre pull de laine blanche, très pâle, les yeux rouges, tremblait sur un coin de divan, répondant à peine aux questions des deux civils. Un de ceux-ci tourna des yeux gris et suspicieux vers Malko.

— Vous avez vu quelque chose, Sir ? Que s'est-il passé ?

Malko prit son air le plus honnête.

— Je ne dormais pas, expliqua-t-il. J'ai entendu un bruit de vitre brisée dans la chambre voisine, je me suis précipité à ma fenêtre et j'ai vu une silhouette qui s'enfuyait, quelques secondes avant l'explosion... C'est tout ce que je peux vous dire. Je ne comprends pas.

Le policier se gratta la gorge. Un ange passa dans le living, un collier de grenades autour des ailes. D'une voix épaisse, le civil laissa tomber.

— Je vous remercie, Sir.

Le second se leva et alla inspecter la chambre de Tulla, revint et dit :

— Un engin pas très puissant a explosé là-dedans. C'est tout ce

qu'on peut dire.

Le premier policier jouait avec le passeport de Malko, sans le quitter des yeux, comme pour l'hypnotiser. Finalement il se tourna vers la jeune fille :

— Vous connaissez quelqu'un qui vous veut du mal ?

Tulla sourit, pleine de défi.

— Oui, tous les sales protestants de cette ville.

Elle savait pertinemment que les deux policiers étaient protestants. Tous ceux de la « Spécial Branch » l'étaient. Malko vit les mâchoires de l'homme se crispier. Mal à l'aise dans cette pièce trop petite pour eux, les soldats se dandinaient sur place.

Avec un soupir, le policier reposa le passeport de Malko et demanda d'un ton glacial à Tulla :

— Voulez-vous qu'on vous transporte à l'hôpital pour vous examiner ?

La jeune fille secoua la tête.

— Non, merci.

— Très bien, fit-il, vous vous présentez demain tous les deux à la Spécial Branch pour votre déposition.

Les deux policiers se levèrent. Aussitôt, soulagés, les soldats commencèrent à quitter la pièce.

Tulla suivit la petite caravane et referma soigneusement la porte d'entrée sur eux. Malko entendit des voitures démarrer. Les policiers avaient réagi vite : ils étaient arrivés moins de cinq minutes après l'explosion.

Tulla réapparut et d'un seul élan se précipita dans les bras de Malko, l'étreignant de tout son corps. La masse ferme de ses seins s'écrasa contre sa poitrine nue et il sentit une chaleur inquiétante et délicieuse sourdre de son ventre.

Comme si elle avait deviné sa réaction, elle s'écarta. Ses longs cheveux sentaient encore le roussi.

— Merci, explosa-t-elle, merci !

Malko la toisa, cherchant son regard.

— Tulla, demanda-t-il. Dites-moi la vérité.

Elle hésita, détourna les yeux.

— Je ne sais pas, je dormais. J'ai eu très peur.

Malko secoua la tête, prit dans sa poche un morceau de verre épais

et blanchâtre et le montra à Tulla.

— C'était le lait de tigre que vous alliez boire, remarqua-t-il.

Tulla rougit violemment, détourna la tête.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire...

— Que c'est vous qui avez provoqué cette explosion. En manipulant des substances dangereuses.

Tulla demeura silencieuse, presque une minute, avala sa salive, puis eut un sourire angélique et terrifiant :

— C'est vrai. J'étais en train de piéger une bouteille de lait. Pour déposer devant la porte d'un protestant. Afin que la bouteille explose au moment où on l'aurait soulevée.

Malko demeura silencieux. Tulla avait retrouvé son calme et soutenait le regard de ses yeux dorés. Sa poitrine se soulevait régulièrement sous la laine blanche. Maintenant de grosses cloques rouges sortaient sur ses poignets et ses mains.

— Je préparais de l'acide picrique, commenta-t-elle. Avec du phénol et de l'acide sulfurique. Et j'ai laissé la composition entrer en contact avec du métal, ce qui a provoqué l'explosion.

On aurait dit une maîtresse de maison s'excusant d'avoir brûlé un rôti.

— Beaucoup de nos camarades sont morts de cette façon, continua Tulla.

Malko la fixa avec commisération :

— Vous risquiez d'être brûlée vive si je n'avais pas été là...

Elle esquaissa un pâle sourire.

— Je sais. Mais vous avez été chic avec les « blue-nose ». Sans vous, ils m'emmenaient à Long Kesch.

Malko voulut en avoir le cœur net :

— Vous appartenez à l'I.R.A., n'est-ce pas ?

— À l'I.R.A. provisoire, corrigea vivement Tulla. Aux « Provos » comme les Anglais nous appellent. Nous nous sommes séparés des officiels qui ne croient pas à l'action directe... Nous voulons chasser les Anglais et établir en Irlande une République Socialiste...

Elle débitait sa profession de foi d'un ton net, le buste redressé, mélange de Jeanne d'Arc et de Raquel Welch.

— Quel âge avez-vous, Tulla ? demanda Malko.

— Dix-neuf ans.

— Et vous faites de la politique depuis combien de temps ?

— Trois ans. J'ai commencé tard.

Elle parlait sérieusement. Devant la surprise visible de Malko, la jeune fille expliqua :

— Une de mes amies purge en ce moment une peine de six ans à la prison de femmes d'Armagh. Elle s'est fait prendre à seize ans en attaquant une banque. Ma mère m'a empêchée longtemps de me mêler de politique. Mais toutes mes camarades de la « Queen's University » en faisaient. Alors elle a dû céder.

— Vous ne pensez pas que vos activités aient un lien avec la disparition de votre père ? demanda Malko.

Tulla secoua la tête.

— Non. C'est la première fois que j'essaie de fabriquer une bombe. Mais je veux venger papa.

— Comment pouvez-vous être sûre que les protestants l'ont tué ?

— J'en suis certaine, fit-elle d'un ton buté.

Elle secoua ses cheveux aux pointes carbonisées.

— Je vais aller prendre une douche et me panser, dit-elle.

Malko suivit des yeux le balancement de ses hanches.

Si Tulla faisait l'amour comme la guerre, ce ne devait pas être mal. Drôle de fille.

Seulement il n'était pas en Irlande pour la ramener à la raison, mais pour éclaircir le mystère de la disparition de Bill Lynch.

*

* *

Malko aperçut de loin la tache rouge d'une cabine téléphonique et se tourna vers Tulla.

— Je veux téléphoner.

La jeune fille éclata d'un rire frais. À part quelques brûlures sur le visage, ses cheveux roussis et la main droite bandée, elle ne portait pas trace de l'explosion.

— Impossible, regardez !

Malko ralentit. La petite cabine rouge qui se dressait au coin de Falls Road et de Albert Street n'avait plus ni vitres, ni téléphone, ni porte...

— Elles sont presque toutes détruites à Belfast, remarqua Tulla. Les « Prods » ont brûlé les nôtres et nous avons fait sauter les leurs. Il faut que vous alliez à l'hôtel Europa. Il y a des cabines dans le hall.

Il accéléra, descendant Falls Road, épine dorsale du quartier catholique, avec l'impression de traverser une ville bombardée. Partout les vitres étaient remplacées par du carton ou des planches. Certaines maisons n'étaient plus qu'une façade aux fenêtres murées, d'autres avaient été remplacées par des parkings. Une foule animée, mal vêtue et bruyante se pressait sur les trottoirs. Devant eux, un taxi stoppa et cracha sept personnes. Pour 3 pences, on traversait la ville à condition de ne pas aller chez les protestants. Mais pas question d'aller de Falls Road à Shankill Road, distantes seulement de cinq cents mètres...

Au coin de Falls Road et de Pound Street, ils furent stoppés par un barrage militaire. Des soldats, fusil d'assaut au poing, étaient accroupis contre une maison détruite. On vérifia leurs papiers, on ouvrit le coffre de la Cortina. Sans un sourire. Cela sentait la guerre et la peur. La douce Tulla ricana au nez d'un soldat :

— Les « pigs » ont peur. Ils se font descendre comme des lapins.

Sa voix vibra de haine. Sur le trottoir les gens détournaient la tête en passant devant les soldats. Cent mètres plus loin, Malko aperçut une gigantesque affiche placardée sur un mur, avec un texte inattendu :

« If you have informations about murders, explosions or other serious crimes, ring 652155. In complete confidence. »

Au-dessous, une main anonyme avait écrit à la peinture rouge :

Touts will be shot[4]

— Si vous avez envie de dénoncer quelqu'un, ricana avec mépris Tulla, ne vous gênez pas. Vous composez ce numéro. Un quart d'heure après, la « Spécial Branch » débarquera et embarquera celui que vous avez dénoncé. C'est pour cela qu'il n'y a plus de cabines téléphoniques. Les mouchards n'aiment pas appeler de chez eux.

Délicieuse ambiance. C'était rare de voir des appels publics à la délation.

Ils arrivaient dans le centre de Belfast. À peine moins détruit que Falls Road. Malko tourna à droite dans Kings Road et se trouva nez à nez avec une barrière métallique portant un panneau de sens interdit.

— Faites le tour par le City Hall, conseilla Tulla. La police change les sens uniques plusieurs fois par jour pour que les poseurs de bombes ne puissent pas établir à l'avance de plans de fuite.

Elle n'avait pas fini de parler qu'une grosse Austin jaune les doubla, un feu clignotant sur le toit, roulant à toute allure.

— *Bomb Scare*[5] ! remarqua Tulla avec jubilation.

Ils longèrent le City Hall, à l'architecture étrangement tarabiscotée qui jusqu'ici avait échappé aux bombes. Mais Donegall Street, les Champs-Élysées de Belfast, qui commençaient juste en face, n'était plus qu'un alignement de façades noircies et de vitrines en carton...

— Ici, précisa suavement Tulla, tandis que Malko tournait autour du City Hall, on appelle les immeubles des *Targets*[6]. Celui-ci sautera bientôt. Dès qu'il sera fini.

Elle désignait un building en construction d'une vingtaine d'étages, au coin de Fountain Street. Il fallait un moral d'acier pour construire à Belfast.

L'I.R.A. semblait manier l'explosif avec une charmante et inquiétante désinvolture. Ils tournèrent dans Great Victoria Street, passant devant le cinéma Odéon dont il ne restait que la façade murée, arrivèrent devant un bâtiment moderne d'une douzaine d'étages.

— Voici *L'Europa*, annonça Tulla. Il a déjà sauté quatre fois, mais il tient encore.

Le bureau de U.F.N.I. était un peu plus loin sur la gauche dans un vieil immeuble entouré de barbelés. Malko continua, ayant promis de déposer Tulla à l'Université. Cinq cents mètres plus loin, c'était un autre univers. Malko arrêta la jeune fille en face d'un bâtiment de brique rouge entouré d'un gazon qui avait l'air peint à la main. L'Université. Elle sauta hors de la Cortina, les jambes découvertes par une mini à la limite de l'indécence, la poitrine libre sous son pull de laine, l'allure très sage avec son blazer bleu et sa sacoche noire.

Devant le regard admirateur de Malko, elle eut un rire gêné :

— À bientôt.

Malko n'avait pas envie de la voir sortir de sa vie.

— Si nous dînions ensemble, proposa-t-il.

Elle hésita.

— Tous les bons restaurants ont sauté...

— Enfin, les gens mangent quand même, observa Malko.

Tulla se décida d'un coup.

— Bon. Je vous attends au pub de *L'Europa*. Vers huit heures.

Elle s'éloigna en marchant rapidement.

Il fit demi-tour et redescendit vers Great Victoria Street. Une barrière le stoppa à l'entrée de *L'Europa*. Un gardien sortit d'une guérite.

— Ouvrez votre coffre et venez passer à la fouille.

Le parking de l'hôtel était entouré d'un haut grillage.

Nul ne pouvait y entrer sans passer par le poste de garde. Dans la petite rue en face de *L'Europa*, les ruines d'un *bed and breakfast*[7] récemment secoué par 50 livres d'explosifs incitaient à la prudence.

Le coffre inspecté, le garde fouilla Malko rapidement. Ce dernier put enfin garer la Cortina et pénétra dans la porte tournante. Les autres étaient condamnées. À droite, dans le hall, il aperçut enfin des cabines téléphoniques intactes...

Il composa le numéro qu'on lui avait communiqué à Vienne et attendit.

Une voix de femme annonça.

— Ici le consulat des États-Unis. À qui voulez-vous parler ?

— À Monsieur Conor Green, dit Malko.

— De la part de qui ?

— C'est personnel.

On lui avait bien recommandé d'être prudent. Et de ne pas utiliser le téléphone du United Fund.

*

* *

— Où êtes-vous ?

— À *L'Europa*, dit Malko. Vous voulez venir ?

Conor Green manqua s'étrangler dans l'écouteur.

— Pas question ! Personne ne doit savoir que nous nous connaissons. Personne. Ne prononcez aucun nom. Écoutez, vous connaissez Belfast ?

— J'ai un plan de la ville.

— O.K. ! Suivez Great Victoria Street jusqu'à Donegall Road. Tournez à droite dedans jusqu'au Motorway M1. Suivez-le jusqu'à la hauteur du camp de Long Kesch. Il y a une aire de stationnement en face. J'y serai dans une demi-heure.

— O.K., approuva Malko.

Il raccrocha. Pensif. Conor Green n'avait l'air ni d'un zozo ni d'un excité. Pourtant les précautions qu'il réclamait étaient applicables à Moscou, pas dans un pays membre de l'O.T.A.N.

Malko trouva facilement la M1. Vingt minutes plus tard, il apercevait les miradors du camp de concentration. Il ralentit, se laissa dépasser par plusieurs voitures, attendit d'être seul et franchit brusquement le terre-plein central, repartant en sens inverse. Ainsi, il était certain que personne ne l'avait suivi. Il trouva facilement l'aire de stationnement. Une Austin noire s'y trouvait déjà, un seul homme à bord.

Celui-ci ouvrit sa portière, courut à la Cortina.

— Prince Malko ?

— C'est moi, dit Malko.

Conor Green se laissa tomber à côté de lui.

— O.K. ! Filez. Sortez à la première rampe, dans un mile.

Malko démarra aussitôt. Conor Green avait des cheveux noirs calamistrés de danseur mondain, un visage blafard, des yeux intelligents et l'air négligé. Il alluma une Winston et se laissa aller sur le siège.

— L'I.R.A. a la manie d'intercepter les communications téléphoniques, expliqua-t-il. Nous avons eu de mauvaises surprises.

— Moi aussi, j'ai eu une surprise, commenta Malko.

Il raconta l'histoire de Tulla et de sa bouteille de lait... Conor Green secoua la tête.

— Vous avez eu de la chance ! Elle aurait pu faire sauter la maison. Ces jeunes Provos sont dingues. Les poseurs de bombes ont quinze ans, parfois... À six ans, les gosses jettent déjà des pierres aux Anglais et à dix ans ils aident les tireurs d'élite... Attention, sortez là.

Il tira nerveusement sur ses chaussettes trop courtes, découvrant un petit « 38 » Python, accroché à sa ceinture. Ils se trouvaient maintenant sur une étroite route de campagne.

— Vous allez voir une station-service brûlée, annonça Conor Green, arrêtez-vous derrière le bâtiment. Nous serons tranquilles...

Un demi-mille plus loin, Malko aperçut le bâtiment calciné. Il stoppa derrière un pan de mur démolì, arrêta le moteur. Avec un peu d'ironie, il demanda à Conor Green.

— Nous avons pris assez de précautions ?

L'Américain ne sembla pas apprécier son humour.

— Mon cher, dit-il, quand vous serez à Belfast depuis trois jours, vous n'oserez même pas vous parler dans la glace. Si vous avez envie de rester vivant.

— Alors, demanda Malko, que suis-je censé faire ?

Conor Green tira sur sa cigarette et lui tendit un paquet.

— Avant tout, attention. Voici notre pistolet extraplat. Prenez-le le moins possible avec vous. J'aurai toutes les peines à vous sortir de Long Kesch si on vous prend avec.

— Dites-moi, coupa Malko, je croyais qu'on était en Grande-Bretagne. La Reine n'a pas encore déclaré la guerre à Gérald Ford.

Conor Green s'extirpa un sourire sans joie.

— Non. Mais que les Provos ou les protestants apprennent que vous travaillez pour la C.I.A. et vous êtes mort. Ils ont des « *assassination squads* » pour les gens comme vous... Je risque d'y passer aussi. Déjà, je reçois une bonne douzaine de lettres de menaces par semaine.

— Je ferai attention, promit Malko. Maintenant, parlez-moi de Bill Lynch.

— Bill travaillait pour la « Company », dit-il. Nous nous rencontrions de temps en temps, à Londres, à l'European Command. Il était extrêmement prudent.

— Quelle était sa mission ?

— Surveiller l'I.R.A. En les aidant au besoin.

— En les aidant ?

Conor Green eut un sourire ambigu devant la surprise de Malko :

— Il y a trois ans, le F.B.I. a découvert une filière d'armes à Baltimore, alimentée par des Irlando-Américains. Comme l'histoire continuait en Europe, il a passé l'affaire à la C.I.A. Qui, au lieu de couper la filière, l'a pénétrée. C'est comme ça que Bill s'est retrouvé au United Fund for Northern Ireland.

— Vous voulez dire que c'est la C.I.A. qui arme l'I.R.A. ?

— N'exagérons rien, rectifia Conor Green, la filière U.F.N.I. ne représente que peu de chose.

— Je suppose, dit Malko, que ce n'est pas la foi de votre enfance qui vous a poussé à venir en aide aux catholiques...

Conor Green daigna sourire.

— Nous voulons savoir ce qu'ils veulent vraiment. Et jusqu'ici nous y sommes arrivés. Bill Lynch était très populaire chez les Provos...

— Vous croyez qu'il est mort ?

L'Américain haussa les épaules.

— J'en ai fichtrement peur... Des tas de gens peuvent l'avoir tué. Les protestants, s'ils ont appris qu'il livrait des armes aux catholiques. Les Services Spéciaux anglais, pour la même raison. Ils ont moins de scrupules qu'on ne le croit. Les « Provos » également, s'ils ont découvert qu'il travaillait pour la Company.

— Cela fait beaucoup de monde, remarqua Malko.

Malko regarda le champ verdoyant, humide de pluie, en face de lui.

— Qu'attendez-vous de moi exactement ?

— Que vous appreniez ce qui est arrivé à Bill Lynch. Et que vous sachiez ce qui se passe au sein de l'I.R.A. provisoire... En occupant la place de Bill Lynch, vous risquez d'apprendre des choses. Votre meilleure chance c'est qu'on ne vous lie à personne de la « Company ». Faites attention à tout le monde. Ils passent leur temps à s'espionner et à se dénoncer mutuellement. Maintenant, repartons.

Malko mit en marche. Songeur. Tandis qu'il roulait sur la petite route, il demanda :

— Qui connaît votre appartenance à la « Company » ?

— Les Anglais. Mais ils n'ont jamais su pour les armes. Ils seraient fous furieux. N'oubliez pas que l'I.R.A. a abattu près de 300 soldats anglais. Certains avec les armes fournies par Bill Lynch. Si la « Spécial Branch » savait ça...

— C'est tout ?

Conor haussa les épaules.

— Je pense.

— Sauf si Bill Lynch a parlé, souligna Malko.

— Exact, reconnut l'Américain.

Ils reprirent le Motorway jusqu'à l'Austin noire. Au moment de quitter Malko, Conor Green tira un bout de papier de sa poche :

— Voici le nom de l'officier anglais responsable de la Sécurité en Irlande du Nord. Si vous étiez arrêté, essayez d'entrer en contact avec lui et dites-lui de me téléphoner. Il me connaît. Je pense que je pourrai vous en sortir. Sauf si vous avez fait une grosse connerie. Notre prochain rendez-vous sera dans trois jours, même heure, même endroit. Si vous ne venez pas, cela reste valable tous les trois jours...

Malko soupira. S'il n'avait pas juré à Alexandra de changer tous les planchers de l'aile nord de son château avant l'automne, il aurait pris le

premier avion pour la civilisation... Belfast, c'était l'Afrique, moins le soleil...

Il commença à pleuvoir. Il fallait un furieux effort de volonté pour se dire qu'on était au mois de juin. Le temps évoquait un novembre plutôt frais...

Si seulement il en avait su plus sur Bill Lynch.

Il risquait de commettre une gaffe mortelle sans le savoir.

L'image de la pulpeuse Tulla le réconforta un peu.

L'incident de la bouteille de lait était une bonne chose. Elle allait l'aider à rester vivant.

Peut-être à son corps défendant.

CHAPITRE IV

— Les salauds, marmonna Tulla.

Malko venait d'expliquer que les policiers de la Spécial Branch lui avaient suggéré que Bill Lynch avait peut-être été victime d'un crime passionnel.

— Les « blue-noses » savent très bien que ce n'est pas une histoire de femmes, ajouta la jeune fille. Mais ils préfèrent faire semblant de le croire.

Ils avaient quitté le pub bruyant et inconfortable pour le bar du premier étage de *L'Europa*, oasis de luxe relatif dans cette ville dévastée. Malko avait partagé sa journée entre le petit bureau du United Fund for Northern Ireland et diverses démarches administratives, afin de s'établir comme le successeur de Bill Lynch.

— Qu'avez-vous fait aujourd'hui ? demanda-t-il pour détendre la jeune fille.

Tulla sourit évasivement.

— De la chimie...

Elle était décidément incorrigible ! Les jambes croisées dans son fauteuil bas, elle n'avait pourtant pas l'air d'une dangereuse passionaria.

Il leva les yeux et eut soudain le choc de sa vie. Une créature superbe lui souriait, debout près de leur table.

Élancée, un corps à transformer un cardinal en bête, des cheveux roux relevés en chignon sur le sommet du crâne, des yeux bleus un peu enfoncés, le visage carré et énergique. Insolente de beauté et de classe en dépit de la veste et du pantalon de toile. Automatiquement, Malko rendit le sourire, esquissa le geste de se lever. Mais déjà, le regard des yeux bleus n'était plus posé sur lui.

— Maureen !

Tulla se leva et embrassa l'inconnue rousse. Puis elle se tourna vers Malko.

— C'est le prince Malko Linge, le remplaçant de papa. Il est arrivé hier soir et il habite dans notre maison.

— Asseyez-vous, proposa Malko subjugué par la beauté de Maureen. Que buvez-vous ?

— Un Irish Mist.

Sous ce nom poétique se dissimulait un redoutable et sirupeux concentré de whisky.

Maureen examina Malko comme si c'était un cancrelat sorti d'une planche pourrie.

— Pourquoi habitez-vous chez Tulla ? demanda-t-elle d'une voix glaciale.

— La maison de Glengoland Gardens appartient au United Fund for Northern Ireland, expliqua-t-il. J'ignorais que votre amie y couchait parfois.

Maureen but son Irish Mist d'un coup.

— C'est votre premier séjour en Irlande ?

Malko sourit :

— Oui. Belfast est une ville étonnante.

Maureen ricana.

— Étonnante, c'est une ville de misère, oui ! Vous savez combien gagne un employé municipal à Belfast ? 22 livres par semaine. Juste de quoi ne pas mourir de faim.

— Les protestants vous exploitent ? suggéra Malko.

Maureen haussa ses belles épaules.

— Ici, oui. Mais à Dublin ce sont les catholiques qui exploitent les protestants. Les Irlandais sont forcés d'émigrer. Ils n'ont ni travail, ni espoir.

Elle parlait si fort que les autres clients du bar se retournèrent. Malko sourit devant cet enthousiasme.

— Quelle est la solution alors ?

— Un État socialiste, affirma péremptoirement la superbe Maureen, où les travailleurs catholiques et protestants ne seront pas exploités. Mais pour cela, il faut d'abord que les Anglais s'en aillent.

Elle se tut brusquement, comme si elle en avait trop dit, puis ajouta d'un ton ironique :

— Tout cela ne vous concerne pas. Quand vous aurez assez de l'Irlande, vous irez ailleurs.

Elle lapa la fin de son Irish Mist et se leva, embrassa Tulla et salua Malko d'un signe de tête.

— Je dois aller travailler.

Elle s'éloigna vers l'escalier, franchissant les barreaux de bois qui séparaient le bar des salons de l'étage.

— Redoutable et splendide virago, remarqua Malko avec un sourire.

— Maureen est très politisée, dit Tulla avec admiration. Elle s'est battue contre les Anglais en 72 à Londonderry. Elle en a tué six !

— Pardon ? fit Malko, croyant avoir mal entendu.

— Au fusil à lunette, précisa Tulla avec ravissement. Elle a passé deux mois à Long Kesch parce qu'on avait trouvé des cartouches chez elle... mais ils ne l'ont jamais prise sur le fait.

Avec ses bouteilles de lait truquées, Tulla faisait figure d'aimable amateur. L'Irlande réservait décidément bien des surprises.

— Si nous allions dîner, suggéra Malko.

La salle à manger était à côté du bar. Sinistre et vide, peuplée seulement d'un garçon philippin, arrivé là, Dieu sait comment. Tulla fit la moue.

— Buons encore un verre, ce n'est pas très drôle là-bas.

*

* *

— Mais c'est Byzance ! s'exclama Malko en riant. Une Bunny !

Vêtue uniquement d'un maillot pailleté longuement échancré sur les fesses et de bas à résilles, un énorme nœud blanc dissimulant en partie ce que le maillot découvrait, perchée sur des talons immenses, une serveuse était passée près d'eux et prenait une commande au bar, leur tournant le dos. C'était pour le moins inattendu de trouver des Bunnies à Belfast, au milieu des bombes et des destructions.

La Bunny aux interminables jambes se retourna, un plateau à la main.

C'était Maureen.

Elle passa près de leur table, sourit à Tulla, ignora Malko, déposa ses consommations devant trois hommes qui la dévorèrent des yeux.

— Votre amie a des ressources très diversifiées, remarqua Malko.

Tulla eut un sourire plein de fierté.

— Elle est très belle. Sa famille est riche, mais elle a rompu avec eux. Pour ne rien leur devoir. Elle a interrompu ses études et travaille ici pour gagner sa vie. Le reste du temps, elle s'occupe de politique.

C'était un euphémisme poli. Malko observa la poitrine laiteuse de la jeune irlandaise, insolemment offerte sur un balconnet de dentelle blanche. Le rêve impossible du révolutionnaire moyen. Elle repassa près d'eux, droite comme un I, hautaine et distante. Son regard glissa sur Malko comme s'il n'existait pas.

— Elle n'a pas l'air de m'aimer beaucoup, remarqua-t-il.

Tulla eut l'air gêné.

— Elle vous prend pour un intrus. Et elle n'aime pas me voir avec des gens qu'elle ne connaît pas. Attendez, je vais lui dire que sans vous, j'allais à Long Kesch.

Elle se leva et plongea dans l'office à la suite de Maureen. Une autre Bunny apparut, nettement moins belle, avec les jambes légèrement torses. Les minutes passaient, Tulla et Maureen ne réapparaissaient pas. Malko commençait à s'impatisser. Enfin Tulla revint la première.

— Alors ?

— Je lui ai dit...

— Que pense-t-elle ?

Tulla se troubla, eut un sourire gêné.

— Elle m'a dit que vous aviez fait cela probablement parce que vous aviez envie de coucher avec moi...

— Quelle horreur, fit Malko.

— Oh, mais elle ne le pensait pas vraiment, s'empressa d'ajouter Tulla. Mais elle est très méfiante. Elle aimerait parler avec vous tout à l'heure.

Malko sentit que la moindre erreur psychologique, le moindre mensonge maladroit, le couperait définitivement de Maureen, qui pouvait lui apprendre pas mal de choses.

Malko trempa les lèvres dans son troisième « Irish Power ».

— Pourquoi veut-elle me parler ? demanda-t-il.

Tulla parut choquée de cette question.

— Vous devriez être flatté ! dit-elle. Maureen n'essaie de convaincre que ceux qu'elle estime.

Pour les autres, c'était le fusil à lunette...

— Nous dînons avec elle ? demanda Malko.

Tulla secoua la tête.

— Non, nous irons la retrouver chez elle. Après.

Ils burent en silence. Le bar se remplissait. Maureen n'arrêtait pas, frôlée au passage par la plupart des clients, mais inaccessible. Tulla soupira :

— Elle a du courage, moi je ne pourrais pas. Certains membres de l'I.R.A. désapprouvent les Bunnies. Avant, il y en avait beaucoup plus. Mais il y a eu une bombe au 12^e étage, là où elles étaient. La plupart ont eu peur de revenir.

Plusieurs couples très bien habillés passèrent près d'eux, se dirigeant vers la salle à manger, d'où sortait le bruit insolite d'une valse musette.

— Tous les restaurants ont sauté, remarqua Tulla, alors les gens viennent dîner ici.

Elle acheva son verre d'un trait.

— Je suis fatiguée, dit-elle. Je n'ai pas envie de dîner. Je vais vous déposer chez Maureen et j'irai me coucher.

Malko paya et ils redescendirent. Au moment où ils allaient s'engager dans la porte tournante, quelqu'un appela derrière eux :

— Tulla !

Malko se retourna. Une blonde platinée légèrement blette fonçait vers eux, très maquillée, les cheveux arrangés en un chignon compliqué, les yeux bleus un peu trop brillants.

— Bonjour maman, dit Tulla. Je te présente le prince Linge, qui remplace papa.

La blonde platinée fixa Malko avec la tendresse d'un boa constrictor pour un lapin dodu :

— Bienvenue à Belfast. J'espère que vous allez vous y plaire. Où habitez-vous ?

— Dans notre maison, coupa Tulla.

Madame Lynch prit l'air choqué :

— Dans NOTRE maison. Mais tu y as couché hier soir !

Tulla esquisssa un sourire contraint :

— C'était accidentel. Je ne savais pas que M. Linge arrivait.

Madame Lynch enveloppa Malko d'un regard précis et gourmand et soupira :

— Quelle horrible histoire !

— Vous n'avez aucune hypothèse ? demanda Malko.

La blonde platinée secoua la tête.

— Hélas non, je ne voyais presque plus mon mari, nous étions séparés. Je ne comprends pas. La police non plus. C'est un mystère.

Elle se força de renifler un peu, les yeux bleu porcelaine soudain voilés.

— Bill était un garçon merveilleux.

Tulla l'embrassa vivement, comme pour l'empêcher d'en dire plus.

— À tout à l'heure maman.

Malko s'inclina sur la main tendue, plongeant dans un décolleté abondant.

— Si vous avez besoin d'un renseignement, n'hésitez pas à venir me voir, proposa M^{me} Lynch.

Malko promit. La blonde platinée les suivit des yeux alors qu'ils montaient dans la Cortina. Avec, semble-t-il, une ombre de mélancolie. Sûrement dû à son état de demi-veuve.

— Montez Falls Road, dit Tulla.

De nouveau ils virent défiler les maisons dévastées puis un grand hôpital de brique rouge. Comme ils franchissaient un embranchement gardé par un poste anglais hérissé de barbelés et de sacs de sable, Tulla étendit la main.

— Vous voyez l'avenue qui descend : à gauche, c'est protestant, à droite, catholique. De temps en temps, les protestants passent en voiture et tirent des rafales de mitraillettes sur les passants...

C'est ce qu'on appelle des relations de bon voisinage... Ils continuèrent à monter les collines dénudées qui dominaient Belfast, à l'ouest.

— Ralentissez, ordonna Tulla. Voilà Andersonstown. C'est là.

Un énorme lotissement de H.L.M. étalait sa lèpre en contrebas de la route. Des gosses jouaient sur les pelouses pelées entre les bâtiments décapités. Ils doublèrent une patrouille de soldats anglais. Les deux derniers marchaient à reculons, l'arme à la hanche, prêts à tirer... le visage crispé, le doigt sur la détente. Plusieurs façades étaient encore criblées de balles.

— Ici, les hommes de l'I.R.A. ont tué trois soldats anglais, annonça fièrement Tulla.

Un peu plus loin, elle fit stopper Malko devant un bâtiment de quatre étages, minable, lépreux, sale, avec des escaliers extérieurs de ciment nu.

— Venez.

Ils montèrent à pied au troisième. Pas d'ascenseur. Tulla farfouilla derrière une poubelle et en sortit une clef. Elle fit entrer Malko dans un petit appartement en duplex, pauvrement meublé. Sur la table du living, il y avait une pile de tracts et une carte d'identité. Tulla la prit et la montra à Malko. Il reconnut la photo de Maureen. Le document était marqué d'un tampon rouge portant les deux lettres : SR.

— Voilà ce qu'on récolte quand on va à Long Kesch, commenta Tulla. Security Risk. Personne ne veut vous donner de travail. C'est pour cela que Maureen est Bunny.

Malko était pris à la gorge par la tristesse de Andersonstown. Cela sentait la misère, la saleté et la haine. Tulla se dirigea vers la porte.

— Je dois partir. Maureen va venir. Attendez là !

— Mais comment allez-vous rentrer ?

Il n'avait pas la moindre envie de se retrouver seul dans cet endroit sinistre.

— Il y a des taxis collectifs.

Avant qu'il eût pu protester, elle avait claqué la porte. Il entendit ses pas décroître dans l'escalier, hésita à la suivre. Puis, finalement, s'assit sur le canapé défoncé. Maureen représentait une piste en puissance, si Tulla n'était pas mythomane. Par elle, il en apprendrait peut-être plus sur la disparition de Bill Lynch.

*

* *

La clef tourna dans la serrure. Malko qui s'était assis sur le divan se leva pour accueillir Maureen. Il resta cloué sur place en voyant ce qui se tenait dans l'encadrement de la porte.

Le front bas évoquait furieusement l'homme de Neandertal en plus primitif. Les cheveux, longs, noirs et sales, tombaient en cascade sur des épaules de débardeur. Deux petits yeux ronds, pleins de méchanceté, fixaient Malko avec une surprise intense. Le monstrueux inconnu tenait à peine dans l'encadrement de la porte, boudiné dans une veste de cuir noir élimé.

Il grogna quelque chose d'inintelligible et avança vers Malko, ses énormes mains en avant.

Celui-ci s'extirpa un sourire de bienvenue, et se hâta d'expliquer :

— J'attends Maureen Keene.

La brute avança encore, découvrant un second personnage plus

petit, blond, les traits réguliers mais doué d'une particularité insolite : sa main droite était remplacée par une serre de bois noir aux doigts recourbés !

Les deux visiteurs encadrèrent Malko. Le blond demanda avec un accent irlandais qui le rendait presque incompréhensible.

— Qui tu es ?

Les muscles des épaules du géant frémirent sous la veste de cuir noir élimé. Il s'avança les poings fermés, dominant Malko de vingt centimètres.

— Attends, Big Lad.

La main de bois du blond crocha dans la gorge de Malko, le repoussant contre le mur.

— Fouille-le !

En un tour de main, Big Lad eut vidé sans douceur les poches de Malko. Il tiqua sur le rouleau de billets de cinq livres, le stylo en or, le portefeuille en croco qu'il renifla avec suspicion.

— Tiens-le, ordonna le blond.

Malko eut l'impression qu'on lui prenait le cou dans un étau. Ce n'était que la main gauche de Big Lad.

Le blond examinait ses papiers avec attention. Malko se bénit de ne pas avoir pris son pistolet extraplat. Mais il avait quand même un passeport américain... Le blond le feuilleta et jeta aussitôt à Big Lad quelques mots incompréhensibles pour Malko.

Le géant poussa un rugissement et Malko crut que ses carotides allaient éclater. Mais Big Lad le lâcha et se précipita dans l'escalier intérieur du duplex.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? demanda hargneusement le blond. Tu espionnes pour les Anglais ?

— Je n'espionne pour personne, dit Malko. Je suis venu voir Maureen.

— Comment tu es entré ?

— Avec une amie, Tulla Lynch. Elle n'avait pas le temps d'attendre. Le blond secoua la tête.

— Tu racontes des histoires. Tu es un sale mouchard.

Il y eut des pas lourds dans l'escalier. Big Lad réapparut, tenant à deux mains une hache de bûcheron !

Il s'arrêta en face de Malko, une expression incroyablement

méchante sur ses traits blafards. Malko n'osait plus bouger, l'estomac en plomb.

Tout à coup avec une rapidité prodigieuse, Big Lad brandit la hache et l'abattit. À dix centimètres de la main de Malko appuyée à la table. Le bois se fendit avec fracas et Malko fit un bond de côté.

Big Lad éclata d'un rire dément, arracha la hache de la table et s'avança le tranchant brandi :

— *Tout !*

— Tu vas y passer, jubila le blond à la main de bois.

Malko sentit la panique le gagner. Impossible de discuter avec ces deux bêtes sauvages. Il fonça vers la porte. D'un coup de manche de hache dans le plexus solaire, Big Lad le plia en deux. Malko trébucha jusqu'à la table, fit s'effondrer une pile de tracts, aperçut Big Lad arrivant la hache brandie, entendit le cri du blond :

— *Nut him !*

CHAPITRE V

La hache frôla le dos de Malko et fendit la table en deux. Ses petits yeux noirs injectés de sang, Big Lad essaya de dégager l'arme du bois. Malko en profita pour foncer de nouveau vers la porte. « Main-de-bois » l'intercepta, appelant son compagnon à la rescousse :

— Big Lad !

Le géant abandonna aussitôt la hache. Ses énormes battoirs en avant, il fonça sur Malko avec l'intention bien arrêtée de l'étrangler. Il y eut une mêlée confuse, au cours de laquelle Malko essaya d'ouvrir la porte. « Main-de-bois » lui attrapa le poignet et l'arracha du battant.

Aussitôt, Big Lad noua ses mains énormes autour de son cou. Malko crut que les yeux allaient lui jaillir de sa tête ! Il sentait les cartilages de sa gorge craquer, et ses forces l'abandonnaient rapidement. Un voile noir passa devant ses yeux. Les grognements de ses deux adversaires lui parvenaient dans un brouillard. Déjà à moitié asphyxié, il entendit des cris de femme, vit une silhouette accrochée furieusement à l'homme en train de l'étrangler. Tout à coup, la pression autour de sa gorge se relâcha. Il aspira une grande goulée d'air tandis que Big Lad reculait au fond de la pièce, comme un fauve privé de sa proie...

Malko se laissa tomber sur le divan, les poumons en feu, la gorge douloureuse. Il ouvrit les yeux et vit le chignon roux de Maureen en train d'engueuler copieusement Big Lad et son compagnon. Malko gratta sa gorge douloureuse et elle se retourna.

À travers les larmes de douleur qui lui brouillaient les yeux, Malko reçut le choc de son sourire éblouissant.

— Il ne faut pas leur en vouloir, dit la jeune Irlandaise, les Anglais paient beaucoup de monde pour nous espionner. Ils ne vous avaient jamais vu. Tulla aurait dû rester avec vous...

C'était bien l'avis de Malko. Calmés, les deux garçons le fixaient d'un air grognon. Privés de dessert. Maureen ôta son blouson de toile, découvrant un pull jaune échancré qui était un appel au viol.

— Je vais vous remettre d'aplomb, annonça-t-elle gaiement.

Elle prit un verre, une bouteille de whisky, versa une rasade à assommer un mammoth dans la force de l'âge, disparut dans la cuisine, revint avec un œuf et une bouteille de lait, cassa l'œuf dans le

whisky, ajouta du lait, touilla le tout avec une cuillère sale et tendit le verre à Malko.

— Buvez !

Il se dit que s'il refusait le mélange, Maureen allait lâcher Big Lad. Il but. C'était onctueux et fort, pas trop désagréable. Tranquillement, Maureen se versa un whisky encore plus conséquent. Sans œuf. Sans glace. Sans eau. Elle leva son verre.

— À votre venue en Irlande.

La jeune fille se tourna vers les deux garçons :

— Serrez-lui la main.

Big Lad s'avança et engloutit les phalanges de Malko dans une étreinte monstrueuse. Bryan tendit à son tour sa serre noire. Maureen observait cette scène touchante au milieu des débris de la table.

— Ce sont mes deux meilleurs amis, commenta-t-elle. Big Lad est balayeur. Il a passé un an à Long Kesch. « One-hand » Bryan est chômeur. Il a eu la main coupée par les « Prods ». Les *Tartans boys* ont attaqué sa maison. Pendant que sa famille fuyait par-derrière, il leur a tenu tête à la hache, seul contre six. Ils lui ont coupé la main pour le punir.

Bryan cracha par terre.

— *God dam the Prods !*

L'ambiance se détendait. Réchauffé par le whisky, Malko se sentait mieux. Les deux garçons s'étaient assis en face de lui, pour boire. Il observait Maureen, impressionné par sa beauté. Que faisait-elle dans ce zoo ? Elle semblait parfaitement à l'aise et s'asseyant à côté de Malko, commença à le bombarder de questions, à propos de son métier, de sa vie. Malko répondait tant bien que mal, essayant de ne pas trop se compromettre. Brossant à petites touches le portrait du personnage qu'il incarnait : aristocrate pauvre, employé par une association de bienfaisance.

Inoffensif.

Une chose intriguait prodigieusement Maureen. Pourquoi n'avait-il pas dénoncé Tulla ?

Malko éluda du mieux qu'il put, finit par expliquer qu'il n'avait pas une vocation de mouchard, que Tulla lui était sympathique.

— Alors, vous approuvez notre combat, dit vivement Maureen.

— Il y a beaucoup d'injustice dans ce pays, fit Malko.

Le regard vert de Maureen était posé sur lui, indéfinissable. Big Lad

ne la quittait pas des yeux, comme un chien de garde. Il continua à s'imbiber de whisky avec la constance d'une éponge, tandis que Maureen se lançait dans le récit des atrocités des Anglais et de l'U.D.A. des protestants, confondus dans la même haine.

— Je vous montrerai un bar dans Shankill Road promet-elle, où il y a une inscription sur la porte « Interdit aux catholiques et aux chiens. »

Exalté par ces hauts faits, Bryan se leva et mit sur l'électrophone un disque de vieux chants révolutionnaires irlandais. Très vite, les deux garçons et Maureen reprirent en chœur les refrains. Imbibé de whisky, la gorge encore douloureuse, Malko commença à se demander ce qu'il faisait dans cette réunion folklorique. Ce n'est pas ainsi qu'il retrouverait Bill Lynch.

Profitant d'une pause dans les chansons, il demanda à Maureen :

— Qu'est-il arrivé au père de Tulla ?

Maureen hésita quelques secondes avant de répondre :

— Les « Prods » l'ont tué et ont fait disparaître son cadavre, parce que c'était un étranger...

Elle remit un disque et Malko n'insista pas. Personne, à part lui, ne semblait vraiment se soucier de la disparition du manager du United Fund for Northern Ireland.

Sauf Tulla.

Il repensa aux bouteilles de lait avec un attendrissement horrifié.

Maureen achevait de vider la bouteille de « Irish Power » dans les verres. Elle lui tendit le sien. Ses yeux brillaient, son chignon s'était défait et elle semblait parfaitement heureuse.

— *Long life to the I.R.A. !*

Big Lad et « One-hand » Bryan gueulaient comme des veaux, à faire péter les cloisons. La deuxième bouteille d'Irish Power était aux trois quarts vide.

Maureen se leva d'un bond et commença à danser une gigue effrénée, sur place. Les cheveux dans la figure, la poitrine tressautant sous le pull, tout le corps en mouvement, elle était sublime. Aussitôt Big Lad se joignit à elle, oscillant comme un ours maladroit, ses énormes mains incrustées dans les hanches rondes de la jeune Irlandaise. Avec un air de propriétaire. Le disque terminé, il l'attira contre lui et elle se laissa faire. Malko consulta discrètement sa montre : une heure du matin. Seule, la fascinante Maureen le retenait de s'en aller.

Tout à coup, « One-hand » Bryan essaya en vain de tordre la

bouteille d'Irish Power pour en faire sortir une dernière goutte de whisky, puis, dégouté, se leva et annonça qu'il allait se coucher.

Il serra Malko contre son cœur. Comme un frère. Maureen avait raconté le sauvetage de Tulla, faisant grimper la cote de Malko. Dès qu'il fut parti, l'ambiance tomba. Il ne restait plus de whisky. Malko surprit le regard de Big Lad posé sur lui avec hostilité. Une de ses énormes mains étreignant la cuisse de Maureen, il attendait avec une impatience visible que Malko s'en aille. Ce dernier se força à admettre qu'ils partageaient plus que leur ardeur révolutionnaire... Comment une fille avec la beauté de Maureen et son niveau intellectuel pouvait faire l'amour avec une bête comme Big Lad... Les femmes étaient décidément imprévisibles...

Il se leva à son tour :

— Je vais rentrer aussi.

Maureen s'étira et se leva :

— Je vais vous accompagner, jusqu'à votre voiture.

C'est dangereux ici la nuit.

Malko ramassa ses affaires éparées et descendit le premier. Big Lad leur emboîta le pas. Dehors, il faisait glacial et Andersonstown était désert et noir. En arrivant près de la voiture, Malko lui trouva une allure bizarre : les quatre pneus étaient dégonflés !

Maureen s'en aperçut aussi et se tourna aussitôt vers Big Lad.

— C'est toi !

Le jeune géant baissa la tête, confus, murmura quelque chose au sujet des « pigs » inconnus et des Anglais, se tortillant, mal à l'aise.

— Je vais partir à pied, proposa Malko, je viendrai la rechercher demain matin.

Maureen secoua la tête :

— Non, non, c'est très loin et dangereux : la nuit les Anglais tirent sur tout ce qui bouge.

— Je pourrais téléphoner pour appeler un taxi, suggéra Malko.

— Il n'y a plus de téléphone, coupa Maureen. Vous êtes obligé de rester dormir avec nous.

Ils remontèrent dans l'appartement. Big Lad, visiblement boudeur, Maureen très à l'aise... Elle ferma soigneusement la porte à clef. Big Lad semblait avoir du mal à garder les yeux ouverts. Maureen guida Malko dans l'escalier intérieur jusqu'à une pièce meublée uniquement d'un grand lit bas.

— Nous allons dormir là, annonça Maureen, d'un ton sans réplique.

Déjà, elle tirait la fermeture Éclair de son blue-jean. Sans la moindre gêne. Un slip blanc, opaque et sage, apparut puis les longues jambes fuselées, couvertes de taches de rousseur. Sans ôter son pull-over, Maureen se glissa sous les couvertures. Le pas lourd de Big Lad fit trembler l'escalier.

De plus en plus renfrogné, il arracha ses énormes brodequins, ôta sa veste de cuir, sa chemise et son pantalon, ne conservant qu'un slip et un tricot de corps douteux.

— Couche-toi au milieu, intima Maureen.

Big Lad obéit. Il ne restait, plus à Malko qu'à s'allonger à côté de lui. Ne gardant que son slip, il se coucha à son tour. Étrange situation. Maureen éteignit. Malko garda les yeux ouverts. Il n'osait pas bouger pour ne pas heurter la masse gigantesque de Big Lad. Quand celui-ci se retourna sur le côté, lui tournant le dos, il crut que le lit allait s'ouvrir en deux...

Il y eut des grognements, des chuchotements, des grincements de sommier. Apparemment, Big Lad entendait exercer son droit de révolutionnaire, quelles que soient les circonstances. À l'autre bout du lit, il ne formait plus qu'une masse confuse avec Maureen. Le lit se mit à trembler comme elle se débattait furieusement. Quelque chose de doux et de léger vola dans l'obscurité et atterrit sur la poitrine de Malko : le petit slip blanc de l'Irlandaise.

Au moment où Malko le posait par terre, sérieusement troublé, il entendit le claquement d'une gifle et la voix furieuse et basse de Maureen :

— Dors !

Mais Big Lad n'avait pas du tout l'intention de dormir. La lutte reprit de plus belle. Maureen lui échappa. Pendant une fraction de seconde, Malko sentit contre sa hanche une peau élastique et tiède. Aussitôt remplacée par les poils de Big Lad.

Maureen passa par-dessus lui, passa dans la ruelle, se dressa hors du lit, gronda :

— Je vais dormir en bas !

Big Lad la saisit par la taille, la fit tomber par terre, entre le mur et le lit, et atterrit sur elle. Puis il n'y eut plus que des froissements et des souffles haletants. Une des jambes de Maureen, écartelée, s'appuyait encore sur le lit. L'autre s'écartait presque à angle droit. Big Lad se laissa tomber à genoux par terre, entre elles. Malko distingua dans la pénombre la bosse massive du sexe de Big Lad. Celui-ci respirait

bruyamment, appuyé d'une main au-dessus de Maureen. Celle-ci ne disait plus rien. Tout à coup, il se laissa tomber sur elle et la pénétra d'une seule poussée. Maureen émit un cri hystérique. La main de Big Lad se posa aussitôt sur sa bouche, ne laissant passer qu'un faible gémissement. Dans la pénombre, Malko vit deux grosses fesses blanches commencer à se soulever rythmiquement. Puis le souffle de Big Lad s'amplifia, envahit toute la pièce, évoquant irrésistiblement une locomotive de la conquête de l'Ouest.

Malko sentit une coulée brûlante lui tordre le ventre. La jambe de Maureen posée sur le lit se replia lentement, enserrant le dos de Big Lad.

Des bruits de succion humide se mêlaient aux halètements de Big Lad. Le va-et-vient de ce dernier était si imposant que Malko se demanda comment il ne transperçait pas Maureen jusqu'à la gorge. Quand les gémissements syncopés de Maureen se joignirent aux halètements de la locomotive, Malko dut faire appel à tout son self-contrôle pour ne pas bondir prendre la place de Big Lad. Ce viol primitif était incroyablement érotique. Puis, après une saccade plus accentuée, la locomotive émit un ultime halètement et se tut. Plus rien ne bougeait. Tout à coup, un ronflement de fin du monde s'éleva dans la pièce. Big Lad s'était endormi, terrassé par l'alcool et le plaisir.

Malko entendit Maureen se dégager et se remettre debout. Il la sentit passer près de lui, et l'entendit faire craquer les marches de l'escalier. Il se leva.

La perspective de passer la fin de la nuit en compagnie de Big Lad, même dans la ruelle du lit, n'avait rien de réjouissant.

Il attendit quelques minutes, puis, mû par une impulsion irrésistible, il se leva et s'engagea dans l'escalier, les oreilles encore bourdonnantes des gémissements de Maureen.

Au diable la C.I.A. Il avait envie de Maureen. Tout de suite.

*

* *

Ils se trouvèrent nez à nez, alors que Maureen sortait de la salle de bains. Elle totalement nue, ses cheveux roux en bataille, des cernes bistres sous les yeux, des marques rouges sur tout le corps.

Son regard parcourut Malko des pieds à la tête, s'arrêta aux yeux dorés. Ce qu'elle y lut la fit reculer contre le mur.

— Que voulez-vous ? souffla-t-elle.

Le regard de Malko resta vrillé dans le sien. Il avança et posa les mains sur les hanches pleines de taches de rousseur.

— Vous, fit-il.

Elle voulut se dégager et il enfonça voluptueusement les doigts dans la chair élastique.

Un gentleman ne faisait pas ce qu'il s'apprêtait à faire. Mais l'accouplement bestial de Big Lad l'avait mis hors de lui. Et le « Irish Power » achevait de faire fondre son vernis de civilisation. Il se dit que ses ancêtres durant les croisades en avaient fait bien d'autres. Et que cela n'avait pas terni leur blason...

Maureen avança pour le repousser. Leurs ventres se frôlèrent et il eut l'impression de recevoir une décharge électrique. Cela dut se voir dans ses yeux, car elle poussa un petit cri, puis lui saisit les poignets.

Il avança un genou, séparant les longues cuisses musclées, chercha la bouche de la jeune Irlandaise. Elle le mordit, se tortilla contre lui, l'excitant encore plus. Il ne se possédait plus. Comme si tous les démons qu'un être humain recèle habituellement avaient été libérés d'un coup. Il passa un bras autour de sa taille, la serra contre lui, augmentant encore son désir. Le contact de sa virilité sembla l'amollir. Pendant quelques secondes, il crut qu'elle allait se laisser faire, anticipa délicieusement son plaisir. Puis Maureen enfonça ses dix ongles dans ses flancs pour le repousser.

— Big Lad vous tuera, souffla-t-elle.

Sa voix volontairement étouffée créait entre eux une sorte de complicité qui le déchaîna encore plus. Réunissant les deux mains de Maureen dans une des siennes, il la traîna jusqu'au divan défoncé et l'y jeta.

Maureen réagit aussitôt, essaya de se dégager. Mais il l'y cloua de tout son poids, séparant brutalement ses jambes.

Il aurait pu y avoir une pleine cage de Big Lad, cela n'aurait pas diminué son désir d'un millimètre. Dans les mouvements désordonnés que Maureen faisait pour lui échapper, elle se mit involontairement en position d'être prise. Il en profita, alors qu'elle haletait, la tête rejetée en arrière, les cheveux balayant le plancher, tout son corps tendu pour le repousser.

Mais lorsqu'il effleura son sexe, elle donna un coup de reins si désespéré qu'il glissa. Elle lui mordit aussitôt l'épaule, jusqu'au sang, comme une bête acculée, lui échappa.

Elle bondit vers l'entrée, lui jetant une chaise dans les jambes. Il trébucha, perdit plusieurs secondes. Il la vit plonger la main dans un

placard, se retourner et lui faire face, les yeux fous, ses seins se soulevant au rythme de sa respiration.

Elle serrait contre sa hanche une Kalachnikov[8] automatique au canon surmonté d'une lunette, un chargeur engagé. La poitrine de Malko vint buter contre le canon.

De la main droite, Maureen ramena en arrière le levier d'armement et fit claquer la culasse. Maintenant, il y avait une balle dans le canon. Le bruit résonna de façon terrifiante.

— Si vous avancez, je vous tue, dit-elle.

Leurs regards se croisèrent et il vit qu'elle ne bluffait pas. Soudain, il eut furieusement honte de lui. Pourtant son désir n'était pas tombé.

Maureen baissa les yeux sur lui, un drôle de sourire aux lèvres, l'arme coincée contre sa hanche, comme si elle allait tirer.

— Alors, dit-elle, vous avez toujours envie de me violer ?

Malko ne répondit pas. Ne sachant comment sortir de cette situation idiote. Il n'y avait plus qu'à être beau joueur.

— Vous pouvez vous vanter d'être la première femme à avoir déclenché cela, dit-il. Je ne suis plus à l'âge où on embrasse les filles de force.

— J'ai toujours choisi mes partenaires, dit froidement Maureen. C'est un privilège que j'entends conserver.

Elle n'avait pas abaissé l'arme d'un millimètre.

— Nous allons rester ainsi toute la nuit ? demanda Malko.

Lentement, elle détourna le canon de la Kalachnikov.

Malko posa la main sur l'arme, mais elle recula aussitôt. Il avait beaucoup de questions sur le bout de la langue.

— Laissez ça, fit-elle sèchement.

La lumière de l'ampoule nue éclairait la culasse. Il lut le numéro de série : 89765-174 L.M. et l'enregistra dans son infailible mémoire.

— Vous vous êtes déjà servi de cette arme ? demanda-t-il.

— Cela ne vous regarde pas.

Comme si elle regrettait de lui avoir laissé voir la Kalachnikov, elle le replongea dans le placard et referma celui-ci. Puis elle défia Malko, plus belle que jamais, sans se soucier désormais de sa nudité.

— Si vous aviez la tentation de me dénoncer, avertit-elle, vous ne vivriez pas assez longtemps pour me voir à Long Kesch...

— Un satyre n'est pas forcément un mouchard, remarqua Malko.

Les yeux de Maureen se radoucirent légèrement.

— Restez là, dit-elle, je vais chercher vos affaires.

Elle disparut dans l'escalier. Aussitôt, Malko se précipita sur le placard et l'ouvrit. Surprise : il n'y avait pas de Kalachnikov. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre l'astuce : le fond du placard pivotait sur son axe vertical.

Il referma et alla s'asseoir sur le divan. Maureen l'avait cruellement mordu à l'épaule, il avait la bouche pâteuse et la tête vide. Il aurait donné plusieurs moellons de son château pour une grande bouteille de Perrier.

Maureen redescendit, ses vêtements à la main, rhabillée.

Tassée dans un fauteuil, les mains croisées sur ses genoux, elle l'observa tandis qu'il se rhabillait, avec une expression ambiguë, jouant avec ses cheveux défaits.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle soudain.

Malko leva la tête, surpris.

— Que voulez-vous dire ?

Elle hésita, puis dit lentement :

— Il y a peu d'hommes capables de violer une femme. Très peu. Il faut être primitif. Si je n'avais pas eu cette arme, vous m'auriez vraiment violée.

Elle s'attarda sur le mot « violée » avec une certaine délectation.

— Vous êtes extrêmement désirable, remarqua Malko.

Maureen secoua la tête.

— Cela ne suffit pas. Quand je vous ai menacé, vous n'avez pas vraiment eu peur... Je l'ai vu dans vos yeux. Vous êtes habitué à la violence... Qu'êtes-vous venu faire à Belfast ?

Les yeux dorés de Malko ne cillèrent pas.

— Ce que faisait Bill Lynch.

Elle resta silencieuse. Malko se dit qu'il ne pouvait guère s'avancer plus. Il se jetait dans la gueule du loup, en se découvrant. Parce que Bill Lynch avait peut-être été assassiné pour ses activités clandestines. En laissant entendre qu'il les continuait, il risquait d'attirer la foudre sur lui...

Maureen se leva d'un coup. Pieds nus, elle était encore très grande. Sa peau laiteuse était couverte de taches de rousseur. Malko eut une brusque poussée de désir, mais se retint.

— À propos, dit-il. Pourquoi vouliez-vous me voir ce soir ?

— Tulla m'a parlé de vous, dit-elle sans se troubler.

Malko se jeta à l'eau.

— Pourquoi une fille comme vous est-elle la maîtresse d'un garçon comme Big Lad ?

Elle haussa les épaules :

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Nous n'appartenons pas au même monde. J'ai choisi de mener une vie que vous devez trouver ridicule...

— C'est difficile de changer le monde, remarqua Malko. Surtout avec des mots...

— Il n'y a pas que les mots...

Il la toisa.

— C'est vrai ! Vous avez tué des soldats anglais...

Il y avait juste assez d'ironie dans sa voix pour la faire bondir.

— J'en tuerai d'autres, explosa-t-elle à voix basse.

Elle se mordit les lèvres, détourna la tête vers la fenêtre où apparaissaient les premières lueurs de l'aube.

— Partez maintenant, dit-elle. Il fait jour, vous ne risquez plus rien.

Malko se dit qu'il y avait au moins un secret entre eux. Elle l'accompagna jusqu'à la porte. Ils demeurèrent quelques secondes face à face, gênés, puis, il l'attira. Étrangement, elle ne se déroba pas. Ils échangèrent un baiser brutal, amer, avec un choc de tout leur corps. Les seins fermes de Maureen s'appuyaient contre lui, son sexe aussi. Mais elle se détacha aussitôt, le poussa dehors, ferma la porte.

L'escalier était désert, le lotissement encore plus sinistre que de nuit. Il passa devant la Cortina aux quatre pneus tristement dégonflés, et partit vers la route descendant vers le centre de Belfast. Étrange nuit. Étrange Maureen.

*

* *

— Vous êtes sûr que c'était une Kalachnikov ?

La voix de Conor Green tremblait d'excitation.

— Absolument, dit Malko. Vous avez noté le numéro de série ?

Conor Green répondit presque sans bouger les lèvres.

— Oui. Je vais le téléxer immédiatement à Langley. C'est le premier qu'on trouve ici.

Les deux hommes parlaient sans se regarder, dans le hall de la Barclay's Bank de Donegall Place. Côte à côte, en train de remplir des formulaires. À part eux, il n'y avait que deux autres clients. Malko avait téléphoné à Conor Green à propos de la Kalachnikov. L'Américain lui avait donné rendez-vous immédiatement. Ils étaient arrivés séparément et allaient repartir de même.

— Je vais me renseigner sur cette Maureen, affirma l'Américain. À propos, j'ai quelque chose pour vous. Mon ami, le Major Jasper, qui dirige la Sécurité Militaire en Irlande du Nord, m'a demandé de passer le voir demain matin. Il paraît qu'il a quelque chose d'intéressant.

— J'aimerais vous présenter à lui. Cela peut être utile étant donné vos mauvaises fréquentations... De toute façon, j'ai été obligé de le mettre au courant pour Bill... Il sait qui vous êtes.

— Avec joie, dit Malko.

— Très bien, chuchota l'Américain. Rendez-vous demain à quatre heures à Lisburn. Demandez Kitchen Hills. C'est le Q.G. de la troisième brigade de l'Armée anglaise chargée de la Sécurité pour le « Grunter Belfast ». Faites attention de ne pas être suivi. Parce que ce serait votre dernière visite à qui que ce soit.

— Vous direz à la sentinelle que vous venez voir le Major Jasper. Vous donnerez mon nom.

— À demain, dit Malko.

Il sortit de la banque, contourna une énorme vasque de ciment pleine de fleurs. Les Anglais les avaient mises pour égayer la rue aux vitrines détruites par les bombes. La Barclay's Bank n'avait pas échappé au sort commun et n'offrait au regard qu'une façade de planches. Les rues transversales étaient toutes interdites à la circulation par des barrières gardées par des soldats. Toujours à cause des bombes. Malko partit à pied, se demandant quand il reverrait la brûlante et dangereuse Maureen.

CHAPITRE VI

La voix étouffée, légèrement sifflante, sortait du magnétophone dans un silence de mort. Les trois hommes retenaient leur souffle. Pour plus de sûreté, le Major Jasper avait fermé la porte de son bureau à clef.

— ... John Bloomfield se cache depuis trois jours chez sa maîtresse à Bangor... Il ne sort de sa cachette que la nuit. Il faut ouvrir une trappe dans la cuisine sous le fourneau... Dépêchez-vous, il ne restera pas longtemps. Il est armé...

Le clic d'un appareil raccroché fit résonner le haut-parleur. Puis il n'y eut plus que le bruissement de la bande vierge.

Le Major Jasper allongea la main et arrêta le magnétophone.

— Fantastique, non ? dit-il de sa voix haut perchée.

Avec son visage long, ses cheveux gris impeccablement rejetés en arrière et la pipe vissée à sa bouche, il semblait sortir de l'Armée des Indes. Malko s'ébroua. Tout cela était fascinant mais ne l'aidait pas à résoudre le mystère Bill Lynch.

Il était arrivé à Lisburn une heure plus tôt et avait trouvé facilement la porte blindée, défendue par un mirador et des barbelés du Q.G. de la troisième brigade anglaise. Une ancienne fabrique de sous-vêtements perchée sur une petite colline. Dès qu'il avait stoppé, un jeune soldat anglais s'était précipité fusil d'assaut au poing et avait crié :

— Filez.

Malko lui avait donné le nom du Major Jasper et le soldat s'était excusé :

— Bien. Fermez votre voiture à clef, Sir. Avec ces salauds de l'I.R.A. on ne sait jamais.

Conor Green était déjà arrivé. Il avait présenté Malko au Major. Sous sa véritable qualité. L'anglais était poli, froid et quelque chose de féroce se dégageait de sa mâchoire trop lourde. Il avait jaugé Malko avec un mince sourire.

— Vous avez une tâche difficile, avait-il dit. Et dangereuse. On ne sait jamais qui trahit qui. La bande que je vais vous faire écouter réunit une douzaine de communications téléphoniques récentes.

Et il avait mis le magnétophone en marche... Tous les messages étaient semblables, dits par la même voix, axés sur le même but : la dénonciation de quelqu'un.

Conor Green remonta machinalement une de ses chaussettes tire-bouchonnées et demanda :

— Ces informations étaient exactes ?

— Toutes, fit le Major. Il s'agissait toujours de membres de l'I.R.A. recherchés depuis longtemps et insaisissables jusqu'alors, stupéfaits que nous les trouvions.

— Ils ne soupçonnaient personne ? interrogea Malko.

Le Major eut un sourire cruel.

— L'homme qui me téléphone a certainement la tête la plus mise à prix de Belfast... Les Provos savent qu'il y a un traître parmi eux et ont créé spécialement pour lui un « *assassination squad* » qui attend d'agir. Mais ils ne l'ont pas identifié.

— Pourquoi trahit-il ? demanda Malko.

— Je l'ignore, avoua l'officier anglais. Il n'a jamais rien réclamé. Il appelle, me demande, donne l'information et raccroche.

— Est-ce que c'est courant ?

— C'est le seul, avoua le Major. Nous avons eu des informateurs qui nous ont réclamé cinq cents livres pour des gens sans importance. Celui-ci nous livre du gros gibier pour rien.

Cinq cents livres... Les Trente Deniers de Judas n'avaient pas été épargnés par l'inflation.

— Cet homme risque sa vie pour quelque chose, pourtant, dit-il.

Jasper haussa les épaules :

— Je sais. Je pense qu'il se venge. Peut-être appartient-il à l'I.R.A. officielle...

Conor Green secoua la tête.

— Peu vraisemblable. Ils n'ont plus aucun contact avec les Provos. Celui qui dénonce est très bien renseigné. C'est un Provo.

Malko était fasciné par le mouchard anonyme et désintéressé.

— Vous n'avez aucune idée de sa personnalité ?

Le Major secoua sa pipe.

— Non. À la voix, je pense que ce n'est pas un homme très jeune. Nous avons essayé de tracer ses appels. Impossible. Il les donne toujours d'une cabine publique. De différents quartiers de la ville qui

n'ont pas été touchés par les bombes.

— Depuis combien de temps ?

— Deux mois environ. Il téléphone une ou deux fois par semaine.

Malko commençait à étouffer dans ce minuscule bureau. L'histoire du Major était fascinante mais ne l'aidait en aucune façon.

— La prochaine fois que le mouchard vous téléphone, demanda-t-il, pourquoi ne lui demandez-vous pas quelque chose sur Bill Lynch ?

D'abord le Major Jasper sembla ne pas avoir entendu. Il exhala un nuage de fumée et laissa tomber :

— Il ne me laisse jamais le temps de parler. Mais je vous promets d'essayer...

Conor Green jouait machinalement avec des tracts jaunes avertissant les propriétaires de véhicules qu'ils étaient garés dans une zone à bombes. Il se leva.

— Nous vous remercions, Major. M. Linge va continuer son enquête.

La mâchoire du Major sembla s'alourdir encore lorsqu'il serra la main de Malko :

— Je serai toujours heureux de vous aider, assura-t-il. Et si vous appreniez de votre côté quelque chose d'intéressant, n'hésitez pas à me téléphoner.

— Je n'y manquerai pas, assura Malko. Avec un regard en coin pour le magnétophone.

Il les accompagna à travers le dédale de couloirs du Q.G. Dans la cour une auto-mitrailleuse Saracen s'apprêtait à partir en patrouille. Des soldats, en gilets pare-balles, s'affairaient à charger leurs armes. Le Major Jasper ôta la pipe de sa bouche.

— Faites attention, dit-il en regardant Malko.

Celui-ci remarqua que Conor Green n'avait pas soufflé mot de Maureen ni de Tulla. La confiance ne régnait pas.

Il laissa l'Américain repartir dans sa voiture et regagna la Cortina. Il avait hâte d'être au soir pour retrouver Maureen. *L'Europa* lui avait dit que les Bunnies étaient là de huit à onze.

Maureen représentait sa seule piste. Et aussi il avait un compte à régler avec elle. Sur un autre plan.

Tulla Lynch remontait Shankill Road sans se presser au volant d'une petite Austin grise. Le jeune garçon qui se trouvait à côté d'elle regardait de tous ses yeux l'artère protestante. C'est la première fois qu'il s'y trouvait depuis cinq ans. Il dut reconnaître, la rage au cœur que c'était beaucoup plus pimpant que chez les catholiques. Pourtant, il n'y avait pas plus de deux cents mètres entre les deux avenues. Tulla donna soudain un coup de coude à son compagnon.

— Regarde, Patrick !

Cinq Tartans boys, le crâne rasé, les blues-jean à mi-mollet, quatorze ou quinze ans, balançaient des gourdins d'un air dégagé sur le trottoir d'en face. De la même espèce que ceux qui avaient mis le feu à l'église de Falls Road et tenté de lyncher le curé quelques semaines plus tôt. Tulla Lynch eut un sourire venimeux, ralentit, tourna dans Convay Street et stoppa vingt mètres plus loin. Elle prit son voisin par le cou et l'embrassa sur la joue.

— Vas-y, Patrick.

Il descendit de la voiture. Lui aussi, portait un blue-jean à mi-mollet, trop large, avec un blouson assorti et une grande croix sur la poitrine, symbole de son appartenance au catholicisme.

Tulla le regarda s'éloigner vers les Tartans boys. Puis elle fit demi-tour, revint sur Shankill Road et stoppa juste en face des jeunes protestants. Elle ouvrit son sac et attendit, le cœur battant. Patrick déboucha de Convay Street et se dirigea droit vers les Tartans boys. Ils le fixèrent avec incrédulité, stupéfaits qu'un catholique ose venir les narguer dans leur fief. L'un d'eux fit quelques pas en courant, attrapa Patrick par le bras et le força à s'arrêter.

— Hé, papiste, viens un peu ici !

Les autres s'approchèrent, balançant déjà leur gourdin. C'était rare d'avoir un jeune catholique à se mettre sous la dent sans risques. Patrick s'arrêta docilement et leur fit face.

Le premier Tartan boy ricana :

— Alors papiste, tu es venu abjurer !

Le jeune catholique secoua la tête négativement sans rien dire. Les autres protestants l'entouraient, ricanants et hostiles. L'un d'eux annonça :

— On voudrait aller se saouler la gueule à la santé du pape ! Alors si tu nous donnes vingt livres on te laisse aller retrouver ta pouillerie catholique...

— Vous voulez de l'argent ? demanda Patrick gentiment.

— Ouais, papiste.

— Si tu n'as pas d'argent, papiste, proposa un autre d'un ton goguenard, tu vas me lécher les bottes jusqu'au fond du cul...

Lentement, le catholique fouilla dans sa poche, en tira une poignée de monnaie. Il choisit avec énormément de soin une pièce d'un penny et la laissa tomber dans la paume du Tartan boy, et dit calmement :

— Voilà pour boire, maudit renégat !

Le Tartan boy, ivre de rage, jeta la pièce par terre et leva son gourdin. Un autre abattait déjà le sien sur l'épaule de Patrick. Les cinq se bousculaient pour frapper, se gênant même, s'excitant avec des cris sauvages. Un coup de bâton fendit l'arcade sourcilière de Patrick, le sang jaillit. Un autre lui cassa la clavicule. Déchaînés, les Tartans boys frappaient comme des sourds. Ils ne prêtèrent aucune attention à l'Austin qui avançait vers eux le long du trottoir d'en face.

Tulla se pencha par la glace ouverte et hurla :

— *Duck ! Patrick[9].*

Le jeune catholique, déjà à demi-assommé, n'eut aucun mal à se laisser tomber sur le trottoir.

Surpris, les Tartans boys se retournèrent. Pour voir Tulla passer par la portière un bras terminé par un gros 45 automatique. La première détonation arrêta toute vie dans Shankill Road. En une fraction de seconde, le visage du jeune protestant ne fut plus qu'une tache de sang. Calmement, Tulla ramena le gros pistolet en ligne de tir et visa la poitrine du second Tartan boy. Elle vida son chargeur sans se presser sur le groupe qui s'égayait. Deux autres protestants s'effondrèrent, rejetés en arrière par les balles du 45. La jeune fille ne s'arrêta que lorsque la culasse de l'automatique resta ouverte. Elle jeta l'arme au fond de la voiture, ouvrit la portière à Patrick qui accourait, couvert de sang, puis effectua un demi-tour brutal, se faufilant entre un taxi collectif et un vieux bus et dévala Shankill Road poursuivie par les imprécations de la foule qui s'agglutinait autour des corps étendus. Impossible de s'enfuir par Convay Street. Cent mètres plus loin, elle était barrée. C'était le lynchage à coup sûr. Un homme tenta de lui barrer la route, mais dut faire un bond de côté pour ne pas être écrasé.

— Bravo ! bravo ! On les a bien eus !

Patrick exultait, le visage en sang. Tulla conduisait à toute vitesse la vieille Austin, le visage inondé de joie. Enfin, elle commençait à venger sérieusement son père. C'était beaucoup plus excitant que de piéger une bouteille de lait. Elle avait ressenti un plaisir presque sexuel en voyant le Tartan boy s'effondrer, la tête broyée par le projectile du 45.

Mille fois plus violent que ce qu'elle avait expérimenté avec Patrick. Celui-ci poussa un cri :

— Attention ! Tulla.

Shankill Road était barrée par une auto-mitrailleuse anglaise, à la hauteur de la jonction avec Old Lodge Road. Un soldat leva le bras pour faire signe à l'Austin de stopper. Calmement, ce n'était qu'un des innombrables barrages de routine.

— T'en fais pas, cria Tulla.

Elle accéléra, donna un violent coup de volant et monta sur le trottoir pour tourner dans Boyd Street, une petite ruelle qui filait vers le quartier catholique. Elle était barrée au bout, mais ils continueraient à pied, à travers les terrains vagues... Il y eut un bruit sourd à l'avant et le volant sembla partir des mains de Tulla. L'Austin se mit à vibrer. Désespérément, Tulla tourna le volant pour s'engager dans Boyd Street mais l'Austin continua tout droit !

— Merde ! Merde ! Merde ! hurla Patrick.

Tulla, accrochée à son volant n'eut pas le temps de redresser. Elle vit les soldats anglais s'écarter précipitamment. L'Austin heurta l'auto-mitrailleuse, pivota, se renversa sur le côté dans une gerbe d'étincelles et un fracas de verre brisé et de tôles broyées. La dernière chose que vit Tulla avant de s'évanouir fut un soldat anglais qui courait vers elle, fusil automatique au poing.

*

* *

— Elle va être transférée demain à la prison de femmes d'Armagh, annonça Conor Green. Pour un bon moment. Un des gosses est mort, l'autre ne vaut guère mieux et le troisième restera infirme. Une balle dans la colonne vertébrale. Si elle s'en tire avec dix ans, elle aura beaucoup de chance. Elle est complètement folle ! Elle a déclaré à la Spécial Branch qu'elle avait agi, toute seule, sans ordre de l'I.R.A. pour venger son père assassiné par les protestants.

Malko écarta le récepteur de son oreille. Se disant que s'il avait revu Tulla, il aurait peut-être pu la dissuader de son funeste projet. Il imagina le visage encore enfantin de la fille de Bill Lynch. Dix-neuf ans ! Il l'imaginait dans une prison de femmes pour les meilleures années de sa vie. C'était affreux. D'autant plus affreux si ce n'étaient pas les protestants qui avaient tué son père.

— Que peut-on faire pour elle ? demanda-t-il.

— Lui envoyer des oranges, fit tristement Conor Green. Cette famille n'a vraiment pas de chance...

Comme si la C.I.A. n'y était pas pour quelque chose. Malko écouta la conversation et raccrocha. Il était venu à pied du bureau du United Fund for Northern Ireland, s'étant fait une règle absolue de ne jamais téléphoner du petit bureau.

D'ailleurs, il y avait toujours les deux secrétaires et l'assistant de Bill Lynch, un Irlandais blond et fadasse qui ressemblait à un Finlandais.

Malko alla s'installer au pub. Broyant du noir. Il avait hâte d'être au soir pour retrouver Maureen. Au moment où il trempait les lèvres dans sa Harp, une tornade blonde platinée surgit devant lui.

Les yeux rouges comme un lapin russe, la poitrine plus palpitante que jamais, le geste fébrile, la mini à la limite de l'indécence, découvrant les jambes encore bien galbées, la mère de Tulla Lynch se laissa tomber à côté de lui, déchiquetant un mouchoir entre ses ongles interminables.

— Je vous ai vu traverser le hall, renifla-t-elle. Vous étiez avec Tulla, hier soir. C'est horrible ! Il faut faire quelque chose... Elle ne vous avait rien dit ?

Surpris par cette attaque brusque, Malko assura M^{me} Lynch qu'il n'avait pas armé le bras de Tulla. Devant son air défait il n'osa pas s'éclipser.

— Voulez-vous boire quelque chose ? proposa-t-il.

— Un cognac, dit-elle.

Il lui commanda un Gaston de Lagrange qu'elle avala d'un trait.

La douleur sans doute. À voir ses yeux brillants, ce n'était pas le premier de la journée.

En vingt minutes, elle attaqua sérieusement l'unique et précieuse bouteille de Gaston de Lagrange possédée par *L'Europa*... Malko ne savait comment se débarrasser de cette mère encombrante. La tête dans ses mains, elle se mit à pleurer comme un veau.

— Je dois partir, dit Malko.

— Ma petite fille, meugla M^{me} Lynch. Qu'est-ce qu'ils vont lui faire. Elle est si douce ! Si tendre.

— Elle a quand même froidement abattu trois personnes, remarqua-t-il.

M^{me} Lynch sursauta, comme si Malko avait juré contre le nom du Seigneur.

— Mais c'étaient des protestants !

Malko préféra ne pas insister, posa un billet de cinq livres sur la table et s'enfuit.

— Courage, dit-il. Elle sera sûrement libérée bientôt.

Il ne respira que la porte du pub refermée sur lui ! Se demandant soudain si Bill Lynch ne s'était pas tout simplement suicidé pour échapper à son épouse.

*

* *

— Non, il n'y a qu'une Bunny ce soir. L'autre n'a pas dû pouvoir venir.

Indifférent, le barman retourna à ses verres. Le bar du premier s'animait. Malko avala son whisky et s'éclipsa. Déçu et perplexe. C'était une étrange coïncidence : Le jour où Tulla se faisait arrêter Maureen disparaissait.

Il hésita, faillit aller à Andersonstown, puis se dit que cela ne mènerait à rien. Déprimé, il décida de rentrer.

Il n'y avait rien à faire le soir à Belfast. Depuis belle lurette, les cinémas avaient sauté. L'Odéon à côté de *L'Europa* n'était plus qu'un tas de gravats. Falls Road, désert, était plus sinistre que jamais avec ses maisons aveuglées. Quelques catholiques baguenaudaient devant un pub, gardé par des barbelés et des grillages anti-grenades. Il fut soulagé en retrouvant les allées calmes de Suffolk.

Il mit pleins phares pour entrer dans le garage de la villa. Le faisceau lumineux éclaira une voiture arrêtée en face du portail, tous feux éteints. Son poulx s'accéléra brusquement en voyant les silhouettes à l'intérieur du véhicule.

Qui l'attendait à cette heure tardive ?

CHAPITRE VII

Malko plongeait la main sous la banquette avant et réalisa brusquement qu'il n'avait pas son pistolet extraplat ! Conor Green lui avait recommandé de le prendre le moins possible.

Son poulx monta à 160 lorsqu'il entendit derrière lui claquer les portières de l'autre voiture. Il pensa à Bill Lynch. Cela s'était peut-être passé ainsi pour lui. Sa seule chance était de gagner l'intérieur de la maison pour récupérer son arme, en espérant ne pas se faire truffer de plomb avant. Il ouvrit la portière de la Cortina et bondit.

La gigantesque silhouette de Big Lad se dressa devant lui, lui barrant la route. Derrière lui, Malko devina le chignon de Maureen.

Il s'arrêta. Big Lad l'interpella d'une voix couverte :

— On est venus vous voir...

Son ton était presque timide. La boule dans l'estomac de Malko se défît d'un coup : ce n'était pas encore pour cette fois. L'image de son château s'effaça et il réussit un sourire presque convaincant.

— Vous êtes les bienvenus, assura-t-il.

Il entra le premier dans la villa, suivi de ses visiteurs.

— Asseyez-vous, proposa-t-il.

La jeune Irlandaise secoua la tête.

— Ce n'est pas la peine, nous ne restons pas longtemps.

Ils ne voulaient pas s'embourgeoiser...

— Je suis venue vous demander un service, dit sobrement Maureen.

— Je vous écoute, fit Malko un peu étonné.

Le living-room commençait à sentir le fauve.

— Vous savez que Tulla est à Armagh ?

— Je sais.

— Je veux que vous alliez la voir. Le plus vite possible.

— Moi !

— Vous, fit la jeune Irlandaise d'un ton cassant. Parce qu'aucun de nous n'obtiendra jamais de permis de visite. Nous sommes des Security Risks. J'ai une lettre urgente à lui faire parvenir...

Elle se tut. Malko réfléchissait à toute vitesse. Si on faisait appel à lui, ce n'était pas pour remettre des poèmes... Interprétant son silence Maureen dit :

— Je croyais que vous aviez de la sympathie pour notre cause...

C'était une menace à peine voilée...

— Cela ne doit pas être facile de passer quelque chose au greffe d'une prison, objecta Malko.

— Une lettre si, affirma Maureen. On vous fouillera, mais ils ne regardent pas les papiers. En plus, vous êtes étranger. Ensuite, vous lui remettrez cette lettre sans témoin quand vous lui parlerez dans le box de visite.

— Mais on ne me laissera pas la voir.

— Si, affirma de nouveau Maureen. Parce que vous remplacez son père. La police d'ici vous fera un certificat. Elle est au régime politique, elle a droit à des visites. Alors, vous acceptez ?

— J'accepte, dit Malko.

Il se demandait ce qu'il pouvait y avoir de si important dans cette lettre. De toute façon cela resserrait ses liens avec la pulpeuse Maureen.

Celle-ci sortit de la poche de son blouson une enveloppe de la taille d'une carte de visite et la tendit à Malko. Un cachet de cire verte la fermait hermétiquement. Pas question de l'ouvrir à la vapeur.

Malko l'empocha. Les yeux gris de Maureen cherchèrent son regard.

— Si cette lettre tombait entre les mains de la Spécial Branch, dit-elle, j'aurais de gros ennuis. Et vous aussi...

Le regard silencieux et menaçant de Big Lad appuyait sa déclaration. Puis Maureen fit un signe de tête imperceptible et ils se dirigèrent vers la porte. Malko les raccompagna. Maureen sortit la dernière.

— Demain, je retravaille à *L'Europa*, dit-elle. Vous pourrez me joindre là dès que vous aurez vu Tulla.

Elle s'enfonça dans l'obscurité sans même lui serrer la main. Il entendit un moteur démarrer, ferma à clef et gagna sa chambre.

Par transparence, il essaya de voir ce qu'il y avait dans l'enveloppe, en la collant contre l'abat-jour, mais elle était trop opaque. Maureen avait-elle vraiment confiance en lui ou lui tendait-elle un piège ? Il la revoyait braquant sur lui la Kalachnikov, prête à le tuer.

— J'ai du nouveau, annonça Conor Green.

Sa voix vibra d'excitation. Malko hésita à lui parler de la lettre. En plus quelqu'un téléphonait de la cabine voisine et pouvait entendre. Ostensiblement, il était venu à pied du bureau prendre un café à la cafétéria de *L'Europa*.

— Très bien. Nous nous rencontrons au même endroit ?

L'Américain semblait vraiment sur des charbons ardents.

— Non. À la chambre 707 là où vous êtes dans une heure. Vous trouverez la clef sur la porte. Montez au huitième et redescendez à pied. Que personne ne vous voie entrer.

— Vous croyez que c'est prudent ? objecta Malko.

— Cette chambre appartient à un ami sûr, un journaliste, qui reçoit beaucoup de monde. Aujourd'hui, il est à Dublin. Il croit que j'y reçois des filles... À tout à l'heure.

Une main anonyme avait écrit au poinçon sur le mur du palier « Long live to I.R.A. ». Le couloir verdâtre était désert. Malko s'engouffra dans la chambre 707. Conor Green était assis face à la porte, la main droite sous sa veste, posée sur la crosse de son 38 Python.

Il sourit et se détendit en voyant Malko, puis alla à la porte et ferma à clef.

— Vous avez mis dans le mille ! dit-il avec jubilation.

Malko s'assit.

— Qu'avez-vous appris ?

Conor Green se passa la langue sur les lèvres et remonta une chaussette avant d'annoncer :

— La Kalachnikov que vous avez vu a été fabriqué à Irkoursk, il y a moins de trois mois !

Cela ne parut pas d'une importance sidérale à Malko.

— Et alors ?

— Alors, explosa Conor Green. Vous avez fait la découverte la plus importante sur l'I.R.A. depuis que je suis dans ce foutu pays ! Cela signifie que les Russes ravitaillent maintenant l'I.R.A. directement ! Sans intermédiaire. Avec des armes récentes. Par une filière dont nous ignorons tout. Il faut vous accrocher et en savoir plus. Découvrir cette filière.

— Pensez-vous que cela ait un lien avec la disparition de Bill Lynch ?

Conor Green haussa les sourcils :

— Ce n'est pas impossible. S'il a découvert quelque chose qu'il n'ait pas eu le temps de me communiquer. On l'a peut-être éliminé à cause de cela.

Encourageant, pensa Malko.

Il réprima un sourire en pensant que l'Américain ignorait la raison pour laquelle Maureen lui avait exhibé la Kalachnikov.

À quoi tenaient les choses ... Le cochon qui sommeille dans le cœur de tout homme pouvait être aussi utile qu'un satellite-espion. Il raconta à l'homme de la C.I.A. la visite de Maureen et l'histoire de la lettre. Conor Green faillit en pleurer de joie.

— Fantastique ! fit-il. C'est le plus beau rôle de pénétration que j'ai vu.

— Avez-vous appris quelque chose sur Maureen ?

— Pas grand-chose, reconnut Conor Green. Elle est fichée comme activiste de salon. Sa famille est immensément riche. Elle a été arrêtée une fois parce qu'on avait trouvé des cartouches chez elle. C'est tout.

— Est-ce que la Spécial Branch va me donner un permis de visite ?

— Et comment ! Je vais appeler moi-même le Major Jasper.

— Ce qui importe, c'est de suivre la piste de cette Kalachnikov. À n'importe quel prix.

— J'espère qu'elle ne me mènera pas au cimetière, dit Malko en se levant. Conor Green lui serra la main à lui arracher les phalanges.

— Faites attention.

Il ouvrit la porte et passa la tête dans le couloir.

— Allez-y, dit-il. La voie est libre.

Malko obéit et fila vers la sortie de secours. Espérant que ses nouveaux et turbulents amis de l'I.R.A. ne soupçonnaient pas ses liens avec le représentant de la C.I.A. à Belfast.

— Vous pouvez aller à Armagh tous les jours de 10 heures à midi, annonça le sergent. Votre nom a été communiqué au greffe.

Malko remercia. Le Major Jasper avait agi vite. Le sergent l'observait d'un drôle d'air.

— C'est une curieuse idée, Sir, d'aller rendre visite à cette terroriste, remarqua-t-il. Je suppose que vous avez de bonnes raisons...

Malko prit son air le plus innocent.

— Absolument. Son père a été enlevé. J'habite sa maison. C'est un devoir moral.

— Je vois, fit le sergent.

Pas convaincu. Malko quitta le bureau de la Spécial Branch. Persuadé qu'il allait être catalogué comme élément suspect. Il partit à pied vers Great Victoria Street. Impossible d'utiliser une voiture à Belfast si on était seul. Si on abandonnait son véhicule cinq minutes, on retrouvait l'armée et les pompiers en train de la faire sauter... Il passa devant l'entrée de Queen's Street, la petite rue où se trouvait le consulat U.S. barrée par des chicanes et des barbelés. Des soldats anglais fouillaient les passants.

Une équipe d'ouvriers dégageait un building commercial de huit étages dont il ne restait que la carcasse noircie.

Il se dégageait une impression de tristesse incroyable des rues détruites, des magasins aux vitrines remplacées par des planches. Et pourtant la vie continuait. Avec énormément de méfiance. On était fouillé à l'entrée de chaque magasin. Malko passait quelques heures par jour au bureau du United Fund for Northern Ireland à signer des lettres d'encouragement à des familles dans le besoin. Il en avait profité pour faire un relevé complet de tous les travaux qui restaient à faire à Liezen pour que la reconstruction soit complète.

Ce qui l'avait plongé dans un abîme de cafard. Car cela représentait un sacré nombre de morts subites et de risques stupides. Quelques années de missions dangereuses ou loufoques, de celles que les responsables de la C.I.A. se faisaient un malin plaisir de confier à leur contractuel de luxe... En dépit des succès professionnels de Malko, certains fonctionnaires de la « Company » n'arrivaient pas à comprendre pourquoi on versait des ponts d'or à un prince autrichien, même Altesse Sérénissime, alors qu'on se conduisait avec une avarice sordide envers de bons américains...

Mais Malko faisait partie de la légende de la C.I.A. et personne n'osait y toucher. Et puis, il arrivait quand même à d'étonnants résultats. David Wise, qui le connaissait depuis dix ans était toujours le premier à signer ses demandes de contrat même si cela faisait grincer des dents les comptables...

Malko se dit qu'un séjour en Irlande valait vraiment très cher. En dépit d'une Maureen.

L'Europa apparut, dominant les buildings détruits de Great Victoria Street. Cela ne durerait pas... Tous les jours, Belfast était secoué de plusieurs explosions. Ce qui faisait la fortune des vitriers... Il regarda sa montre : six heures. Il était trop tôt pour Maureen. Il décida de remonter à la villa se changer pour dîner.

Il espérait que la jeune Irlandaise lui tiendrait compagnie.

*

* *

Les jambes de Maureen étaient toujours aussi somptueuses. Malko s'offrit le luxe de les contempler de la cheville à l'aîne tandis que la jeune irlandaise se tenait près de lui, un plateau à la main. Son balconnet mousseux débordait. Le sourire commercial découvrait ses petites dents aiguës. Seuls les yeux un peu enfoncés ne souriaient pas. De la glace.

— Je vais à Armagh demain matin annonça Malko.

Maureen plia légèrement les genoux pour essuyer la table et glissa à mi-voix.

— Très bien. Revenez demain.

— Et si nous dînions ensemble tout à l'heure ?

Les mâchoires de Maureen se crispèrent de colère. Les yeux gris balayèrent Malko avec un mépris himalayen. Elle laissa tomber.

— Demain, ne nous voyons pas ici. Il y a un pub, près de Falls Road. *The Old House*. Je vous y attendrai à onze heures du soir.

Elle s'éloigna, en balançant ses hanches. Malko frustré, but son « Irish Power » d'un coup. Il commençait à comprendre pourquoi les Irlandais avaient une solide réputation d'ivrognes... Dans un pays où les filles ne cédaient qu'ivre mortes, la tempérance était un péché mortel. Sans compter que Belfast regorgeait de minettes la jupe au ras des fesses, l'air digne et inaccessible. Pur produit du puritanisme. Regarder mais ne pas toucher...

Avec un dernier regard pour le nœud blanc mettant en valeur la croupe somptueuse de Maureen, il se dirigea vers la salle à manger sinistre pour y dîner seul.

*
* *

— Signez ici, ordonna le gardien. Et suivez-moi.

Malko le suivit dans un minuscule réduit style cabine de douche, plaqué contre le mur extérieur de la prison d'Armagh. Il avait déjà dû franchir une porte blindée pour arriver jusque-là. La vieille prison se trouvait à trente-cinq miles environ à l'ouest de Belfast à l'entrée de la ville, en bas d'une côte. On goudronnait la route devant la prison.

— Videz vos poches.

Malko obéit. La lettre pour Tulla se trouvait dans sa chaussure droite. Il laissa le gardien examiner ses papiers, ses clefs, son stylo. Puis, l'Irlandais le passa à un petit détecteur électronique pour s'assurer qu'il ne dissimulait pas d'armes. Satisfait, il lui désigna les affaires étalées sur un tabouret.

— *All right*, Sir, reprenez tout cela.

Il ouvrit la porte et fit signe à Malko de le suivre. Ils arrivèrent devant la vraie porte de la prison, percée d'un œilleton. Le gardien frappa. Presque aussitôt la porte s'ouvrit, découvrant une seconde porte avec de lourds barreaux. Un gardien les ouvrit toutes les deux et fit pénétrer Malko dans le petit greffe de la prison.

Il fallait encore ouvrir une autre porte pour pénétrer dans la salle d'attente, meublée uniquement de bancs de bois où attendaient déjà plusieurs personnes. Des inscriptions adjuraient les visiteurs de ne pas écrire d'obscénités sur les murs. Malko s'installa.

— On vous appellera, dit le gardien.

Il referma la porte derrière lui. Cela en faisait trois entre la liberté et lui. La salle d'attente donnait sur un petit jardin intérieur. Malko avait hâte de se retrouver en face de Tulla Lynch.

Perdu dans ses pensées, il sursauta lorsqu'une gardienne annonça :

— Tulla Lynch !

Il se leva et la suivit à travers le petit jardin, tourna à droite, entra dans un couloir desservant des boxes meublés d'une table séparant deux chaises.

— Attendez là, intima la gardienne mafflue.

Trente secondes plus tard, Tulla apparut, ses cheveux réunis en nattes, vêtue d'une longue robe au devant ajouré de dentelle, laissant apparaître sa lourde poitrine. Elle poussa un petit cri de surprise en voyant Malko, puis, spontanément se jeta dans ses bras. Le tissu de sa robe était si souple qu'elle semblait nue.

— Vous ne pensiez pas me voir ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non... Maman est venue hier, elle ne m'a rien dit. Vous, vous avez du nouveau ?

Malko secoua la tête.

— En ce qui concerne votre père, non. Mais j'ai un message pour vous. De la part de votre amie Maureen.

— Maureen !

Les yeux de Tulla s'illuminèrent.

— Qu'est-ce que c'est ?

Malko tourna la tête vers le couloir où se profilait la gardienne.

— C'est une lettre, dit-il à voix basse.

Tulla se pencha à travers la table et chuchota.

— Vous avez deux ou trois livres ?

Il lui tendit un billet de cinq livres. Elle sortit du boxe et s'approcha de la gardienne.

Malko entendit un froissement de billets et la matrone aux bas noirs s'éloigna à l'autre bout du couloir. Tulla revint, radieuse.

— Heureusement qu'elles sont mal payées.

— Où est la lettre ?

Malko se déchaussa discrètement et lui tendit l'enveloppe. Tulla la déchira avidement, parcourut le texte, puis le froissa dans sa main et releva la tête. Transformée : son menton tremblait, ses yeux s'étaient remplis de larmes. Elle sourit à Malko, prit sa main et la serra à la briser.

— Vous... vous êtes formidable, murmura-t-elle. Je n'aurais jamais cru.

Sa poitrine se soulevait laissant apparaître les aréoles brunes des seins. Malko ne comprenait pas cette réaction. Qu'y avait-il dans cette lettre ?

Les yeux de Tulla étaient pleins de joie.

— Maureen semble vous aimer beaucoup, dit Malko.

— C'est une fille fantastique ! approuva chaleureusement Tulla. Vous avez vu où elle vit...

— Et avec qui...

Tulla hocha la tête.

— Big Lad est fou d'elle. Je ne crois pas qu'elle l'aime vraiment, mais elle a eu pitié de lui. Il est illettré et pauvre. Maureen est son Dieu.

Elle se tut, on entendait des chuchotements dans les cabines voisines.

Malko demanda :

— Vous avez tué ces protestants pour venger votre père ? Vous êtes sûr qu'il a été tué par eux.

Tulla murmura.

— Maureen me l'a dit. Elle est très bien informée. Ils ont jeté son corps dans un lac.

Elle se tut, de nouveau les larmes aux yeux. Malko posa la main sur la sienne.

— Cela s'arrangera.

— Oh oui !

Elle se leva d'un coup, fit le tour de la table et se jeta dans ses bras. Il les referma sur elle et sentit le corps ferme et élastique de Tulla épouser le sien. Sa bouche s'enfouit dans son cou et elle murmura.

— Oh c'est si merveilleux !

Son visage se frotta contre le sien, leurs lèvres s'effleurèrent. Brusquement, elle l'embrassa maladroitement, avec fougue, mêlant ses larmes à leur salive. Ses hanches se vissèrent contre les siennes, en une étreinte qui n'avait plus rien de fraternelle.

Ce qui déclencha chez Malko une réaction physique immédiate. Elle le sentit, s'écarta de lui, les yeux pleins d'une lueur trouble, murmura.

— Oh, il ne faut pas. On ne peut pas ici.

Malko avait totalement oublié qu'il se trouvait dans le parloir d'une prison, que la gardienne était à quelques mètres de lui, que les autres boxes étaient occupés. Toutes les frustrations de son viol raté remontaient à la surface. Ses doigts serrèrent les hanches de Tulla à travers le tissu léger de la robe, descendirent le long des cuisses, effleurant le mont de Vénus. Tulla se cabra, puis revint aussitôt,

accrochée à la nuque de Malko, semblant oublier, elle aussi, où elle se trouvait. Elle ne résista pas quand Malko tira le tissu de la robe longue vers le haut, découvrant ses jambes et ses cuisses charnues. Le sang battait dans ses tempes. Il caressa la poitrine de Tulla à travers la dentelle grège, lui arracha un gémissement, sentit un mamelon érigé sous son doigt.

Au début, l'idée de la prendre là, debout dans ce box, lui avait paru délirante, avec tous ces gens autour d'eux. Puis le désir effaçait toutes les autres considérations. Il poussa Tulla contre le mur du fond, relevant sa robe jusqu'aux hanches. Elle avait dû s'habiller vite car elle ne portait absolument rien dessous.

Lorsqu'elle le sentit contre lui, elle eut un mouvement de recul, se mordit les lèvres, puis son bassin s'avança docilement vers Malko, elle ferma les yeux et ses mains l'aidèrent à trouver son chemin. Les jambes fléchies, les hanches en avant elle s'offrait sans retenue. Il la pénétra d'un coup, demeura abuté en elle, sans bouger, savourant son soulagement. Elle ouvrit les yeux, dit à voix basse.

— My God ! nous sommes fous !

Ses mains avaient quitté la nuque de Malko pour se nouer derrière ses hanches. Il s'enfonça encore un peu en elle et sentit qu'il ne pouvait se retenir longtemps. Il n'était pas question de perfection dans cette étreinte primitive et improvisée.

Tout à coup, il y eut des pas dans le couloir. La gardienne, sans s'avancer, frappa à la cloison et cria.

— Deux minutes !

Tulla eut un tel sursaut qu'elle échappa presque à Malko. Celui-ci donna un violent coup de reins, dans le réflexe primitif du mâle, si accentué qu'il se sentit exploser d'un coup, sans pouvoir se retenir. Les ongles de Tulla s'enfoncèrent dans ses reins. Tout son corps tremblait. De peur de faire du bruit, ils retenaient même leur souffle. Malko avait l'impression que la voie lactée se déversait devant ses yeux. La voix tendre, troublée et heureuse de Tulla murmura à son oreille :

— Vite, il faut partir. Elle va venir.

La gardienne réapparut au moment où ils achevaient de se rajuster. Tulla encore rouge et décoiffée, lissant sa robe d'un geste nerveux. Au regard qu'elle posa sur Malko, il était clair que la gardienne ne se faisait aucune illusion...

— La visite est terminée, Sir ! annonça-t-elle d'une voix indifférente.

Tulla, de nouveau, se jeta dans les bras de Malko, l'embrassant sans

retenue.

— À bientôt, chuchota-t-elle.

Elle le serrait comme si elle voulait se confondre avec lui. Il pensa qu'elle avait encore sa semence en elle tandis qu'elle s'éloignait dans le couloir.

Avant de disparaître, elle se retourna et brandit sa main droite vers Malko, l'index et le majeur en V. Le signe de ralliement de l'I.R.A.

Le ventre encore en feu, Malko réalisa qu'il ne savait toujours pas ce qu'il y avait dans la lettre. Ni pourquoi la sage Tulla venait de se conduire avec lui comme une chatte en rut.

Le manque d'affection de la prison n'expliquait pas tout.

CHAPITRE VIII

Les phares de la Cortina éclairèrent la carcasse rouillée d'une voiture, isolée au milieu d'un terrain vague.

Malko freina en jurant. Il s'était encore perdu. Derrière Falls Road, ce n'étaient que des ruines. Pas un passant. Pas de réverbères. Il tournait en rond dans le quartier catholique, à la recherche du *Old House*, le pub où il devait retrouver Maureen. Plusieurs fois, il avait ralenti pour demander sa route à un passant qui avait aussitôt pris ses jambes à son cou. Les rues de Belfast étaient dangereuses la nuit... Enfin, en marche arrière, il arriva à héler un vieillard, et lui demanda l'adresse du *Old House*. Son interlocuteur semblait mâcher des pommes de terre brûlantes. Malko comprit quand même la direction et repartit vers le haut de Falls Road. Cent mètres plus loin, en face d'une usine détruite, il tourna à gauche dans une petite rue et vit le pub.

Une ceinture de fûts remplis de ciment reliés entre eux par des barres métalliques protégeait le *Old House* des automobilistes farceurs, amateurs de lancer de grenades. L'immeuble du pub semblait prêt à s'écrouler. Pas une vitre, pas une lumière. Malko se gara un peu plus loin, sous l'œil suspicieux de deux jeunes catholiques qui lui emboîtèrent aussitôt le pas. Celui qui abandonnait sa voiture à Belfast était un assassin en puissance...

Il poussa la porte du pub, reçut en plein visage une bouffée de chaleur et de bruit. C'était bourré. L'odeur de bière aigre le prit à la gorge. Il pénétra à droite dans une salle décorée de posters de l'I.R.A. Il y avait des gens partout, debout, assis, accoudés au bar, discutant, s'interpellant en hurlant, la chope de bière à la main, débraillés, excités, hilares. Le silence se fit en une seconde.

Le barman contempla avec une surprise horrifiée le costume et la cravate de Malko. Plusieurs consommateurs posèrent leur pinte, dévisageant Malko avec l'affectueuse attention d'un lion pour une gazelle. Le second barman tira discrètement de sous son comptoir une matraque de bois.

La porte se ferma derrière Malko. Un énorme type aux cheveux huileux et noirs s'y adossa, les mains passées dans sa ceinture. Pas amical. Visiblement, on prenait Malko pour un protestant venu se suicider. Ou tendre un piège. Il chercha en vain un visage amical... Rien. Plus un mot. Un ange couvert de matraques passa. Puis la haute

silhouette de Big Lad se matérialisa dans la fumée, venant vers lui. Malko l'aurait embrassé. Le jeune Irlandais mâchonna quelque chose entre ses dents, fit un signe de tête et, aussitôt, comme par miracle, la foule s'ouvrit devant Malko, les conversations reprirent et une fille à lunettes qui buvait au comptoir lui adressa même un sourire quand il la bouscula.

Maureen était assise à une table au fond, avec Big Lad et One-hand Bryan. Elle avait repris son uniforme blue-jean, tiré ses cheveux en petit pâtre sur le sommet de son crâne et effacé son maquillage. Malko se demanda si tous les gens du pub savaient comment elle gagnait sa vie. Sans qu'il ait rien demandé, le barman déposa devant lui une pinte de bière.

— *Sorry, we are out of Guinness !*

Les brasseries Guinness étaient en grève, ce qui était une catastrophe nationale.

Big Lad gratta furieusement son acné juvénile, son autre énorme main posée sur la cuisse de Maureen.

— Tout s'est bien passé ? demanda Maureen.

— Très bien.

Malko n'osait pas dire à quel point... Le regard perçant de Maureen semblait lire dans son âme.

— Elle était heureuse.

— Ravie, assura Malko. Mais...

Le regard de Maureen l'arrêta, désignant un groupe bruyant à leur gauche.

Elle but la moitié de sa bière d'un coup. Un orchestre avait commencé à jouer à l'autre bout du pub. Maureen examinait Malko en dessous, visiblement intriguée. One-hand Bryan ne disait pas un mot, perdu dans un rêve de Guinness... Ils burent en silence et un quart d'heure plus tard, Maureen donna le signal du départ.

Dehors, il faisait frais. Maureen leva la tête vers le coin de Falls Road où se dressait une sorte de tour dépassant tous les bâtiments détruits... Elle montra à Malko une minuscule lueur rouge.

— Vous voyez les « pigs » en haut... Ils nous observent. Le jour, ils prennent des photos...

Malko distingua au sommet du bâtiment, une sorte de fortin camouflé, dominant Falls Road.

— Des « B. Spécial » s'étaient réfugiés en haut, il y a deux ans expliqua Maureen. On a été obligé de faire sauter la tour. Ils sont tous

morts.

Big Lad et One-hand Bryan s'étaient fondus dans l'obscurité. Faisant le guet. Malko avait l'impression d'être mis à l'épreuve pour une insolite initiation. Que contenait la lettre ? Il se demanda soudain s'il ne perdait pas son temps en jouant au complot avec tous ces excités de pub. Il ne devait pas oublier que le but de son séjour à Belfast était de savoir pourquoi on avait tué Bill Lynch.

— Comment était Tulla ? demanda Maureen. Elle tient le coup ? On ne vous a pas fouillé ?

— Si, assura Malko. Mais ils n'ont pas trouvé la lettre.

La jeune irlandaise daigna sourire. Pour la première fois.

— Je vous remercie.

— À propos, que contenait cette lettre ? Tulla semblait folle de joie...

De nouveau Maureen se ferma.

— Vous le saurez plus tard, dit-elle sèchement. Maintenant, je dois partir.

— Vous n'avez plus de service à me demander ? demanda Malko avec une certaine ironie.

Elle secoua la tête.

— Non.

— Moi, j'en ai un. Déjeunez avec moi demain. Je m'ennuie à Belfast.

Il crut qu'elle allait refuser. Puis finalement, elle dit :

— Si vous voulez, mais je n'aurai pas beaucoup de temps. Je vous retrouverai au *Scandia*, ce n'est pas loin de votre bureau, dans Howard Street.

Cette fois, elle serra la main de Malko et s'enfonça dans l'ombre du terrain vague.

Plus sinistre que le *Scandia*, c'était impossible. L'établissement avait déjà sauté trois fois et deux cerbères fouillaient les clients à l'entrée. Soudain Malko eut un éblouissement. Maureen venait d'apparaître. Transformée. Les cheveux croulant sur les épaules, la poitrine moulée par un chemisier blanc, transparent, et ses longues jambes découvertes par une jupe longue boutonnée devant, dont presque tous les boutons étaient déboutonnés.

— Vous êtes superbe, dit Malko, venant vers elle, tandis qu'on fouillait son sac.

Elle eut un drôle de sourire.

— Qu'est-ce que cela peut faire ? La beauté ne veut rien dire.

Ils allèrent s'installer à une table. Cela ressemblait plus à une cantine qu'à un restaurant décent. Tout le monde regardait Maureen.

— Pourquoi teniez-vous tant à me voir ?

Malko sourit.

— Je vous trouve extraordinaire.

— Vous avez seulement envie de coucher avec moi, dit-elle brutalement.

— Comment le savez-vous ?

Elle rougit, changea de conversation.

— Je croyais que vous étiez venu ici pour aider l'Irlande.

— C'est ce que je fais, assura Malko. Le U.F.N.I. achemine une bonne centaine de colis par semaine. Plus l'argent. Et vous, que faites-vous ?

Elle le regarda, surprise.

— Comment ?

— Vous vous entraînez toujours au tir, comme à Londonderry.

Elle se figea et lui donna un coup de pied sous la table.

— Je vous interdis de parler de cela !

Le reste du déjeuner se passa presque en silence, ou à échanger des banalités. Malko et Maureen s'observaient. Il savait qu'elle n'était pas venue seulement pour ses beaux yeux. Pourtant, lorsqu'ils sortirent, elle n'avait rien dit d'intéressant. Dans Howard Street, ils croisèrent une patrouille anglaise ; Maureen toisa le premier soldat avec défi, la jupe découvrant ses cuisses jusqu'à l'ombre de son ventre, superbement provocante. Le malheureux continua à reculer, les yeux fixés sur les jambes somptueuses. Maureen ricana.

— Ce pig-là me suivrait jusqu'en enfer !

La patrouille passée, elle reboutonna deux boutons. Puis se tourna vers Malko et demanda à brûle-pourpoint.

— Que faites-vous pour le week-end ?

Malko leva la tête vers le ciel gris.

— Je vais m'acheter une bouteille de vodka et la boire. Vous voulez la partager ?

Elle daigna sourire :

— Je vous invite pour le week-end ?

À part compter les cratères de bombes, il n'y avait rien à faire à Belfast, le dimanche... Malko chercha à déchiffrer les yeux gris. N'osant pas penser qu'il s'agissait d'un week-end d'amoureux... Mais tout vaudrait mieux que la villa de Bill Lynch.

— J'accepte avec joie, dit Malko.

— Très bien, fit Maureen. Je viendrai vous prendre demain matin.

*
* *

Conor Green versa une rasade de J & B et ajouta des glaçons dans un verre qu'il tendit à Malko. Il leva le sien.

— À votre week-end.

Malko but. La vodka lui manquait. Il se demanda où il pourrait trouver du Dom Pérignon à Belfast pour offrir à Maureen. De nouveau, lui et le vice-consul s'étaient retrouvés discrètement dans la chambre 707 de *L'Europa*.

— Je commence à croire que je perds mon temps, remarqua Malko. Je ne sais rien de plus sur la disparition de Bill Lynch, depuis mon arrivée. Sauf que Maureen est une activiste de L'I.R.A.

— Et qu'elle possède une arme soviétique ultra-moderne qu'elle n'a pas gagnée à un jeu télévisé, compléta Conor Green.

— Espérons que le week-end sera tranquille. Je vais encore me retrouver dans un taudis avec des monstres...

— C'est une expérience sociale intéressante, fit Conor Green sans rire. Il vous en restera quelque chose.

— Des puces, soupira Malko. Je commence à en avoir ras le bol de l'Irlande et de l'I.R.A. Qu'ils fassent tout sauter une bonne fois et qu'on n'en parle plus.

— Bien sûr, reconnut Conor Green. Seulement, je voudrais bien connaître le rôle des Russes dans cette histoire. Jusqu'ici, ils ne semblaient pas se manifester.

— Bill Lynch est peut-être mort à cause de cela, remarqua Malko.

— Dans ce cas, Maureen sait quelque chose. Votre week-end peut être utile. Puisqu'ils semblent vous faire confiance.

*
* *

Maureen était encore plus belle, avec de hautes bottes noires dépassant de son blue-jean roulé autour des mollets, son pull-over échancré, les cheveux noués en queue de cheval. Pas maquillée du tout, elle paraissait seize ans.

— Vous êtes prêt ?

Malko était prêt. Il ferma la porte de la villa à clef et suivit Maureen jusqu'au garage. Se disant qu'il était immoral de réserver une telle créature à une bête comme Big Lad.

— Vous êtes venue à pied ? demanda-t-il.

— On m'a déposée, fit-elle évasivement.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Prenez la route de Bangor. C'est assez loin.

Il n'y avait pas beaucoup de circulation pour sortir de Belfast. Malko roula assez vite, passant devant le Stormont, gigantesque bâtisse au bout d'un parc en bordure de la route. Le Parlement d'Irlande où avaient échoué toutes les réformes. Maureen ne disait rien, regardant la route. Comme si elle avait été seule. Ils se retrouvèrent suivant le bord d'un loch.

Dix kilomètres plus loin, barrage. Malko dut se ranger sur le côté. Papiers. Fouille du coffre. Quand l'officier anglais vit le tampon « SR » sur la carte d'identité de Maureen, Malko crut qu'il allait démonter la voiture pièce par pièce. Lui-même fut refouillé, Maureen dut s'isoler avec une auxiliaire féminine. Elle ressortit de la tente, crachant comme un chat en colère, injuriant la fille, la vouant aux nègres et aux Pakistanais.

— La chienne, murmura-t-elle. Si vous saviez où elle a été regardée ! Juste pour m'humilier.

Elle serrait les poings, la mâchoire contractée, les yeux encore plus enfoncés. Malko se dit qu'elle devait avoir aussi ce visage lorsqu'elle tuait les soldats anglais à Londonderry.

Il lui fallut une demi-heure pour se détendre. Toute l'Irlande était ainsi quadrillée de barrages routiers.

Ils roulèrent en silence, prenant des chemins de plus en plus petits, s'éloignant du loch et de Belfast. Enfin ils longèrent un mur de pierre interminable, arrivèrent à une grille fermée.

— Arrêtez-vous là, ordonna Maureen.

Elle sauta à terre, alla à la grille, sortit une clef de sa poche, ouvrit le cadenas et repoussa la grille.

— Où sommes-nous ? demanda Malko après être entré.

Maureen le regarda avec simplicité.

— Chez moi. Avancez.

Il obéit. Ils roulèrent près de cinq minutes dans une allée sablée serpentant au milieu d'un parc débordant de massifs de fleurs, d'arbres immenses, de pelouses, puis débouchèrent sur une esplanade cernée d'une rambarde de pierre. Au-delà s'étendait une immense pelouse. La maison n'était pas très grande, de style Victorien, avec de hautes colonnades blanches, un toit plat et une large terrasse sur le côté. Tout semblait abandonné, désert, les volets fermés.

— C'est le château de ma famille, expliqua Maureen en descendant de la voiture. Je pourrais y habiter, mais c'est immoral alors que tant d'irlandais vivent dans des taudis. Je préfère Andersonstown. Mais j'ai gardé les clefs. Mes parents sont à Londres. Les pigs ! Ils se moquent de mon combat.

Malko descendit à son tour. Comme on était loin de Belfast ! L'air embaumait. Il aurait pu se croire à Liezen. Il faillit dire à Maureen qu'il possédait un château encore plus grand que le sien, mais elle lui aurait probablement conseillé de le brûler... Il réalisa qu'ils étaient enfin seuls. Pour la première fois depuis qu'il connaissait Maureen.

Au diable la C.I.A. ! Il allait passer un week-end divin dans ce château du bout du monde. Avec un grand feu de bois et de *L'Irish coffee*... Il suivit Maureen qui avait ouvert la porte. Un énorme et antique gramophone était posé sur une table du hall dallé de marbre. Des trophées, des carapaces de tortues géantes et des armes anciennes ornaient les murs. Il faisait frais et cela sentait la poussière de bonne famille. Une énorme défense de Narval défendait un escalier.

— Superbe, admira Malko en connaisseur.

Maureen s'appuya à la table et se tourna vers lui.

Retrouvant une attitude provocante, le bassin en avant, ses yeux gris dans les yeux dorés de Malko. Il s'approcha et posa ses mains sur ses hanches. Miracle, elle ne se déroba pas.

— Nous allons passer un week-end merveilleux, dit-il. Elle l'examinait avec une expression ambiguë.

Prenant ses mains elle les écarta doucement d'elle, comme on fait à un enfant, puis dit à mi-voix.

— Je vous ai réservé quelque chose d'exceptionnel. Malko fronça les sourcils, peu rassuré par le ton de sa voix.

— Quoi ?

— Une épreuve, fit-elle mystérieusement.

CHAPITRE IX

— Quel genre d'épreuve ? demanda Malko mi-figue mi-raisin.

Il scruta les traits de Maureen, essayant de voir si elle parlait sérieusement. Les yeux gris étaient fixes et le menton de la jeune Irlandaise tremblait légèrement. Visiblement, elle était sous le coup d'une émotion sincère. Elle s'écarta de Malko et dit d'une voix tendue :

— Ou vous accepterez de faire ce que je vous dis, ou vous ne sortirez pas vivant de ce château...

C'était mélodramatique à souhait. Malko allait dire à Maureen qu'elle aurait du mal à le retenir lorsqu'il y eut un bruit de moteur et de portières claquées à l'extérieur.

— Voilà mes amis, annonça Maureen.

Cette fois, Malko comprit que c'était sérieux.

— Que viennent-ils faire ?

Maureen leva la tête d'un air plein de défi :

— Nous allons libérer Tulla demain.

— Et vous avez besoin de moi pour cela ?

— J'ai besoin de vous, avoua Maureen d'une voix plus douce. Sans votre participation, l'opération ne peut avoir lieu...

Malko sourit.

— Pourquoi me menacer ? Je vous ai déjà prouvé mon amitié...

Maureen détourna les yeux.

— C'est vrai, ajouta-t-elle. Mais cette fois, c'est très dangereux. Et je n'ai pas vraiment confiance en vous.

Malko secoua la tête avec scepticisme.

— Ce n'est pas avec cinq personnes même prêtes à tout, que vous allez réussir. J'ai été à Armagh. C'est impossible d'y pénétrer. À moins d'avoir un hélicoptère. C'est du suicide.

Maureen tapa du pied comme une petite fille.

— Ce n'est pas du suicide. Nous avons un plan. Suivez-moi.

Malko la suivit. Voilà pourquoi Tulla lui avait manifesté une telle reconnaissance. Elle pensait que Malko allait risquer sa vie pour elle,

gratuitement. Maureen contourna la maison, jusqu'aux écuries.

*
* *

« Gélinite » Gordon avait eu son premier ulcère à l'estomac à dix-neuf ans. Pas à cause du whisky irlandais. Ses drogues à lui s'appelaient acide picrique, phénol, nitrate d'ammonium, acide sulfurique. Il avait un don inné pour transformer quelques produits inoffensifs achetés chez le droguiste en machine infernale. Depuis quatre ans, il fabriquait des explosifs de fortune pour l'I.R.A. Touillant ses mélanges instables au fond de réduits minables, sachant que le moindre faux mouvement le transformerait en chaleur et en lumière... Entre deux préparations, il buvait comme un trou, essayant d'oublier son angoisse.

La peau de ses mains était abîmée par les produits chimiques, ses yeux bleus délavés souriaient perpétuellement et il était plutôt chétif. Mais à lui seul, il valait un régiment de l'I.R.A.

C'est pour cela que Maureen l'avait choisi. Et aussi parce qu'il en avait assez d'avoir peur. Il s'était juré que ce serait son dernier pari. S'il s'en tirait, il ne jouerait plus jamais avec les explosifs. Et peut-être que son ulcère se refermerait...

Il respira voluptueusement l'air frais du matin, puis sortit avec précaution du coffre les deux valises qui contenaient son matériel d'intervention.

Tous ses amis avaient sauté. Il était le dernier parce que le plus prudent.

*
* *

Une magnifique Rolls-Royce Silver Cloud bleu métallisé, étalait ses six mètres au soleil. La carrosserie spéciale semblait interminable, avec ses vitres bleutées empêchant de distinguer l'intérieur. Le coffre était ouvert, ainsi que les deux pans du capot. Un mince jeune homme blond s'affairait autour d'un labyrinthe de fils. Plusieurs paquets enveloppés de papier huilé marron étaient posés autour de la voiture.

— Voilà le carrosse de mes cochons de parents, annonça gentiment Maureen. Il va servir à libérer Tulla.

— Vous pensez qu'on va vous ouvrir les grilles ? demanda

ironiquement Malko.

— Gordon ! appela Maureen.

Le jeune homme blond abandonna ses fils et vint vers eux.

— Voila « Gélinite » Gordon, présenta fièrement Maureen. Il est capable de fabriquer de la dynamite avec du sel et du poivre.

« Gélinite » Gordon sourit modestement dans sa moustache blonde, et repartit vers la Rolls.

Maureen tendit le bras vers la grosse voiture.

— C'est ELLE qui va ouvrir les grilles ! Cette voiture pèse deux tonnes. « Gélinite » Gordon est en train de la bourrer de 300 livres d'explosifs dans les ailes, à l'arrière, et dans le coffre. Nous la lancerons contre la grille extérieure de la prison qu'elle défoncera grâce à son poids et elle explosera contre la double porte blindée. Gordon jure que tout sautera et qu'il n'y aura qu'à entrer...

Maureen s'était animée, comme une jeune « deb » parlant de son premier bal. C'était Patricia Hearst. Le rejet de tout ce qu'elle avait connu et aimé pour la froide hystérie révolutionnaire.

Malko pesa les chances de réussite de ce projet fou. Il savait que l'I.R.A. avait déjà réussi des évasions spectaculaires. Mais Armagh, ce n'était pas facile.

— Et les gardiens ? demanda Malko.

— Ceux qui sont dans le greffe seront tués par l'explosion, fit tranquillement Maureen, les autres ne sont pas armés.

— Il y a une troisième grille séparant le greffe du reste de la prison, souligna Malko. Celle-là ne sera pas détruite par votre explosion.

Maureen lui jeta un coup d'œil admiratif.

— C'est vrai. Mais Gordon interviendra à ce moment. Avec une charge portative pour faire sauter la serrure. Il n'y aura plus qu'à aller chercher Tulla qui nous attendra.

— Cela va ameuter toute la ville. Les renforts vont intervenir.

— Bien sûr, reconnut Maureen. Mais nous serons aidés par une compagnie de l'I.R.A. locale. La prison est située juste à la sortie de la ville. Il y a des travaux devant et un rouleau compresseur. Nous le mettrons en travers de la route qui mène au centre pour stopper les renforts. Big Lad et Bryan arrêteront les premiers. Il faudra tenir cinq minutes.

Cela risquait d'être un horrible massacre. Malko commençait à avoir des sueurs froides. Ce n'était plus dix ans de Long Kesch qu'il

risquait, mais sa peau ou la corde...

— Nous ne tiendrons pas tous dans la Cortina, remarqua Malko.

Maureen eut un regard triomphant.

— Nous avons plusieurs voitures. Big Lad vient de voler une Austin 1300. Les autres en ont aussi. Nous n'utiliserons pas votre voiture.

C'était Stalingrad. Malko regarda la Rolls-Royce bleue qui luisait dans le soleil. Entretienue comme seuls les Anglais savent le faire. Il ouvrit une des portières et huma l'odeur de cuir. C'était dommage de détruire un si bel objet...

— Vous ne pouvez pas utiliser le rouleau compresseur pour ouvrir la prison, suggéra-t-il, et la Rolls pour la fuite.

Maureen secoua la tête.

— Non. Le rouleau est trop lent. Il faut les prendre par surprise. En tuer le plus possible dans l'explosion. Sinon, ils réagiront...

« Gélinite » Gordon s'était arrêté de travailler et les observait. Plutôt ironique. Malko essayait de se remémorer la topographie extérieure de la prison. La Rolls pourrait prendre un maximum de vitesse dans la côte qui précédait Armagh. Il restait à savoir l'essentiel.

— Quel rôle me réservez-vous ? demanda-t-il.

Maureen eut un sourire venimeux.

— Je vous le dirai demain matin. De toute façon, n'essayez pas de vous enfuir. Nous vous tuerions. J'ai donné des ordres. Nous ne pouvons pas prendre de risques.

— Je n'essaierai pas, promit Malko.

Se demandant comment il allait sortir de ce guêpier.

Une mitraillette Thomson était posée sur la banquette arrière de la Rolls, insolite et toute graisseuse. À portée de main de Gordon... Big Lad apparut, un Colt 45 passé dans la ceinture. Il fit comme si Malko n'existait pas. Quatre Armalites étaient alignés contre le mur, avec des piles de chargeurs.

— Je peux aller me reposer ? demanda-t-il. Vous m'avez assigné une cellule ?

— Vous pouvez aller dans la maison où vous voulez, précisa Maureen. Si vous vous éloignez, on tirera sur vous.

Elle s'accroupit près de Gordon en train de trifouiller dans du cordon Bickford. Se désintéressant ostensiblement de Malko. Ce dernier revint vers la maison, pénétra dans le rez-de-chaussée. Elle

était curieusement construite, avec un gigantesque escalier desservant une galerie au premier étage, comme un patio. Le plafond devait mesurer quinze mètres de haut...

Il y avait des orgues partout, soigneusement entretenus. Et deux pianos dans le hall d'entrée. Il imagina Maureen tapotant sagement des notes sur un clavier, sous la surveillance d'une nanny rébarbative... Il alla jusqu'à un salon confortable, décoré de tableaux vénitiens, avec de profonds canapés et des baies donnant sur le parc.

Il vit une bouteille de J & B, s'en servit un verre et s'installa, face à la cheminée. Les peintures dorées des corniches étaient soigneusement entretenues. Il y avait un petit radiateur électrique. Et derrière, une console, et un téléphone !

Malko décrocha doucement le récepteur et le porta à son oreille. Rien. Il tapota la partie métallique, sans aucun résultat. Maureen avait pensé à tout : il était totalement isolé du monde dans cette propriété somptueuse. Il n'en sortirait que pour se lancer à l'assaut de la prison d'Armagh...

Il se rassit et but un peu de J & B, se demandant comment il allait pouvoir prévenir Conor Green. La vie était décidément bizarre. Si lui, Prince Malko, agent de la C.I.A., devait mourir en attaquant une prison irlandaise pour délivrer une révolutionnaire qui le prenait pour un des leurs, cela prouvait que Dieu avait le sens de l'humour noir. Ce qui était bien réconfortant...

Cependant, il se passerait très bien de mourir. Il fixa les frondaisons du parc, cherchant un moyen de s'en sortir.

*

* *

— Elle est prête !

« Gélinite » Gordon contemplait la grande Rolls bleue avec les yeux de Léonard de Vinci pour la Joconde. Par le capot soulevé, on apercevait un entrelacs de fils multicolores qui n'avaient pas été prévus par le constructeur. Gordon montrait fièrement à Malko une sorte de tuyau qui dépassait sous le pare-chocs avant.

— C'est un détonateur à pression. Il se déclenchera quand la voiture s'écrasera contre la porte. Les charges sont dans les ailes. Il y en a deux autres séries sur les sièges arrière et dans le coffre. Déclenchées par des détonateurs à inertie. Elles exploseront quand la voiture aura défoncé la grille et achèveront le travail. Il y en a près de deux cents livres dans le coffre...

La Rolls était une véritable bombe roulante. Rien ne resterait debout cent mètres à la ronde... Malko regarda le volant et le siège de cuir.

— Qui va conduire ?

— Moi, dit Gordon. Je sauterai au dernier moment.

Ses yeux bleus très clairs fixaient Malko sans la moindre crainte apparente. Il sourit :

— Cela fait deux ans que je me demande tous les jours si je ne vais pas mourir. Nous travaillons sur des mélanges très instables... Alors, au moins, demain, je connaîtrai le moment où je risque de mourir. Mais de toute façon, la porte sautera...

— Tu sauteras pas, grogna Big Lad qui venait d'être rejoint par One-hand Bryan.

Il se dandinait maladroitement, les yeux fixés sur Maureen. En adoration. La jeune fille soupira :

— Oublions tout cela. Allons boire.

Malko les suivit dans une énorme cuisine de mosaïque blanche. Une grande table de bois était encombrée de bouteilles et de vivres, un Armalite posé en travers. One-hand Bryan le prit de sa main valide et s'amusa à jongler avec.

Maureen déboucha une bouteille de whisky irlandais et remplit cinq verres à ras bord.

— Vous êtes des nôtres, dit-elle à Malko. Buvez.

Ils levèrent tous leur verre. Maureen dit gravement.

— Long live to the I.R.A. !

Les garçons répétèrent en chœur puis vidèrent leurs verres cul sec, imités par Malko. Un prince autrichien ne pouvait pas se laisser damer le pion par des révolutionnaires irlandais... Maureen sortit alors de derrière la porte un grand tableau noir où Malko reconnut la prison d'Armagh et ses alentours.

— Voilà comment va se dérouler l'action, annonça-t-elle. Gordon jettera la Rolls contre la porte à dix heures. Big Lad, au même moment, s'emparera du rouleau-compresseur et bloquera la rue qui mène au centre. Il aura des grenades, dont plusieurs fumigènes. One-hand Bryan s'occupera de la sortie de la ville.

J'entrerais dans la prison avec Gordon. Nous neutraliserons les gardiens et récupérerons Tulla. Big Lad et Bryan prendront l'Austin et nous partirons avec les autres par l'autre côté. Tout ne doit pas durer plus de cinq minutes. Les « pigs » n'auront pas le temps d'intervenir.

Elle se retourna vers Malko, une lueur de triomphe dans ses yeux gris.

— Qu'en pensez-vous ?

— Que c'est complètement fou, dit-il placidement. Les « pigs », comme vous les appelez, ont des radios, des hélicoptères et des voitures rapides. Vous ne ferez pas cent mètres... Je vous croyais mieux organisés.

Maureen rougit violemment, comme s'il l'avait giflée.

— Nous sommes parfaitement organisés, dit-elle et vous vous en rendrez compte. Tout se passera très bien.

Malko remplit son verre à nouveau et le leva.

— Viva la muerte !

Avec une ironie plutôt désespérée. Le cri de ralliement des anarchistes espagnols était tout à fait de mise.

— À propos, demanda-t-il, vous n'avez pas défini mon rôle...

Elle rit. Sans joie.

— Vous le saurez toujours assez tôt. Nous serons tous masqués, précisa Maureen, et nous porterons la tenue de couleur.

Malko pensa au scandale si la police anglaise découvrait le cadavre d'un agent de la C.I.A. déguisé en terroriste irlandais, dans les décombres de la prison d'Armagh...

— Buons, dit Maureen. Nous n'avons plus rien à faire jusqu'à demain.

*

* *

Big Lad remplit sa « pint » de bière, y ajouta une bonne rasade de whisky, un peu de liquide bleuâtre, touilla le tout et l'avalait d'un coup.

Ses yeux étaient tout bleus ! Depuis le début de la soirée, il ajoutait à sa boisson du détergent pour nettoyer le carrelage ! du « Methylated Spirits ». De quoi empoisonner une créature normale. Malko l'avait essayé et avait eu l'impression que ses dents allaient tomber. Il lui avait fallu une demi-bouteille de Château-Margaux 1937 pour en effacer le goût. Mais il fallait ça pour saouler Big Lad.

La cuisine ressemblait à un champ de bataille.

Étalé dans un coin, One-hand Bryan vomissait une partie des dix-huit pintes de bière qu'il avait avalées depuis le début de la soirée.

Machinalement, il frottait sa main d'ébène contre celle de chair, les yeux dans le vague. Il avait à peine mangé, entrecoupant ses bières de rasades de whisky à assommer un buffle.

L'œil fixe, il décida définitivement de ne plus s'intéresser au monde, s'endormant là où il se trouvait. En quelques secondes ses ronflements firent trembler les casseroles.

Malko chercha des yeux « Gélinite » Gordon. Le jeune spécialiste des explosifs avait disparu depuis un moment. Discrètement, il abandonna Maureen à sa discussion politique avec Big Lad et se mit à la recherche du dynamitero. S'il avait une chance de s'en sortir, c'était maintenant, alors qu'ils étaient tous ivres-morts. Le lendemain il serait trop tard.

Il ne fit que deux pas dans le hall : « Gélinite » Gordon était là, assis sur un piano, un Armalite entre les jambes, parfaitement éveillé. Malko fit demi-tour, il fallait trouver autre chose.

Maureen lui tournait le dos. La vue de son blue-jean moulant ses hanches lui donna une idée. Il avait bu énormément lui aussi mais il demeurerait lucide, bien que sa tête lui tournât légèrement. Il s'approcha, posa ses mains sur les hanches de Maureen et l'attira contre lui.

— Arrêtez de discuter politique, fit-il, il y a mieux à faire.

Sa voix était pâteuse à souhait. Maureen voulut lui échapper mais il la maintint fermement, l'embrassant même dans le cou. Elle aussi avait bu des quantités fantastiques de bière et de whisky, mais semblait encore tenir le coup.

— Vous êtes ivre, fit-elle.

Il y avait de la compréhension dans sa voix. Elle tourna la tête et sourit à Malko. Celui-ci en profita et posa ses lèvres sur les siennes.

Big Lad poussa un rugissement, balaya les verres de la table et son poing partit vers les deux têtes rapprochées. Le diable seul savait laquelle il voulait frapper. Mais Maureen prit tout le choc. Elle vola à l'autre bout de la cuisine. Big Lad prenait déjà un hachoir sur la table. Maureen se releva comme un serpent. Elle rafla l'Armalite sur la table de la cuisine et le braqua sur Big Lad.

— Pose ça ou je te tue, cria-t-elle.

Big Lad s'arrêta à quelques centimètres de Malko, brandissant son hachoir, indécis et ivre de rage.

Malko crut qu'il allait frapper quand même. Mais il recula en grommelant des mots indistincts, posa le hachoir. Il fonça brusquement sur Malko, prenant au passage une chope de bière sur la

table. Il la heurta contre le mur, ne gardant qu'un tesson et se rua en avant.

— Stop !

Maureen avait hurlé.

La seconde suivante, l'Armalite cracha à dix centimètres de Big Lad. Les carreaux de mosaïque volèrent en éclats, l'acre odeur de la cordite remplit la cuisine. Big Lad s'arrêta, pétrifié. Maureen vint se placer entre lui et Malko :

— Nous avons besoin de lui, fit-elle. Tu le sais très bien.

Big Lad grogna : il s'en foutait. Tout ce qu'il voulait, c'était tuer Malko... Le plus vite serait le mieux. Au même moment « Gélinite » Gordon apparut, son arme à la main.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il de sa voix douce.

— Big Lad est nerveux, fit Maureen. Il veut tuer notre invité.

— Le pig veut la baiser, vociféra Big Lad.

« Gélinite » Gordon eut un petit rire :

— Il n'y a qu'à le faire jouer. Ça va le calmer.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Le jeune dynamitero prit dans une caisse, sur la table, un objet olive qui ressemblait à une petite boîte de conserve.

— C'est une sorte de grenade, expliqua-t-il. Une invention à moi. Pas très puissante mais marrante : elle a un détonateur très lent. Une bonne trentaine de secondes. On croit que cela ne va plus péter et puis, boum, ça t'emporte la main. Moi je veux bien jouer avec Big Lad et parier ce qu'il veut. On se lance la balle. À dix mètres. Celui qui perd, c'est le premier qui se dégonfle, qui ne la reprend pas. Amusant, non ?

« Tordant », pensa Malko.

Maureen lui jeta un regard ambigu et tordit sa bouche en un mauvais sourire. L'alcool faisait danser une lueur de meurtre dans ses yeux gris, toute logique balayée.

— J'ai une idée, fit la jeune Irlandaise. Big Lad est jaloux de notre invité. On va les faire jouer ensemble.

CHAPITRE X

Les yeux artificiellement bleus de Big Lad s'injectèrent de sang.

— Salope ! rugit-il.

One-hand Bryan ouvrit une paupière marécageuse et la referma aussitôt. Pas concerné.

Big Lad regardait alternativement Maureen et Malko avec une violence proche de la douleur, les bras écartés du corps, comme touché par la foudre. Maureen répliqua d'un ton sec :

— La prochaine fois, tu ne me frapperas pas.

— Je ne joue pas, grogna Big Lad, la tête baissée, guettant un moment d'inattention de Maureen pour sauter sur Malko.

— Alors, fit Maureen d'un ton suave, je vais me coucher avec lui.

Malko dissimula sa joie. Il avait réussi à semer la zizanie d'une façon inespérée... Mais Big Lad était dangereux. Il se demanda pourquoi Maureen était entrée dans son jeu...

Un ange passa, et s'enfuit, terrifié. Big Lad réfléchissait à faire péter sa cervelle d'oiseau, cherchant un moyen de s'en sortir. Finalement, il se rua sur « Gélinite » Gordon, lui arracha la grenade qui disparut dans sa patte énorme et fit face à Malko.

— Je vais te tuer, pig, grogna-t-il.

— Attends, cria Gordon, elle n'est pas amorcée. Pour l'instant, ce n'est pas plus dangereux qu'une balle de tennis.

Malko rencontra le regard de Maureen.

— Je ne vous ai pas demandé si vous vouliez jouer, dit-elle froidement.

C'était le jeu le plus idiot auquel il avait jamais joué, mais cela l'amusait. De toute façon, au point où il en était...

— Je vais jouer, dit-il.

Maureen cambra la poitrine :

— Très bien, dit-elle. Ce soir je coucherai avec celui qui gagnera.

— Nous allons dans le parc ? suggéra Malko.

La jeune Irlandaise haussa les épaules.

— Pourquoi le parc ? Il y a assez de place dans le hall. Mes pigs de parents auront une surprise quand ils reviendront... Venez.

Big Lad passa le premier, roulant des épaules, jetant des regards de haine à Malko, suivi de Maureen et de Malko. « Gélinite » Gordon fermait la marche en sifflotant. Big Lad s'arrêta en face de l'escalier monumental desservant la galerie du premier et appela Gordon.

— Mets ton truc au point ! fit-il. J'ai hâte de filer ce pig en morceaux.

Gordon s'approcha de lui, récupéra sa grenade, arracha une goupille et tint l'objet dans sa main serrée. Il se tourna vers Maureen :

— Qui commence ?

Maureen hésita.

— Ça a une importance ?

— Aucune.

— Alors, Big Lad, puisqu'il l'a.

— Très bien, fit Gordon. Tu prends ce truc et quand tu veux commencer, tu le jettes. Je ne sais pas quand elle va péter, mais elle va péter...

— Attendez que nous allions en haut, cria Maureen d'une voix excitée.

Elle escalada l'escalier, suivie de Gordon, pouffant comme une folle, légèrement hystérique. Cela ne semblait pas lui déplaire de se mettre ainsi à l'encan... Il leva la tête et vit les deux visages qui dépassaient de la rambarde.

— Quand je dirai « go », cria Maureen, Big Lad commence.

— O.K., hurla Big Lad.

Le « go » de Maureen lui fit écho.

Malko se raidit. Avec la violence d'un joueur de baseball, Big Lad venait de lui expédier l'engin de mort. Machinalement, il l'attrapa à la volée, sans même avoir peur, sentit le contact du métal rugueux contre sa paume, le renvoya très bas, visant le ventre de Big Lad.

Ce dernier fit un saut de côté, attrapa la grenade, la réexpédia au ras du sol en hurlant :

— Crève, pig !

Malko dut plonger pour ne pas la rater. Il la saisit et cette fois réalisa qu'il jouait avec un morceau de mort subite. Pendant une fraction de seconde, il la garda en main. C'était tentant de foncer vers

la porte et fuir dans le parc : ils le rattraperaient difficilement. Puis la silhouette somptueuse de Maureen s'imposa à son esprit, faisant taire son instinct de conservation.

Il relança la grenade. En hauteur.

Big Lad la reçut de ses deux mains en coupe, les yeux plus bleus que jamais et tranquillement la fit rouler sur le dallage vers Malko.

En haut, « Gélinite » Gordon applaudit et Maureen hurla de joie. Ils avaient tous perdu le sens des réalités. Chacun poursuivait son phantasme : Big Lad voulait tuer Malko, Maureen subissait son instinct dominateur, Gordon jouissait de voir les autres avoir peur et Malko, une fois de plus, risquait sa vie pour un carré de peau douce.

Il ramassa la grenade.

Mais au lieu de la jeter, il s'avança vers Big Lad, sans se presser, ses yeux dorés vrillés dans les siens. Les glissements de Maureen et de Gordon se turent. Quand il ne fut qu'à un mètre de Big Lad, il étendit le bras et laissa tomber la grenade dans la poche de sa veste de cuir, fit demi-tour et s'éloigna vers son côté.

Son cœur battait la chamade. Il savait que l'engin pouvait exploser d'une seconde à l'autre. Il se retourna. Big Lad venait de plonger la main dans sa poche jusqu'au coude, les traits décomposés. Malko comprit d'un coup : la poche de Big Lad était trouée et la grenade avait glissé dans sa doublure.

Pendant quelques secondes, il essaya furieusement de l'extraire. Puis avec un grognement de panique, il arracha sa veste de ses épaules, la jeta loin de lui. Il se précipita dans l'escalier, trébuchant, se raccrochant à une statue. Malko regardait la veste de cuir, en petit tas par terre, au pied de l'escalier.

L'explosion le surprit. La veste se désintégra dans une flamme rouge et un nuage de fumée noire. Malko fut pris de plein fouet par le souffle, roula par terre, glissa sur le marbre, se retrouva allongé sous une lourde table Queen Ann.

Totalement gâteux, les oreilles bourdonnantes, aveuglé par la fumée. Il entendit des exclamations, se releva, pour se trouver nez à nez avec « Gélinite » Gordon, plié en deux de rire !

Malko aperçut une tapisserie en lambeaux, les débris d'une statue et de différentes pièces de mobilier. Un des murs du hall était totalement noirci. L'air empestait l'acide nitrique.

— Big Lad a perdu, exulta Gordon. Mais ce n'était pas aussi dangereux que je vous l'avais dit...

Si la grenade avait explosé dans la main d'un des deux adversaires,

cela aurait quand même fait de la chair à pâté...

Malko chercha Big Lad des yeux.

Le géant, la tête dans les mains, était assis sur une marche de l'escalier, sonné. Maureen le contourna et rejoignit Gordon. Ce dernier eut un sourire fielleux.

— En tant qu'arbitre impartial, je déclare le pig vainqueur, annonça-t-il.

Big Lad poussa un grognement et se leva, menaçant. La voix sèche de Maureen l'arrêta :

— Big Lad !

Comme un automate, il passa devant eux, s'engouffra dans la cuisine. Juste au moment où One-hand Bryan en sortait, hirsute et hagard.

— Qu'est-ce qui se passe ? balbutia-t-il. J'ai entendu du bruit.

— On jouait, dit Gordon. Va dormir.

— Je crois que je vais aller me nettoyer, annonça Malko.

Il s'engagea dans l'escalier, poussiéreux, les oreilles bourdonnantes, la bouche pâteuse.

Maureen le regarda monter avec une expression indéfinissable. Gordon sifflotait gaiement, ravi de son idée. Il avait toujours trouvé que Maureen poussait l'idéal révolutionnaire trop loin en couchant avec Big Lad.

*

* *

De minuscules points verts parsemaient la peau du visage de Malko : éclats de peinture de la grenade. Après une bonne douche, il se sentait mieux. Il ne pouvait hélas pas se changer et dut remettre son costume d'alpaga noir tout froissé.

Encore un peu abruti, il redescendit. Il avait un compte à régler avec Maureen. Si sa tentative de fuite avait échoué, qu'il ait au moins une compensation.

Le hall était vide. Aucun bruit dans la cuisine. Il entra. Big Lad était assis sur une chaise, en face d'une pinte de bière. Il regarda Malko sans le voir de ses yeux curieusement bleus. À côté de lui, la bouteille de détergent était vide...

Brusquement, tandis que Malko l'observait, Big Lad s'affaissa sur le

côté, comme une poupée dégonflée glisse à terre, et ne bougea plus. One-hand Bryan avait disparu. Malko retourna dans le hall. Une voix le fit sursauter.

— Elle est dans le salon.

« Gélinite » Gordon était assis sur un pied d'éléphant dans le petit hall, un Armalite sur les genoux, l'air sarcastique, une bouteille de Pepsi-Cola à ses pieds.

— Vous avez eu de la chance, pig, dit-il. Mais n'essayez pas de filer. Je n'ai pas sommeil et je tire bien.

Malko ne répondit pas et fit demi-tour vers le salon. Maureen avait ôté sa veste de jean et allongé ses pieds sur une table basse. Une bouteille de cognac Gaston de Lagrange était posée par terre. Aux trois quarts vide. L'instinct révolutionnaire n'avait pas effacé le goût de luxe, chez la jeune Irlandaise. Quand Malko s'approcha, elle ne leva même pas la tête. Il s'assit à côté d'elle.

Au bout de plusieurs secondes, elle tourna vers lui des yeux fixes, aux pupilles dilatées.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Elle avait employé le ton qu'on prend pour s'adresser à un domestique indiscret. Le sang bleu de Malko se mit à bouillir. Cette pimbêche révolutionnaire et sadique allait finir par venir à bout de sa bonne éducation.

— Vous, dit-il.

Maureen émit un ricanement étouffé.

— Je voulais seulement donner une leçon à Big Lad. Je n'ai pas envie de coucher avec un capitaliste.

Malko eut l'impression que son sang se transformait en mercure. Ivre de rage, il répliqua d'une voix glaciale :

— J'ai horreur des gens qui ne paient pas leurs dettes de jeu.

Il lui prit le bras et la força à le regarder. Devant l'expression de ses yeux d'or, elle détourna la tête, et se leva.

— J'ai envie de musique, dit-elle, comme pour elle-même.

Il y avait un phono antédiluvien sur une table. Maureen remonta la manivelle et mit le premier disque qui lui tomba sous la main. Les notes aigrettes d'une ballade traditionnelle irlandaise s'élevèrent dans le salon. Maureen commença à danser toute seule, ignorant totalement Malko. Une sorte de gigue gracieuse et balancée. Comme pour provoquer Malko. Qui n'avait vraiment pas besoin de cela...

Il se leva, l'attrapa par un poignet et l'attira contre lui. Maureen se dégagea avec une brutalité inouïe. Comme il revenait à la charge, elle rafla son verre plein de cognac, le jeta dans sa direction, et hurla :

— Foutez-moi la paix !

Malko s'écarta et le verre alla s'écraser sur un très beau tableau vénitien. Maureen éclata d'un rire dément devant le massacre.

— Autant pour les pigs !

Comme si cela l'avait mise en goût, elle bondit, arracha du mur une lance ancienne et la planta dans une des grandes tapisseries murales ! La tapisserie coupée en deux, elle se tourna vers un des fauteuils qu'elle transperça comme un anti-révolutionnaire. La pointe de la lance ressortit avec un paquet de crin. Maureen poussa un cri sauvage et, en pleine crise d'hystérie, fonça vers le hall. Au passage, elle faucha une statue sur son socle, puis dans sa foulée embrocha un des orgues qui se défendit d'une plainte lugubre. Elle continua, brisant tout sur son passage : les vases, les tableaux, les bibelots. Une vraie tornade. Elle s'attaqua avec furie au second orgue, le bourrant de coups de pieds, le transperçant avec sa lance, l'injuriant, superbe et déchaînée.

Elle arracha ensuite un rideau et planta sa lance dans la patte d'éléphant naturalisée, où s'était assis Gordon. Le jeune dynamitero avait disparu !

Malko rejoignit Maureen et la ceintura. Cela lui était égal qu'elle démolisse entièrement la maison de ses ancêtres, mais elle commençait à l'exaspérer.

— Vous êtes complètement folle, dit-il. Arrêtez.

Elle se dégagea avec une force imprévue, se retourna, lance au poing :

— Fichez-moi la paix !

Et elle essaya de l'embrocher comme un harmonium !

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Malko attrapa le poignet droit de Maureen, le tordit et la lance tomba sur le dallage.

— Maureen, dit-il, vous allez recevoir ce qui vous manque depuis longtemps : la plus belle fessée de votre vie.

Elle recula avec un cri étranglé. Malko saisit le devant de son chemisier. Maureen essaya de lui échapper. Le tissu se déchira avec un bruit sec. Elle n'avait pas de soutien-gorge. Deux seins épanouis apparurent à travers les déchirures du chemisier.

Avec un rugissement, Maureen se jeta sur lui, les griffes en avant, mauvaise comme une teigne. Malko esquiva une ruade qui l'aurait

transformé en Abélard à tous les coups. Ils s'empoignèrent comme des chiffonniers. Elle lui tirait les cheveux, le griffait, l'injurait ! Ils titubèrent, roulèrent sur le dallage. Obstinement, Malko poursuivait son idée : lui administrer la plus belle fessée de sa vie.

Sans se soucier des coups qu'il recevait, il prit à deux mains le haut du blue-jean de Maureen et tira de toutes ses forces. Le vêtement s'ouvrit jusqu'à l'entrejambe et un peu de ventre apparut. Retournant Maureen comme une crêpe, Malko s'assit à califourchon dans le creux de ses genoux et tira le blue-jean en arrière. Les hanches passèrent difficilement puis d'un coup il descendit jusqu'à mi-cuisses, découvrant un slip blanc de bon ton avec une petite bordure en dentelle.

Malko griffa involontairement Maureen en le tirant vers le bas, laissant une longue estafilade sur sa fesse gauche. En appui sur les poignets, Maureen se retourna à demi, écumante, décoiffée, les yeux fous.

— Je vous tuerai ! rugit-elle. Je vous arracherai...

La main droite de Malko s'abattit sur ses fesses violemment, coupant sa phrase.

Maureen eut un sursaut désespéré qui eut pour seul effet de lui faire cambrer un peu plus la croupe pour la deuxième claque... Malko pivota, s'agenouillant à côté d'elle, lui maintenant la nuque de la main gauche, tapant sur la chair découverte de tout son cœur...

Maureen rugissait comme un fauve qu'on aurait châtré à vif, gigotait de toutes ses forces, faisant descendre encore plus bas son blue-jean et son slip sur ses jambes. Malko se libérait de toutes ses frustrations. Depuis qu'il avait rencontré Maureen, elle s'était conduite avec lui comme la dernière des garces. Il n'était pas près d'oublier l'intermède avec Big Lad.

Il assena un dernier coup. Les fesses de Maureen avaient la couleur d'une tomate bien mûre.

D'un coup, il lâcha Maureen et se remit debout. Sa paume le picotait, il était en sueur et haletant. Maureen sanglotait hystériquement, l'injuriant sans interruption.

— Vous pouvez aller vous coucher, fit-il.

Elle se retourna, poussa un cri quand ses fesses douloureuses touchèrent le carrelage glacé.

— Je vais te tuer ! salaud !

Ses yeux étaient exorbités, son visage strié de larmes, ses lèvres gonflées de s'être trop mordues. Elle lui fit peur. Dans l'état où elle était, elle était capable de n'importe quoi.

Elle voulut se relever, se prit les jambes dans le blue-jean, jura comme un charretier et furieusement, acheva de se dégager du pantalon et du slip d'une main prestee. Uniquement habillée de son chemisier en loques, elle se mit debout d'un bond et se jeta sur Malko. Il sentit ses deux doigts s'enfoncer dans ses carotides.

Cette fois, elle voulait vraiment le tuer. Il lui prit les poignets, sans parvenir à l'arracher de sa gorge. Ses forces étaient décuplées par la haine. Déjà, il avait du mal à respirer.

Un dernier réflexe d'homme du monde l'empêchait de la frapper. Ils tournoyèrent dans le hall, renversant différents objets, atterrirent sur un des orgues. Malko réussit enfin à écarter Maureen. Elle lui cracha en pleine figure, déchaînée, lui ressauta dessus. Ils glissèrent et de nouveau se retrouvèrent par terre. Voyant qu'elle n'était pas assez forte pour l'étrangler, Maureen tenta une nouvelle tactique. Sa main partit vers le bas et elle saisit ce qu'elle put, serrant de toutes ses forces.

Malko crut se trouver mal. La rage le reprit. Le contact de la peau tiède de Maureen déclencha une flambée de désir brutale.

Sans rien dire, il défit la ceinture de son pantalon et dégagea ce que Maureen tentait d'abîmer, essayant de parer les coups de l'autre main.

— Salaud, fit-elle. Salaud !

Elle le gifla. Il en profita pour rouler sur elle, lui ouvrant brutalement les jambes. Il vit ses yeux fous, sa bouche saignante. Les pointes de ses seins émergeaient des débris du chemisier, dures comme du teck.

Sa main fila entre eux. Il essaya trop tard de la retenir. Déjà, elle l'avait empoigné à pleine main. Il se raidit, prêt à la douleur.

Mais il se produisit une chose incroyable. Au lieu de lui arracher ses parties vitales comme elle en avait manifesté l'intention trois minutes plus tôt, Maureen essaya maladroitement de le garder en elle !

— Oui, oh oui ! grogna-t-elle. Oh, oui...

Les yeux révoltés, elle était devenue toute molle, docile, douce, ouverte.

Malko s'enfonça en elle sauvagement, la clouant contre le dallage, lui repliant les jambes contre les joues, la martelant comme un forgeron. Non seulement elle ne se défendait plus, mais elle poussait des grognements heureux, donnant de furieux coups de reins, entrecoupés de merveilleuses obscénités.

Mais lorsqu'elle le sentit prêt à exploser, elle tenta de nouveau de lui échapper, lui mordit le cou jusqu'au sang et gémit :

— Non, non, je ne veux pas.

C'était tellement inattendu qu'elle parvint à se relever, abandonnant Malko au bord de l'orgasme. C'en était trop. Il plongea derrière elle, la rattrapa, et comme elle se débattait encore, la courba en avant sur un bureau, balayant une brochette de gravures de famille. D'une main, il la maintint et de l'autre se fraya un passage dans les reins de Maureen. Il n'avait pas prémédité cet ultime outrage mais les cris de douleur de Maureen déchaînèrent ses mauvais instincts. Accroché à ses hanches, il la prit ainsi jusqu'à l'explosion finale. Il réalisa alors que les cris avaient fait place à des feulements d'animal heureux.

Puis, de nouveau, elle s'arracha à lui d'une secousse, saisit un vase et le lui jeta à la tête.

Il eut encore envie d'elle ! Cette fois ils échouèrent sur le marbre glacé du hall, roulèrent contre le mur, criant leur plaisir. Maureen, les cheveux dans la figure, réussit à se relever, à s'appuyer au mur. Malko l'y rejoignit et l'y cloua.

Ils restèrent dans la même position un temps qui parut infiniment long à Malko. Puis Maureen se détacha et, sans un regard, partit en courant vers le grand escalier.

Cette fois, il ne chercha pas à la rattraper.

Il lui fallut près d'un quart d'heure pour se rhabiller et redescendre sur terre. Le slip blanc de Maureen était resté accroché aux débris d'un des orgues. Il le retira. Le sang battait à ses tempes, contrastant avec le silence de la bâtisse.

Il pensa que « Gélinite » Gordon dormait. C'était le moment de tenter sa chance.

Le petit hall était désert. Il ouvrit sans difficulté la porte donnant sur le parc. L'air frais lui fit du bien. Il chercha sans succès à percer l'obscurité. Le mieux était de foncer à travers le parc.

Au moment où il se préparait à bondir, la voix de Gordon éclata derrière lui.

— Je t'ai dit que je n'avais pas sommeil, pig.

Malko se retourna.

Gordon s'encadrait dans la porte, un Armalite coincé dans la hanche.

Cette fois son destin était scellé.

CHAPITRE XI

Le jour réveilla Malko. Il se leva et écarta les rideaux. De gros nuages filaient bas sur l'horizon. Le vent balayait les arbres du parc. Il s'étira, retenant un cri de douleur. Il avait l'impression de s'être battu avec un rouleau compresseur. Tous ses muscles lui faisaient mal, son dos n'était qu'une plaie et son ventre le brûlait encore. La soirée de la veille lui semblait irréelle. Pourtant, les minuscules fragments de la grenade demeuraient incrustés dans sa chair et sa gorge portait encore la marque des doigts de Maureen. Il pensa à leur accouplement sauvage et dut se précipiter sous la douche pour se calmer.

Lorsqu'il entra dans la cuisine, dix minutes plus tard, Big Lad, Gordon, Bryan et Maureen prenaient leur breakfast dans un silence de plomb.

Maureen était vêtue d'un pantalon de velours noir et d'un pull-over assorti. Elle ne leva pas les yeux sur Malko. Comme honteuse de ce qu'elle avait fait. Sorte de compensation inconsciente pour le risque qu'elle le forçait à prendre.

Le soleil se levait à peine. L'intérieur du château ressemblait à Pompéi après le cataclysme. En pire. Le plus frais était encore Gordon. Malko fut horrifié de voir Big Lad engloutir une tasse de whisky où il avait cassé deux œufs... Malko but rapidement un café noir. Les autres avaient déjà fini.

— Allons-y, dit simplement Maureen en se levant.

Elle avait attaché ses cheveux en chignon et repris son air dur. Pas une fois son regard ne croisa celui de Malko. À la queue leu leu, ils sortirent de la cuisine. Au fond du parc on apercevait la mer grise. Malko se dit qu'il ne verrait peut-être pas la fin de cette journée. Ils sortirent de la maison et se dirigèrent vers le garage. « Gélinite » Gordon ouvrit le coffre de la Rolls et inspecta l'intérieur. Maureen vint se planter devant Malko et l'apostropha d'une voix froide et indifférente, en lui tendant une carte.

— Vous allez prendre le volant de la Rolls et partir pour Armagh. Il y a environ 90 minutes de route, par Ballynahinch, Newcastle et Newry. J'ai tout noté sur la carte. Huit miles après Markethill, vous verrez un chemin de terre sur la droite et un écriteau : Hamilton's Bawn. Vous le prendrez. Un quart de mile plus loin sur la gauche, il y a une ferme abandonnée. Entrez dans la cour et donnez trois coups de

Klaxon.

Malko n'en revenait pas de la confiance que lui faisait Maureen. À quoi bon l'avoir menacé la veille ? S'il décidait de conduire la Rolls truquée directement chez les Anglais, le plan de la jeune Irlandaise était à l'eau.

Il s'installa au volant, baissa la glace électrique. Maureen vint s'accouder près de lui. Il entendit le coffre se refermer.

— Allez-y, dit Maureen. Mais attention : Gordon est dans le coffre. Au cas où vous auriez envie de nous trahir, il lui faudra une seconde pour déclencher le détonateur qui fera tout sauter. Il le fera.

Malko sentit le désagréable picotement de la peur sur le dessus de ses mains.

— Et si je suis arrêté par un barrage ? demanda-t-il.

Maureen haussa les épaules.

— C'est pour cela que je vous utilise. Nous avons besoin de cette voiture. Et nous sommes obligés de traverser la moitié du pays avec. Vous avez une bien meilleure chance de passer que nous. Mais il faudra peut-être faire preuve d'imagination. Gordon ne peut prendre de risque. À la seconde où on ouvre le coffre, tout saute. *Have a good trip...*

Encore une candidate à la médaille d'or de l'humour noir... Malko n'insista pas. Son fatalisme slave le reprenait. Au moins, s'il se volatilisait, ce serait dans un beau cercueil roulant. Il enclencha la boîte automatique et démarra doucement. Le groupe des conjurés diminua dans le rétroviseur. La grande Rolls bleue luisait dans le soleil levant. Il sortit de la propriété sans se presser, suivit le bord du Strangford Lough. Profitant de ses derniers instants de détente. De temps à autre il croisait quelques visages respectueux. Une fille lui sourit.

Dès qu'il eut passé Ballynahinch, il accéléra, la route étant plus droite. La voiture était totalement silencieuse. Il pensa à « Gélinite » Gordon, recroquevillé dans le coffre, prêt à se transformer en chaleur et en lumière.

Les Irlandais étaient décidément fous.

Rien ne se passa pendant une dizaine de kilomètres. Puis, un mile avant Newcastle, il vit ce qu'il prit pour un accident. Une longue file de voitures immobilisées sur la route. Il freina. Un militaire en casquette rouge surgit du bas-côté et lui fit signe de se garer.

Malko obéit mécaniquement, stoppa, tira le frein à main. Un officier de haute taille avec une superbe moustache rousse s'approcha de la Rolls d'un pas majestueux, porta la main à sa casquette et

demanda :

— Vos papiers, Sir ?

Malko sentit sa bouche se remplir de coton.

*

* *

Big Lad rangea soigneusement sa hache sous ses pieds. C'était la seule arme qu'il y avait dans l'Austin 1300 que Maureen conduisait. One-hand Bryan était derrière eux, au volant de la Cortina.

La Rolls était partie depuis un quart d'heure. Maureen regarda la demeure de ses ancêtres et ricana silencieusement en pensant à la tête de ses parents lorsqu'ils rentreraient et découvriraient le carnage.

— On y va ? demanda Big Lad, sans la regarder.

— On y va, fit Maureen.

Elle enfila le parc, referma la grille pour ne pas attirer l'attention de la police locale. Ils auraient peut-être encore besoin du château. Le dernier endroit où la police irait chercher des « Provos ». Maureen se dit que ce serait une idée amusante d'amener dans la propriété une centaine de squatters de Falls Road qui avaient perdu leur demeure, du fait des protestants...

Big Lad demanda :

— Tu as confiance en ce type ?

— Oui, fit-elle.

— Parce qu'il t'a baisée.

C'était la première allusion aux incidents de la veille.

Maureen le gifla d'un revers de main, sans s'arrêter de conduire, les traits brusquement durcis.

— Tais-toi !

L'énorme garçon se tassa sur la minuscule banquette, caressant machinalement le manche de sa hache. Il avait sa petite idée sur l'attaque de la prison. Qui n'était pas celle de Maureen.

— Tant qu'on entend rien, c'est bon signe..., soupira Maureen pour détendre l'atmosphère.

Eux ne risquaient qu'une fouille et un interrogatoire. À part la hache, il n'y avait rien de compromettant dans l'Austin.

Le retour serait plus délicat... S'il y avait un retour.

Maureen, malgré elle, guettait l'horizon. Une colonne de fumée signifierait la fin de la Rolls-Royce, de leurs projets et de l'homme qui l'avait prise la veille. Elle essayait de ne pas y penser, mais chaque cellule de son corps le lui rappelait. Elle avait beau se répéter que c'était un ennemi de classe, elle n'arrivait pas à le haïr. En pensant à ce qu'elle avait ressenti la veille ; une boule de chaleur remonta le long de son ventre. Du coin de l'œil, elle observa Big Lad comme s'il pouvait lire dans ses pensées. Il fallait qu'il ait été ivre mort pour ne pas entendre ses cris de plaisir.

Le jeune géant fixait le pare-brise, souhaitant de tout son cœur voir bientôt les débris de la Rolls et de l'homme qu'il haïssait.

*
* *

Malko sortit son passeport avec componction et le tendit à l'officier de la Military Police. Ce dernier y jeta un coup d'œil, alla vérifier l'immatriculation de la Rolls et remarqua :

— Ce véhicule ne vous appartient pas, Sir ?

Malko lui adressa son sourire le plus mondain.

— Il est à mon beau-frère. Je vais à une réunion de famille.

L'officier hocha la tête.

— Très bien, Sir. Pouvez-vous ouvrir le coffre ?

— J'en serais ravi, mais je n'ai pas la clef. Comme je vous l'ai dit, cette voiture n'est pas à moi...

L'officier hésita. Partagé entre la routine et l'estime pour ce citoyen au-dessus de tout soupçon. Finalement, il eut un sourire de compréhension et tendit son passeport à Malko :

— Cela ira, Sir. Bonne route.

Malko compta mentalement jusqu'à dix avant d'enclencher la boîte automatique, réussissant à sourire à l'officier britannique. Remerciant le ciel que ce dernier n'ait pas su que sur les Rolls, la même clef servait à tout.

Il doubla les autres voitures arrêtées, coffre et portières ouvertes. Et soudain une horrible pensée gâcha sa joie : Comment Gordon allait-il savoir qu'ils étaient arrivés à la ferme et pas arrêtés par un autre barrage. Ce problème le préoccupa jusqu'au moment où il vit un panneau indiquant Hamilton's Bawn.

Malko tourna à droite, cahota dans la boue, vit une cour de ferme et

entra. Tout semblait désert. Il roula jusqu'à un hangar et se gara dessous. Puis il descendit et donna trois coups de Klaxon. Il s'approcha du coffre et cria :

— Nous sommes à la ferme, Gordon !

Pas de réponse. Est-ce que le dynamitero craignait un piège ?

Malko attendit près de la Rolls, le cœur cognant dans sa poitrine.

Tout à coup plusieurs silhouettes surgirent des broussailles. Étrangement accoutrées : pull noir, pantalon noir, gants noirs et cagoule noire. Deux avaient des Thomson à la main. Sans dire un mot à Malko, ils s'approchèrent du coffre et crièrent quelque chose en gaélique. La voix étouffée de Gordon leur répondit.

Aussitôt l'un des hommes en noir se tourna vers Malko.

— Ouvrez-lui.

Malko s'empessa d'obéir. « Gélinite » Gordon sauta hors du coffre et grimaça un sourire sans joie.

— Vous avez bien eu les pigs... J'ai tout entendu. « S'il vous plaît Sir, Merci Sir, au revoir Sir. » Moi, il m'aurait balancé un coup de pied dans le ventre. Il faut croire que vous allez bien avec la Rolls-Royce.

— Il se trouve que j'en ai une, dit froidement Malko.

Les hommes masqués commençaient à décharger les armes du coffre. Malko suivit Gordon derrière le hangar. Plusieurs tenues noires étaient posées par terre, à côté d'un gros poste radio. Assis par terre, un homme en cagoule manipulait les boutons, écouteurs aux oreilles.

— Mettez-en une, ordonna le jeune dynamitero à Malko. Celui-ci était en train d'enfiler sa cagoule quand la Cortina et l'Austin 1300 entrèrent dans la cour de la ferme. Il y eut une brève embrassade entre les nouveaux venus et Maureen. Des conciliabules à voix basses. Malko attendait à l'écart. Il perçut les échos d'une discussion violente entre les hommes en noir et Maureen. Celle-ci vint vers lui, le visage fermé.

— Il y a un problème, annonça-t-elle. J'avais projeté de vous laisser avec eux pendant l'attaque. Ils ne veulent pas. Ils n'ont pas confiance.

— Et si je rentrais chez moi ? suggéra Malko.

Maureen haussa les épaules.

— Ne dites pas de bêtises. Il n'y a plus qu'une solution. Vous venez avec nous. Vous n'aurez pas d'arme. S'il y a un blessé vous le porterez. Mettez une tenue comme les autres.

Elle tourna les talons, laissant Malko médusé. C'était le comble.

— Nous démarrerons dès que nous aurons le feu vert, annonça

Maureen. Nous devons être en place devant la prison avant que Gordon arrive. Chacun sait ce qu'il a à faire ?

Big Lad et One-hand Bryan approuvèrent de la tête. Maureen fixa le géant.

— Tu es sûr que tu sais mettre en marche le rouleau compresseur ?

Big Lad lâcha un « oui » maussade. Malko se demanda comment cela allait se passer. Maureen s'assit au volant de l'Austin, disposant les fusils d'assaut sur le plancher.

Malko avait passé une tenue noire qui le faisait ressembler à Fantômas.

— Vous ne craignez pas de vous faire remarquer ? objecta-t-il. Ce n'est pas très discret...

— Il n'y a que de bons catholiques à Armagh, répliqua sèchement Maureen. Et la route est déserte jusqu'à la prison.

Ils s'entassèrent dans l'Austin 1300. Maureen et Big Lad à l'avant, Malko et un des hommes en noir à l'arrière. Les autres s'enfoncèrent de nouveau dans les fourrés avec Bryan. Gordon était au volant de la Rolls.

Vingt minutes passèrent. Malko commençait à s'engourdir quand le radio surgit, les écouteurs aux oreilles.

— Allez-y, toutes les patrouilles sont vers Killylea.

Maureen mit en route et sortit de la ferme. Malko sentit les battements de son cœur s'accélérer. Cette fois ça y était. Il avait la gorge sèche. Personne ne disait mot. L'homme en noir resté dans les fourrés serrait contre lui un Armalite ainsi que Big Lad. Il y avait deux autres fusils d'assaut sur le plancher, des chargeurs et des grenades.

Ils croisèrent une vieille femme arrêtée sur le bord de la route. Malko eut le temps de la voir faire le signe de croix comme si elle avait aperçu le diable.

L'Austin aborda la descente menant à la prison. Maureen ralentit. Malko reconnut le triste bâtiment gris avec ses hauts murs et ses fenêtres grillagées. Personne en vue. Le rouleau compresseur était toujours devant la prison sur un ruban d'asphalte tout neuf. Maureen stoppa au bord du trottoir juste en face. L'humidité était telle qu'une épaisse couche de buée recouvrait les vitres et le pare-brise. Dès que les essuie-glaces cessèrent de fonctionner, le pare-brise redevint opaque.

— Dans trois minutes, Gordon sera là, fit Maureen d'une voix étrangement détimbrée.

Maureen se tourna vers Malko.

— Alors, qu'est-ce que cela fait d'être de l'autre côté de la barrière ?

Il n'eut pas le temps de répondre. Un coup léger venait d'être frappé à la vitre du côté de Big Lad.

Big Lad regarda Maureen et jura entre ses dents. Il balaya le pare-brise de sa grosse patte, dégageant la vue.

Quatre soldats anglais se tenaient devant l'Austin. Le dernier tournant le dos pour protéger ses camarades. Avec celui qui avait frappé à la vitre, cela faisait cinq.

Malko sentit son cœur descendre dans ses talons. C'était tellement inattendu que les quatre occupants de l'Austin demeurèrent rigoureusement immobiles. Un nouveau coup fut frappé à la vitre. À travers la buée on apercevait la silhouette du soldat.

— Big Lad jeta un regard affolé à Maureen. Le visage de l'Irlandaise semblait s'être rétréci.

— Ouvre ! jeta l'Irlandaise et tue-le.

Tout se passa ensuite très vite. Big Lad fit descendre sa vitre à toute vitesse. Le soldat anglais fut tellement surpris en apercevant les cagoules qu'il ne réagit pas. Big Lad saisit l'extrémité du canon de son Nato et tira de toutes ses forces. Le soldat vint avec. Aussitôt les doigts énormes de Big Lad se refermèrent autour de la gorge. Malko entendit les cartilages craquer, vit le visage de l'Anglais se déformer comme une cire molle.

L'homme en tenue noire bondissait déjà à l'extérieur, l'Armalite coincée contre sa hanche. Il tira en même temps qu'un des quatre soldats de la patrouille revenue de sa surprise.

Les deux rafales se croisèrent. Les premières balles de l'Anglais coupèrent pratiquement son adversaire en deux et les autres se perdirent dans les arbres du parc en face de la prison.

Il n'eut pas le temps de voir le résultat de son tir : plusieurs balles de l'Armalite tournoyèrent dans sa poitrine et il mourut instantanément, le cœur éclaté. Son corps, rejeté en arrière par les impacts, tomba sur la chaussée.

Deux des soldats se précipitèrent de l'autre côté de la route pour s'abriter derrière le rouleau compresseur.

Big Lad repoussa le corps du soldat étranglé et ouvrit la portière d'un coup, fit face au cinquième soldat de la patrouille, un très jeune homme engoncé dans un gilet pare-balles, avec un fusil à lunette : le tireur d'élite du groupe.

Il braqua son arme sur Big Lad, empêtré dans le corps de son

camarade. On entendit crier les deux autres soldats maintenant à l'abri. Ils n'osaient pas tirer sur l'Austin à cause de leur camarade. Ce dernier arma sa culasse, appuya sur la détente.

Il y eut un claquement sec. Une cartouche s'était coincée dans la chambre et la culasse était entrouverte. Désespérément, il ramena la culasse en arrière pour éjecter l'étui défectueux. Big Lad plongea le bras dans l'Austin et ramena la hache. Malko le vit lever son arme et la hache s'enfoncer dans la poitrine du jeune soldat comme dans un arbre. Le sang jaillit à un mètre. Le soldat lâcha son fusil automatique qui tomba avec un bruit de ferraille. Big Lad arracha son arme et frappa de nouveau, fendant le casque et la tête.

Bouleversé, Malko se jeta hors de l'Austin, saisissant au passage l'Armalite de Big Lad. Celui-ci resta debout, les yeux fous, brandissant sa hache. Maureen glissa à travers la banquette et s'aplatit sur le trottoir, à côté de Malko, entre le parc et la voiture. Les deux soldats abrités derrière le rouleau compresseur tirèrent en même temps. Les balles déchiquetèrent l'Austin, encadrant Malko et Maureen. Cela tournait au désastre. Big Lad poussa un grognement, oscilla, passa la main sur sa chemise où une tache de sang venait d'apparaître.

— Couche-toi ! hurla Maureen.

Le géant ne sembla pas entendre. Comme un automate, il s'avança vers Malko, brandissant sa hache. Il l'abattit au moment où Malko roulait sur lui-même. La lame fit jaillir une étincelle et un éclat de silex du trottoir.

— Big Lad, tu es fou ! hurla de nouveau Maureen.

Son calme et son assurance avaient volé en éclats.

Elle avait perdu l'initiative des opérations. Big Lad grogna et se rapprocha de Malko brandissant sa hache de toute sa hauteur. Une nouvelle rafale de fusil automatique claqua. Cette fois Big Lad parut soulevé par une main géante : son visage se transforma en un fruit sanglant et informe. Sa hache resta en l'air, brandie quelques secondes puis il la laissa retomber d'un geste presque doux, tituba comme un homme ivre et tomba sur le dos. Il resta immobile sur le trottoir, les mains étrangement croisées sur sa poitrine, comme un premier communiant.

Malko vit un des soldats l'ajuster et tira une courte rafale de l'Armalite vers le rouleau compresseur. Se disant que dans quelques minutes, ils auraient toute l'armée anglaise sur le dos.

— Nous sommes fichus, cria-t-il à Maureen.

S'ils quittaient la protection de l'Austin, les deux soldats anglais

embusqués derrière le rouleau compresseur les transformeraient en dentelle. Brusquement Maureen cria :

— Gordon !

Malko tourna la tête vers la descente et vit la grosse Rolls-Royce bleue dévalant vers eux à toute vitesse.

Stupéfait, un des soldats anglais agita son fusil en hurlant pour empêcher la voiture d'entrer dans la zone de feu. Mais la voiture continua et dans un crissement dément de ses pneus martyrisés, vira presque à angle droit devant la prison, frôla le rouleau compresseur qui abritait les deux soldats anglais, avant de s'écraser contre la grille de la prison d'Armagh. Maureen poussa un hurlement strident :

— Gordon !

Malko eut le temps de voir la portière avant gauche s'ouvrir et un corps jaillir de la voiture.

Puis tout disparut dans l'explosion et le nuage de fumée blanche qui enveloppa la scène.

« Gélinite » Gordon avait sauté trop tard.

Aplatis sur le trottoir, Malko et Maureen virent l'Austin 1300 s'envoler et s'écraser contre la grille du parc. Une pluie de débris les bombarda, le souffle les fit rouler sur plus de cinquante mètres.

Lorsqu'ils se relevèrent, des choses innommables pendaient aux fils téléphoniques. Le silence était retombé mais pas le nuage de fumée noire et blanche.

Maureen sanglotait hystériquement.

— Gordon, Gordon...

— Venez, cria Malko.

Il se souvenait que Maureen avait parlé de complices les attendant de l'autre côté de la prison. Leur seule chance était de les rejoindre. Il traversa la route en courant et s'enfonça dans la fumée, traînant Maureen. Il n'y avait plus aucune trace des deux soldats anglais. Le rouleau compresseur avait reculé de dix mètres. Malko aperçut une trace sanglante : un bras séparé du corps et écrasé, tenant encore un fusil.

La Rolls-Royce de deux tonnes n'existait plus.

Seul, le châssis subsistait, projeté de l'autre côté de la route. La grille était tordue et déchiquetée. L'avant de la Rolls avait pénétré jusque dans le greffe, pulvérisant les deux portes blindées.

Brusquement, Maureen plongea dans l'ouverture.

— Tulla !

Malko, ivre de rage, n'eut d'autre ressource que de la suivre, se frayant un chemin à travers les débris. La fumée se dissipait : il aperçut la grille séparant le greffe du reste de la prison. Le moteur de la Rolls s'était encastré dedans et l'avait déformée comme un filet de football.

Plusieurs silhouettes apparurent de l'autre côté et il entendit soudain la voix de Tulla crier :

— Maureen ! Maureen !

Il y avait des prisonnières, des visiteurs et quelques gardiennes.

Malko se glissa entre les barreaux disjoints, aussitôt rejoint par Maureen. Les visiteurs s'écartèrent respectueusement devant les tenues noires.

Le vacarme était effroyable. Une sonnerie stridente couvrait les appels et les cris : l'alarme générale. Tulla se jeta sur Malko et Maureen, les étreignit. Maureen semblait retrouver partiellement son sang-froid.

— Vite, vite, supplia-t-elle. Partons.

Ils traversèrent tous les trois en courant le petit jardin intérieur de la prison.

Puis Tulla les guida dans un dédale de couloirs. Ils parvinrent sans encombre au mur d'enceinte et s'arrêtèrent devant une petite porte métallique dont Maureen fit sauter la serrure d'une courte rafale.

Malko l'ouvrit d'un coup de pied et ils se retrouvèrent dans une rue calme et déserte.

One-hand Bryan surgit du coin et leur fit signe. Ils coururent jusqu'au croisement dans la rue en pente. Un énorme corbillard était arrêté le long du trottoir. Une vieille Bentley transformée, couverte de fleurs. Les portes arrière du compartiment où on mettait normalement le cercueil étaient grandes ouvertes.

— Entrez ! ordonna One-hand Bryan.

Tulla, Maureen et Malko s'allongèrent les uns contre les autres. On referma les portes et le noir se fit. Le corbillard démarra immédiatement. Cahoté, brinquebalant contre les parois, Malko n'eut pas beaucoup le temps de penser à ce qui se passait. Les deux filles pleuraient dans les bras l'une de l'autre.

Il se demanda si la ruse des complices de Maureen allait réussir. Mais, très vite, à la vitesse, il comprit que le corbillard était sorti de la ville et roulait à tombeau ouvert...

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

Tulla parut s'apercevoir de sa présence et se rua dans ses bras, lui couvrant le visage de baisers.

— Merci, sanglota-t-elle, merci ! Sans vous, rien n'aurait pu se faire. Vous êtes formidable.

Maureen les observait sans rien dire, serrant son Armalite contre elle. Son regard croisa celui de Malko et se réchauffa, s'illumina. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose puis la referma. Mais à son expression, il comprit qu'il avait gagné son estime.

Ce qui était une faible consolation. Non seulement il n'avait rien appris sur Bill Lynch, mais il se trouvait dans un effroyable pétrin. L'opération « Pénétration » de la C.I.A. avait réussi au-delà de toute espérance...

— Ôtez votre tenue noire, dit Maureen.

Elle donna l'exemple, se tortillant dans l'étroit espace. Le corbillard ralentissait. Peut-être encore un barrage. Malko se souvint opportunément que la Grande-Bretagne avait supprimé la peine de mort. Pris, il s'en tirerait avec une vingtaine d'années de pénitencier...

Il trouverait son arriéré de solde à la sortie. Avec une vieille dame qui ressemblerait à Alexandra.

Un violent changement de direction le projeta contre la paroi et l'arracha à ses pensées moroses. Le corbillard stoppa presque aussitôt. Les portes arrière s'ouvrirent sur une soutane et un visage rubicond et réjouï :

— Que Dieu vous bénisse, mes enfants, fit une voix à l'épais accent Irlandais.

Malko s'extirpa le premier, les pieds en avant et serra machinalement la main d'un vieux curé athlétique à l'œil coquin. Celui-ci serra sur son cœur les deux filles puis se tourna vers Malko et dit gravement :

— Merci d'avoir arraché cette enfant à son supplice. Dieu vous le rendra. Maintenant venez vite.

Ils se trouvaient devant une petite église, dans une cour fermée de murs.

Le curé escalada le péristyle suivi des trois occupants du corbillard. Celui-ci manœuvrait déjà, sortant en marche arrière. Ils traversèrent la petite église. Derrière l'autel se trouvait une ouverture carrée dans le sol, avec des marches menant vers le niveau inférieur.

— Descendez, dit le curé.

Ils obéirent. Un minuscule couloir desservait deux petites cryptes

vides. Tulla entra dans la première et spontanément attira Malko avec elle. Il n'y avait pas de place pour trois.

Le curé fit entrer Maureen dans la niche voisine.

— Ne faites pas trop de bruit, recommanda-t-il. Ces mécréants vont sûrement venir fouiller partout, mais ils ne vous trouveront pas. Je vais remettre la trappe en place. Je viendrai vous chercher quand le danger sera passé.

C'était ce qu'on appelle un curé de choc.

Une fois de plus, Malko se retrouva dans le noir. Il entendait les battements de son cœur. Le silence était absolu. Une vague odeur d'encens et d'ossuaire flottait dans l'atmosphère confinée. Malko avait l'impression d'être devenu une momie égyptienne. Il prêta l'oreille, mais n'entendit aucun bruit extérieur. Il pria le ciel pour que le curé n'ait pas un infarctus et qu'on ne les oublie pas pour de bon...

Après le vacarme des explosions et des coups de feu, le silence était presque angoissant. Il revit la hache de Big Lad. Il était mort à cause de sa haine.

Tulla se serra soudain encore plus contre lui et murmura à son oreille.

— C'est si bon d'être libre...

Ce qui était une façon de voir les choses. Il se demanda ce que les prochaines heures allaient lui réserver. La sortie de la crypte risquait d'être délicate. Heureusement, Tulla se mit à l'embrasser partout comme une folle. Pleurant et balbutiant des remerciements.

CHAPITRE XII

Ils étaient si serrés qu'ils ne pouvaient pas bouger tous les deux en même temps. Des sardines dans une boîte. Impossible de savoir combien de temps s'était écoulé. Après l'excitation du début, Tulla avait sombré dans une sorte de torpeur, pelotonnée contre Malko. Ce dernier essayait vainement de saisir un bruit de l'extérieur. C'était comme s'ils étaient retirés du monde.

Tulla bougea légèrement sous la main de Malko et murmura :

— Oh, je suis si heureuse.

Malko lui caressa les cheveux. Se demandant combien de temps ils allaient rester enterrés vivants. Il était ankylosé à hurler. Sans compter le choc du souffle de l'explosion qui l'avait meurtri un peu partout.

— J'ai soif, fit timidement Tulla.

Il réalisa qu'il avait aussi la langue comme de l'étaupe.

— J'espère que ce curé de choc va vite nous libérer, dit-il.

Malko réfléchissait pour ne pas penser à la soif qui le dévorait. Tulla devait en faire autant de son côté car elle demanda tout à coup :

— Pourquoi avez-vous accepté ce risque énorme ? Vous n'êtes pas Irlandais ? Sans vous, ils n'auraient pas pu me libérer.

Malko hésita à répondre. Il avait peur de braquer Tulla en lui disant la vérité. Puisque Maureen jouait le jeu, pour ses raisons à elle.

— Je ne me rendais pas compte, dit-il. J'ai été entraîné un peu malgré moi. Maureen et ses amis avaient un enthousiasme communicatif.

— Mais ils remplissaient seulement leur devoir, objecta vivement Tulla. C'est une règle absolue de l'organisation. Nous devons nous entraider jusqu'à la mort.

— J'ai eu l'impression, dit Malko, que Maureen a décidé tout elle-même...

— Elle-même ! Mais c'est impossible.

— Si, dit Malko. Ces trois garçons lui étaient tout dévoués.

Tulla étouffa un sanglot.

— Mon Dieu ! Big Lad et Gordon. C'est horrible... Es sont morts à

cause de moi.

— Big Lad s'est suicidé, corrigea Malko. Pour des raisons à lui. Maureen vous expliquera. Quant à « Gélinite » Gordon, il était déjà mort depuis longtemps...

Le silence retomba.

Tout à coup, Tulla demanda :

— Vous n'avez rien appris sur mon père, n'est-ce pas ?

— Rien de précis, avoua Malko.

Il y eut des bruits de pas à l'extérieur.

La porte du caveau s'ouvrit sur la face rubiconde du curé, une vieille mitraillette Sten dans le creux de son bras.

— Vite, mes enfants.

Malko se hâta de s'extirper de son inconfortable position. Maureen attendait déjà dans le minuscule couloir.

Elle enveloppa Tulla et Malko d'un regard soupçonneux.

— Votre voiture est ici, annonça le curé à Malko. Vous pouvez retourner à Belfast. Les autres s'en vont dans une autre cachette plus sûre.

Malgré lui, Malko éprouva une sorte de déchirement intérieur. Durant les dernières heures, il avait oublié qu'il était un agent de la C.I.A. chargé de pénétrer un mouvement révolutionnaire.

C'était fini. Chacun reprenait son rôle.

Ils remontèrent de la crypte, traversèrent l'église déserte. Il faisait nuit. Sur le parvis, ils se séparèrent. Tulla, d'abord, étreignit Malko en pleurant. Puis Maureen l'embrassa. De tout son corps. Le vieux curé tourna la tête, gêné.

— Bonne chance, chuchota Malko.

Sincère.

— À bientôt, fit Maureen. Vous avez été formidable.

Le curé qui attendait près d'une minuscule et antédiluvienne Vauxhall, remarqua d'une voix pleine de jubilation :

— Cinq soldats ennemis ont été tués ! Dieu était avec vous.

Les deux filles se tassèrent dans la Vauxhall qui disparut. Malko s'installa au volant de la Cortina.

Il imaginait la tête de Conor Green lorsqu'il apprendrait son rôle dans cette brillante opération. Il bénit sa cagoule noire. Elle risquait de

lui éviter quelques années de pénitencier...

*
* *

Malko se réveilla d'un coup. La sonnerie stridente du dispositif d'alerte de la prison lui vrillait les oreilles. Il ouvrit la bouche pour crier et réalisa que ce n'était que le téléphone posé près de son lit. Il tâtonna jusqu'à l'écouteur, décrocha, reconnut la voix de Conor Green. Immédiatement soulagé.

— Votre week-end s'est bien passé ? demanda l'Américain d'une drôle de voix.

— Heuh ! fit sobrement Malko. Quel jour sommes-nous ?

— Lundi, précisa l'Américain. Vous dormez depuis vendredi ou quoi ?

Malko saisit immédiatement la perche. C'était encore la meilleure attitude à adopter. D'ailleurs Conor Green devait avoir une raison sérieuse pour l'appeler chez lui.

— Quelle heure est-il ? Effectivement, j'ai pas mal bu.

— Huit heures.

— Du soir ou du matin ?

— Du matin, bon sang.

Malko avait dormi quatre heures.

— Quelles sont les nouvelles, demanda-t-il.

— Vous n'êtes pas au courant ? La fille de Bill Lynch a été enlevée hier de la prison d'Armagh par un commando de l'I.R.A. qui a tué cinq soldats anglais avant de faire sauter la prison... C'est l'opération la plus sanglante et la plus spectaculaire que l'I.R.A. ait réussie depuis plusieurs mois.

— Ils l'ont reprise ?

— Non. Mais la Spécial Branch est sur les dents. Ils passent le pays au peigne fin.

— Parfait, fit Malko. Nous nous voyons tout à l'heure ? À midi ?

— À midi. Au même endroit. Et Conor Green raccrocha.

*
* *

Conor Green avait pris la couleur d'un brie bien mûr. Lorsque Malko eut fini le récit de son week-end mouvementé, il finit par dire :

— Votre rôle dans cette attaque, est extrêmement fâcheux.

Bel *understatement*.

— On m'a demandé de m'infiltrer dans l'I.R.A., remarqua suavement Malko. J'ai obéi aux ordres.

— On ne vous a pas dit d'attaquer une prison, grommela Conor Green ! Si les Anglais apprennent votre rôle, même Jasper ne pourra rien faire. Cinq soldats ont été tués, ne l'oubliez pas. Il n'y a plus qu'une chose à faire. Disparaissez.

— Comment ?

— Quittez l'Irlande du Nord, dit l'Américain. Si les autres se font prendre, ils seront trop contents de parler.

— Et l'enquête sur la mort de Bill Lynch ? objecta Malko.

— On enverra quelqu'un d'autre, trancha Green. Vous avez finalement peu avancé. À part la découverte de cette Kalachnikov... Qui ne mène à rien pour l'instant. Sinon à savoir que les popovs sont dans le coup. Mais cela ne nous dit pas qui a trucidé ce pauvre Bill. Alors, je vous donne l'ordre de filer. Si on vous coffre et qu'on découvre vos liens avec la « Company » ce sera la merde. Prenez le premier avion pour où vous voudrez. J'envoie immédiatement un télex à Langley pour leur expliquer.

Malko but pensivement une gorgée de whisky. Il avait horreur d'abandonner une action en cours, mais, in petto, reconnaissait que le consul avait raison. Pourtant c'était idiot. Il avait réussi à s'infiltrer dans l'I.R.A. comme aucun agent de la C.I.A. ne l'avait fait avant lui. Puis, il pensa aux barbelés de Long Kesch...

— Très bien, je pars, dit-il.

Conor Green lui serra la main.

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Malko se retrouva dans le couloir. Déprimé. Il mourait d'envie de prendre une douche. Il se dit qu'il ne reverrait jamais ni Tulla, ni Maureen.

La vie était ainsi faite. Le temps de prendre un taxi jusqu'à la villa, de faire ses paquets et de partir pour l'aéroport, à côté de l'hôtel, son aventure irlandaise serait terminée.

L'eau tiède commençait à couler sur la peau de Malko quand la sonnette de la porte d'entrée le fit sursauter. D'abord, il décida de l'ignorer.

Trente secondes plus tard, elle retentit encore plus insistante. Malko pensa immédiatement à la police. Ce n'était pas le moment de l'indisposer. Furieux, il s'enroula dans un peignoir de bain et alla ouvrir.

M^{me} Lynch, l'œil brillant et humide, la poitrine agressive et les jambes découvertes jusqu'à mi-cuisses, lui adressa un sourire éblouissant.

— Oh, je suis si contente que vous soyez là !

Son haleine empestait le « Irish Power » à trois mètres. Elle tenait à peine debout. Malko fut tenté de refermer la porte. Mais la redoutable mère de Tulla était déjà entrée.

— Que voulez-vous ? demanda Malko d'une voix à repousser un iceberg.

La blonde platinée cligna de l'œil et dit à voix basse.

— Vous remercier !

Malko sursauta.

— Comment ?

M^{me} Lynch se rapprocha encore :

— Je sais tout, chuchota-t-elle. Tulla m'a fait prévenir. Vous avez été fantastique.

Malko se demanda s'il allait l'étrangler ou l'assommer.

— Merci, fit-il, d'être venue. Mais je prends ma douche.

— Eh bien, je vous attendrai, fit Madame Lynch.

Écartant Malko, elle pénétra dans le living-room et s'assit dans un fauteuil. Excédé, Malko haussa les épaules et repartit dans la salle de bains. Après tout, dans une heure, il serait loin de Belfast.

*

* *

Les yeux fermés, Malko recevait avec délices le jet d'eau très chaude qui pénétrait par chacun des pores de sa peau. Sensation délicieuse. Il avait l'impression de se laver en même temps le cerveau.

Une voix pâteuse couvrit soudain le bruit de la douche.

— Je vais vous essuyer.

Horrifié, il ouvrit les yeux et aperçut MTM Lynch, une serviette à la main, titubante et pleine de bonne volonté.

— Je ne vous ai rien demandé, fit-il.

Elle eut un rire de gorge.

— Allons ! Ne soyez pas timide ! Bill adorait ça. Je ferme les yeux !

Avec le redoutable entêtement des ivrognes elle restait plantée en face de la baignoire. Malko comprit qu'il ne s'en débarrasserait pas. Résigné, il arrêta la douche et se retourna. Aussitôt, il sentit une serviette l'envelopper des épaules aux genoux. M^{me} Lynch commença à le masser énergiquement, sans laisser un pouce de peau humide. Malko se sentit revivre sous cette friction de cheval.

— Retournez-vous.

Il obéit, ne vit d'abord que le mur blanc de la serviette tendue à bout de bras. Puis le linge entoura son corps et il aperçut le visage de sa « masseuse ». Une lueur guillerette flottait dans les yeux bleu porcelaine. Elle semblait parfaitement à l'aise dans cette situation bizarre. Ses mains commencèrent à frotter le torse de Malko. Moins énergiquement que le dos...

— C'est agréable, non ?

Sa voix était quand même légèrement altérée.

— Vous êtes mince, remarqua M^{me} Lynch. C'est rare à votre âge. Bill était trop gros.

La friction atteignit les hanches de Malko. Puis M^{me} Lynch descendit vers les cuisses, frotta, remonta, sa paume, frôlant au passage l'entrejambe. Malko, franchement gêné, eut un léger mouvement de recul.

— N'ayez pas peur. Je ferme les yeux, fit M^{me} Lynch.

Ses paupières s'abaissèrent. Mais, sans doute par inadvertance, ses longs doigts s'attardèrent au même endroit, séchant et frictionnant avec une ardeur digne d'éloges. Malko, qui lui, n'avait pas les yeux fermés, remarqua que le décolleté généreux se soulevait plus rapidement. M^{me} Lynch semblait ailleurs, la bouche entrouverte, les yeux clos, agitée d'un léger balancement, sa friction était de plus en plus lente, comme si elle cédait au sommeil. De plus en plus précise aussi. À croire qu'elle avait oublié que Malko avait des jambes. Ses mains séchaient inlassablement la même zone, du nombril au haut des cuisses. Avec un mouvement tournant très lent. Il lui était difficile de ne pas percevoir la réaction provoquée par ce séchage particulier. On

n'entendait plus que leurs deux respirations. La buée obscurcissait la pièce. Malko baissa les yeux sur la poitrine ronde qui avait dû être superbe.

Brusquement, la main qui retenait la serviette autour de sa taille s'écarta. Le linge tomba au fond de la baignoire. M^{me} Lynch poussa un petit cri.

— Oh, *I am sorry* !

Sans ouvrir les yeux, elle se pencha pour la ramasser. Mais elle ne termina pas son geste. Sûrement par inadvertance, son visage heurta ce qu'elle avait séché avec tant de dévouement. Malko sentit contre lui la chaleur d'une joue, puis la douceur moite d'une bouche.

Sans ouvrir les yeux, M^{me} Lynch l'engloutit jusqu'à la glotte, avec une lenteur infinie, comme une somnambule. Les deux mains appuyées au rebord de la baignoire, elle avança la tête jusqu'à ce que ses boucles décolorées chatouillent le ventre de Malko. Elle demeura ainsi, figée, comme un boa essayant d'avaler un lapin, pendant un temps qui parut infiniment court à Malko. Puis, avec la même lenteur exaspérante, M^{me} Lynch retira sa bouche, millimètre par millimètre, ramassa la serviette, la remit autour de Malko et acheva d'un tour de main habile ce qu'elle avait si bien commencé.

Ses doigts se crispèrent sur Malko à travers la serviette, comme si elle voulait profiter de chacune des pulsations de son plaisir, puis elle sécha rapidement ses jambes, jeta la serviette, se retourna et annonça d'une voix légèrement altérée :

— Ça y est, vous êtes sec !

Elle sortit de la salle de bains d'une démarche d'automate, laissant Malko au bord de la dépression nerveuse.

Il ferma les yeux, revivant l'instant extraordinaire où M^{me} Lynch l'avait religieusement enfoncé dans sa bouche.

Machinalement, il acheva de se sécher, se coiffa, se rhabilla sans se presser. S'il n'y avait pas eu la serviette roulée en boule par terre, il aurait pu croire à un rêve.

Dix minutes plus tard, il pénétra dans le living-room et s'arrêta net.

M^{me} Lynch dormait dans un fauteuil : décoiffée, la bouche ouverte et le sein découragé. Le téléphone sonna dans la chambre et il se précipita.

La communication était pleine de parasites, mais Malko reconnut instantanément la voix de Maureen.

— Vous êtes seul ?

— Oui, mentit-il. Où êtes-vous ?

Elle rit.

— À Dublin. J'ai besoin de vous.

— Pour la même chose ?

Elle rit.

— Non. Vous m'avez dit une fois que le consulat américain prête parfois au United Fund for Northern Ireland des voitures de l'U.S. Aid pour des tournées de bienfaisance...

— C'est exact, dit Malko.

— Eh bien, si vous pouvez venir à Dublin avec une, ce serait formidable.

— Mais...

— Je n'ai pas le temps, fit-elle brusquement. Si vous voulez me revoir, trouvez-vous à dix heures devant l'ambassade Américaine à Dublin.

Elle raccrocha.

CHAPITRE XIII

Conor Green tirait frénétiquement sur ses chaussettes.

— Vous vous rendez compte ! ma responsabilité est directement engagée...

— Vous me prêtez cette voiture officiellement, souligna Malko. Sans savoir ce que je vais faire avec.

— Les Anglais savent que j'appartiens à la « Company » et que vous y appartenez aussi. S'il y a un coup dur, je me retrouve expulsé.

— Expulsé de Belfast c'est plutôt une promotion, remarqua Malko. Et je trouve un peu bête de nous arrêter là. J'apprendrai sûrement des choses intéressantes à Dublin.

Conor Green se leva et alla jusqu'à la fenêtre contempler la rangée de Saracen alignés sous ses fenêtres dans Queen Street. Malko était assis dans un fauteuil, dans son bureau du consulat. Sa première visite.

— Je ne peux rien pour vous là-bas, remarqua Conor Green. Et l'I.R.A. est encore plus puissante qu'ici. Le gouvernement d'Irlande du Sud les tolère et, même les encourage...

Malko se leva.

— Si je dois être là-bas à dix heures, il faudrait mieux que je me mette en route.

L'Américain soupira.

— Vous êtes têtù ! Bon, prenez cette foutue bagnole. Mais bon sang, faites en un usage décent.

— Écoutez, fit Malko, agacé par cette hypocrisie. Vous et moi travaillons pour la « Company ». Vous savez très bien que je ne vais pas à Dublin pour m'amuser.

*

* *

Malko frissonna. Il faisait aussi froid à Dublin qu'à Belfast. Derrière lui, la tour futuriste de l'ambassade U.S. se découpait dans la pénombre. Il avait eu le temps de déposer ses affaires à l'hôtel Burlington, simili palace construit en face d'une rangée de taudis, dans

le même quartier excentrique que l'ambassade.

La masse de son pistolet extra-plat glissé dans sa ceinture lui tenait chaud. Dix heures dix. Il décida de rester jusqu'à dix heures trente. De rares voitures passaient à toute vitesse.

Une grosse Ford Zéphyr bleu sombre ralentit à sa hauteur. Il se raidit. La voiture s'arrêta dix mètres plus loin. Comme pour l'attendre. Il se mit en marche. Arriva à la hauteur du véhicule. Un inconnu était au volant. Mais à côté de lui, il y avait Maureen.

Elle sauta de la voiture, étreignit Malko.

— Vous êtes venu !

— Ce n'est pas mon fantôme, dit-il.

— Et la voiture ?

— Elle est là.

Il se retourna désignant une Chevrolet grise immatriculée en plaques CD.

— Venez vite, fit Maureen. Vous me suivez.

Cela sentait le whisky et la poussière. Lorsque Malko était arrivé, il y avait deux jeunes gens qui s'étaient esquivés aussitôt. Le hangar était au fond d'une cour, presque dans la campagne.

Maureen buvait un « irish-coffee » après en avoir préparé un à Malko.

— Où est Tulla ? demanda Malko.

— En sûreté. À Belfast.

Tout son corps lui souriait. À travers la table elle lui prit la main et la serra.

— Pourquoi avez-vous besoin de cette voiture ?

Ses yeux brillèrent d'excitation.

— Je viens d'être nommée chef de bataillon. À cause de la prison. On a décidé de m'attribuer des armes modernes. Je suis venue les chercher. C'est ma responsabilité de les ramener dans le Nord. Mais, pour nous, c'est très dangereux. Avec la voiture CD et le passeport étranger, vous ne risquez rien.

— Je vois, fit Malko.

Elle prit cela pour une acceptation et dit d'une voix fondante.

— J'étais sûre que vous accepteriez. Nous partirons dans trois heures. En attendant, nous allons nous reposer ici.

Elle se leva, Malko l'imita. Tout à coup, elle fut contre lui, les bras noués dans sa nuque, le ventre en avant, sa bouche cherchant la sienne. Ils échangèrent un baiser furieux et prolongé. Puis Maureen, sans se décoller de lui, éloigna son visage et dit :

— Tout à l'heure. Quand nous serons arrivés. Les autres vont revenir.

Ses cuisses et son mont de Vénus serrés contre lui disaient qu'elle était sincère. Malko réalisa d'un coup que Maureen lui offrait la place de Big Lad. Sa vie sexuelle était inséparable de son action politique. Elle l'embrassa légèrement et se détacha de lui.

— Suivez-moi.

Elle ouvrit une porte, découvrant une cage d'escalier.

Malko grimpa le petit escalier, entra dans une pièce au plafond bas, encombrée de caisses et d'un matelas posé à même le sol.

— À tout à l'heure, fit Maureen.

Malko la retint par la main, l'attira. Elle ne résista pas. D'elle-même, elle se laissa glisser sur le matelas, aida Malko à lui ôter son blue-jean.

Il entra en elle tout de suite. Elle était brûlante et prête. Le vieux matelas s'enfonçait sous le poids de leurs corps. Les longues jambes tachetées de taches de rousseur s'élevèrent d'elles-mêmes et se replièrent sur le dos de Malko. Elle creusa le ventre pour l'avoir encore plus en elle et attira sa tête contre ses seins lorsqu'il se déversa. Puis ils demeurèrent immobiles. Haletants et heureux. Les jambes de Maureen retombèrent.

En bas, il y eut des bruits. Maureen se releva, s'habilla, échevelée et rouge, les yeux brillants.

— À tout à l'heure, souffla-t-elle.

*
* *

Un policier en casquette rouge et bas à résille, se penchait sur Malko avec un sale sourire.

— Allez, pig !

Langage étonnant dans la bouche d'un représentant de la loi. Malko se réveilla en sursaut et vit les yeux gris de Maureen. La jeune Irlandaise était emmitouflée dans une canadienne qui dissimulait son corps somptueux. Elle lui caressait doucement le visage. Malko se leva,

remit sa veste et descendit l'escalier.

— Nous sommes en retard, dit Maureen.

La porte était déjà ouverte. Malko la suivit dans la rue. Il faisait un froid glacial. Malko fut heureux de s'engouffrer dans la grosse Chevrolet à la place du conducteur, Maureen s'assit à côté de lui.

Ils démarrèrent, une autre voiture derrière eux. Maureen guidait Malko par des indications brèves. Ils aboutirent sur un grand boulevard à deux voies qui les mena dans la zone industrielle de Washingtonia. Un grand sigle lumineux « Mercedes » apparut, au-dessus d'un entrepôt.

— À droite, ordonna Maureen.

Malko s'engagea dans un chemin étroit, arriva devant une grande grille encadrant un interminable mur.

— Stop.

Maureen sauta à terre et courut vers la grille, une lampe électrique à la main. Elle fit plusieurs signaux brefs. Aussitôt des silhouettes surgirent de l'ombre et ouvrirent la grille. Malko vit les uniformes noirs, les cagoules, les gants noirs, les armes. Il était en plein I.R. A...

— Allez-vous garer au fond près du hangar, dit Maureen.

Une enfilade de bâtiments s'étaient sur plus de trois cents mètres. Le cerveau de Malko travaillait furieusement. Soudain son étonnante mémoire lui apporta l'élément qui lui manquait. Ce qui le liait au meurtre de Bill Lynch. Un homme en cagoule se pencha à la portière :

— Descendez.

Malko le suivit. Il escalada des marches de pierre, pénétra dans un hangar où l'odeur de whisky le prit aussitôt à la gorge : il longea des entassements de barriques gigantesques, pénétra à la suite des hommes en noir dans un second hangar au plafond beaucoup plus haut. Des cuves de bois hautes de dix mètres étaient serrées les unes contre les autres.

Au pied d'une des cuves se trouvait un tas de sacs en plastique. Les hommes en noir commencèrent à les transporter dans la station-wagon.

Maureen regardait, comme un enfant en admiration devant un arbre de Noël. Les gens de l'I.R.A. s'affairaient sans les regarder.

Elle lui prit le bras, se serra furtivement contre lui.

— Oh ! J'ai hâte d'être arrivée ! Je suis sûre que tout va bien se passer. Je serai derrière dans la Zéphyr. Il n'y a rien à craindre, j'ai des faux papiers.

Un des hommes en noir s'approcha de Maureen et dit d'une voix sèche :

— Le colonel vous demande.

La jeune activiste se précipita vers un homme qui se tenait à l'écart, entouré de trois gardes du corps, et s'arrêta au garde-à-vous.

— Qui est cet homme ? demanda le Colonel. Qui a pris la responsabilité de l'amener ici.

Maureen se troubla, intimidée.

— C'est moi... Mais... Il est absolument sûr... je...

— Qui est-ce ?

Elle le lui expliqua, détaillant longuement à voix basse les circonstances de son recrutement. Le « colonel » écoutait sans dire un mot. Finalement il secoua la tête, prit Maureen par le bras et l'entraîna à l'écart.

— Maureen, vous venez de commettre une imprudence grave. Très grave.

*

* *

Le dernier paquet d'armes avait été chargé depuis longtemps dans la station-wagon. Malko guettait la porte du bureau où avaient disparu Maureen et son interlocuteur.

De plus en plus inquiet.

Elle s'ouvrit tout à coup sur Maureen. La jeune Irlandaise s'avança d'un pas mécanique vers Malko, s'efforçant de sourire. Mais c'était plutôt une grimace et ses traits tirés attestaient de sa tension. Sa voix aussi quand elle lui parla. Plus haute que d'habitude, trop posée. Affectée et en même temps, prête à se briser.

Un drame venait de se dérouler dans le petit bureau. Malko se demanda s'il était directement concerné. L'homme qui avait parlé à Maureen était sorti à son tour et discutait à l'écart avec plusieurs de ses compagnons.

— Il y a un changement, annonça Maureen d'une voix qui s'efforçait d'être naturelle. Vous allez seulement à Crossmaglen. Tout près de la frontière. Je vous attendrai ici. Une voiture va vous suivre, pour veiller à ce que tout se passe bien. À Crossmaglen, vous vous arrêterez devant le pub *Short's*. C'est sur la place centrale. Une maison bleue. On vous dira ensuite où aller.

Sa voix se brisa brusquement. Pas une fois, elle n'avait regardé Malko. Deux hommes de l'I.R.A. s'étaient détachés du groupe et attendaient près d'elle.

— Maureen, dit Malko doucement.

Elle fit comme si elle n'avait pas entendu. Il comprit alors qu'il n'y avait plus rien à faire.

— Il faut que vous partiez, dit Maureen, d'une voix détimbrée.

Il ne restait plus rien de suspect dans le hangar. Malko suivit Maureen dehors. L'arrière de la Chevrolet touchait presque le sol. Il devait y avoir près de mille livres d'armes.

— À demain, fit Maureen.

Elle s'approcha et l'embrassa. Ses lèvres étaient froides et sèches. Où était la femelle déchaînée qui s'était donnée à lui une heure plus tôt ?

Elle s'éloigna et monta dans la Zéphir.

Malko sortit de la cour. Aussitôt une Jaguar noire XJ6 décolla du trottoir et se plaça derrière lui. Il s'orienta tant bien que mal dans les immenses boulevards déserts, parvint à retrouver la route du Nord, passa devant la bretelle de l'aéroport. Il était redevenu d'un calme olympien. Comme chaque fois qu'il allait affronter un danger mortel.

Tout en roulant doucement, il faisait le point. Avec tristesse. Quelque chose s'était passé. Il ne reverrait jamais Maureen et elle l'avait envoyé à la mort. Crossmaglen était un fief de l'I.R.A. Les Anglais ne s'y hasardaient même pas.

Il rendrait un dernier service à l'I.R.A. en transportant son chargement et on l'abattrait à l'arrivée. Ou bien, ceux qui le suivaient s'en chargeraient. Chargée comme elle l'était, la Chevrolet ne pouvait dépasser le 70. La Jaguar filait à 190. Il n'avait aucune chance de lui échapper. Sauf un barrage anglais. Mais, autour de Crossmaglen, les Anglais ne patrouillaient plus qu'en hélicoptère. L'I.R.A. leur avait tué trente soldats dans des embuscades...

CHAPITRE XIV

Les phares de la Jaguar se reflétaient dans le rétroviseur comme des yeux malfaisants. Il avait passé Dundalk depuis vingt minutes et se trouvait déjà en Irlande du Nord. La route était étroite et sinueuse.

Pas un chat. Malko n'avait pas croisé une voiture depuis un quart d'heure.

Il se dit que sa seule chance était de semer la Jaguar, avant Crossmaglen. Sinon, il était mort. Il y avait quatre hommes dans la Jaguar. Ce n'était que dans les westerns qu'on gagnait à un contre quatre.

Il ralentit brusquement. Un feu rouge luisait devant lui. Les phares de la Chevrolet éclairèrent un petit pont à une voie et passage alternatif. Malko stoppa, la Jaguar derrière lui, et attendit. Tout à coup, des phares apparurent de l'autre côté du pont. Une voiture venait en face.

Le feu était toujours au rouge. Brusquement, il passa au vert. Juste au moment où l'autre voiture s'arrêtait en face de l'autre côté du pont.

Malko réfléchit à toute vitesse.

Sans mettre le contact, il tourna le démarreur.

Bien entendu, la Chevrolet ne bougea pas. Il recommença plusieurs fois, laissant passer plusieurs secondes entre chaque essai. Le feu était toujours vert.

D'un coup, il passa au rouge. Malko tourna le contact. Le moteur de la Chevrolet rugit. Il passa en « *low* » et la lourde voiture fit un bond en avant.

Malko jouait sa vie sur le réflexe de l'automobiliste d'en face. Celui-ci n'avait pas encore bougé que la Chevrolet était déjà à moitié du pont.

Il s'ébranla enfin, mais trop tard. Malko entendit un coup de klaxon furieux et une bordée d'injures, aperçut une Land-Rover militaire. À peine avait-il quitté le pont que l'autre voiture s'y engagea en sens inverse, sûre de son bon droit...

Au même moment, la Jaguar bondit sur le pont, passant au rouge pour poursuivre Malko. En se retournant, celui-ci aperçut les deux véhicules, phares à phares, immobilisés au milieu du pont !

Réconfortant spectacle.

Malko accéléra au maximum, tourna dans la première route à droite, puis à gauche, et encore à droite, roulant aussi vite que la Chevrolet le pouvait sur des routes où on ne pouvait pas se doubler. Si un autre véhicule arrivait en face, son aventure s'arrêtait là.

Personne ne le suivait.

Il roula encore un quart d'heure, avisa une sente s'enfonçant dans les bois et s'y engouffra. Il éteignit ses phares, sortit de la voiture et se rua sur la porte arrière. Il avait très peu de temps.

*

* *

Les vieilles blessures de sa poitrine l'élançaient, tous ses muscles lui faisaient mal, tandis qu'il déchargeait les lourds emballages de toile huilée dans le sous-bois. S'attendant à chaque seconde à voir surgir la Jaguar.

Il lui fallut un quart d'heure pour vider la station-wagon. Par curiosité, il éventa le dernier emballage. Il contenait trois Kalachnikov flambant neufs. Trempé de sueur, il remonta au volant, souffla quelques secondes, s'essuya le front avec une pochette de soie et remit en marche.

La première partie de son plan avait réussi. Il repartit en marche arrière, regagna la petite route, ralluma ses phares. Une minute plus tard, il roulait vers Belfast à soixante-quinze miles sur la route étroite sinueuse et totalement déserte.

Rien ne se passa pendant trente miles, bien au nord de Crossmaglen. Puis, à la sortie d'un virage, il vit des lumières rouges. Il stoppa, aperçut les uniformes, les gilets pare-balles. On lui colla une puissante torche électrique dans les yeux, tandis qu'une autre examinait l'intérieur du véhicule.

— Papiers, Sir.

Malko donna son passeport. Quelques secondes plus tard, on le laissait repartir. Il accéléra encore. Méditant sur le brusque changement d'attitude de Maureen. Peu à peu, tout se mettait en place dans son esprit. Involontairement il venait peut-être de trouver la réponse à beaucoup de questions.

Maintenant l'I.R.A. et Maureen savaient qu'il n'était pas des leurs...

En revenant à Belfast, il tentait le diable. Les « *assassination squads* » de l'I.R.A. avaient été créés pour les gens comme lui.

La sonnerie retentissait dans le vide interminablement. Malko n'entendait que les battements de son cœur. Tout dépendait de ce coup de téléphone. Enfin on décrocha et la voix ensommeillée de M^{me} Lynch dit :

— Allô !

— C'est le prince Malko Linge, dit Malko.

— Vous !

Stupéfaction et ravissement. Il ne lui laissa pas le temps de rêver. Par précaution, il n'était pas repassé à la villa et téléphonait d'une des cabines de *L'Europa*. Le hall était désert et seul un veilleur de nuit ronflait au desk.

— Il faut que je joigne votre fille, dit-il. Tout de suite. C'est une question de vie ou de mort.

— *My God* ! fit M^{me} Lynch, totalement réveillée.

— Tulla est en danger de mort, fit Malko. Qu'elle m'appelle tout de suite à ce numéro.

Il donna le téléphone de la cabine, raccrocha et attendit, l'estomac serré. S'il se trompait sur Tulla, il allait voir débarquer les tueurs de l'I.R.A.

Le téléphone sonna cinq minutes plus tard. C'était Tulla. Bouleversée. Perdue. En larmes.

— Qu'est-il arrivé ? Maureen m'a téléphoné, m'a dit que vous étiez un traître, un espion...

— Je ne suis pas un traître, dit Malko. Mais je crois savoir comment et pourquoi votre père est mort.

C'était la seule chose qui pouvait remuer Tulla. Il la sentit hésiter.

— Dites...

— Pas au téléphone. Où êtes-vous ?

— Non, non, pas ici, fit-elle d'une voix effrayée. Chez ma mère.

— C'est dangereux de circuler, remarqua-t-il. Les Anglais vous recherchent.

— Tant pis, fit-elle avant de raccrocher.

Il reprit sa Chevrolet. Son pistolet extra-plat sur la banquette à côté de lui avec une balle dans le canon. Rien ne lui disait que Tulla ne lui

tendait pas un piège.

*

* *

— Maman se maquille, elle est dans la salle de bains, souffla Tulla.

En pull et pantalon, les cheveux tirés, les traits fatigués, la jeune Irlandaise paraissait beaucoup plus vieille.

Malko se glissa dans le couloir de la petite maison isolée dans un jardin. Tulla ouvrait des yeux immenses, cernés et affolés. Elle mena Malko dans un petit salon, resta debout en face de lui.

— Dites-moi la vérité ? supplia-t-elle.

Les yeux dorés de Malko cherchèrent son regard.

— Vous vous souvenez du kilométrage de la voiture de votre père ?

Tulla secoua la tête.

— Non. Pourquoi ?

— Il avait parcouru 203 miles avant de disparaître, dit Malko. On n'a jamais pu l'expliquer. Cela représente environ la distance entre Belfast et Dublin et retour. Je me suis trouvé hier soir à l'endroit où votre père a peut-être été tué... Il est même possible que son corps y soit encore...

Les yeux de la jeune fille s'agrandirent d'horreur, puis se remplirent de larmes.

— Mais, que voulez-vous dire ! Vous étiez avec Maureen... Avec les gens de l'I.R.A.

— Ce sont eux qui ont probablement tué votre père, Tilla.

Elle fixa désespérément les yeux dorés, tristes et durs.

— Mais pourquoi, pourquoi ?

Son désespoir était affreusement sincère.

— Parce qu'il a découvert quelque chose qu'ils voulaient cacher... En les espionnant.

Il y eut un bruit de portières qui claquaient dans la rue. Un chien aboya dans le jardin. Malko jeta un regard interrogateur à Tulla qui baissa la tête puis murmura :

— Il ne faut pas m'en vouloir, je ne sais plus que penser. J'ai dit à Maureen que vous...

Malko se précipita à la fenêtre, aperçut trois silhouettes traversant

le jardin. On venait le tuer. Il se rejeta en arrière, prit son pistolet dans sa ceinture, se tourna vers Tulla.

— Avant d'aider l'I.R.A. vous voulez venger votre père, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête affirmativement. Terrorisée. Des coups furent frappés à la porte. Le chien aboya de nouveau.

— Ils viennent me tuer comme votre père, dit Malko. Il faut sortir d'ici...

Une voix cria :

— Tulla, ouvre ! C'est nous.

— Vite, insista Malko.

Tulla ravala son sanglot, au bord de l'hystérie, écartelée :

— Mais ils m'ont dit que quelqu'un, à Dublin, vous avait reconnu, que vous étiez un espion !

Voilà qui expliquait le changement d'attitude de Maureen.

— Je vous jure que je ne travaille pas pour la Spécial Branch, fit-il. Je vous expliquerai tout. Mais il faut...

Une rafale de mitraillette l'interrompit, suivie d'aboiements furieux.

Ses yeux s'étaient agrandis démesurément. Malko la prit par le bras, l'entraînant loin de la porte.

— Vite.

— Par ici, fit la jeune Irlandaise.

Malko la suivit dans un couloir. Elle ouvrit une fenêtre donnant sur une pelouse. Malko se pencha : il n'y avait pas plus de trois ou quatre mètres. Il enjamba l'appui et se laissa tomber dehors. Le gazon amortit sa chute. Tulla atterrit à côté de lui quelques secondes plus tard.

Ils foncèrent à travers la pelouse, entendirent des cris, suivis d'aboiements furieux. Le chien de la mère de Tulla barrait la route à leurs adversaires. Il y eut encore une courte rafale puis le jappement d'agonie d'un chien.

Tulla poussa un cri.

— Mon Dieu, ils l'ont tué.

Des balles firent jaillir des éclats de bois près d'eux au moment où ils émergeaient dans la rue. Malko se retourna, tira cinq fois dans la direction de ses adversaires, puis fonça vers la Chevrolet, se jeta au volant, démarra.

Il retraversa tout Belfast, trouva la route de Bangor et s'arrêta dans l'ombre d'un petit chemin face à la mer. Tulla sanglotait silencieusement. Finalement, elle leva la tête et dit :

— Ils vont nous tuer. Ils seront tous après nous. Nous ne pourrons plus aller nulle part. Vous ne les connaissez pas...

Malko lui passa le bras autour des épaules.

— N'ayez pas peur. Il ne vous arrivera rien.

Il redémarra et reprit la direction de Belfast.

— Tulla, dit-il, votre père travaillait pour la Central Intelligence Agency. Je suis venu en Irlande pour découvrir qui l'a tué. Je ne suis pas votre ennemi.

Tulla sursauta, tournant vers lui un visage noyé de larmes.

— Ce n'est pas vrai ! Je ne vous crois pas. Il donnait des armes à l'I.R.A. !

— Je sais, dit Malko. Je vous emmène chez quelqu'un qui vous confirmera ce que je vous dis.

Il essayait de s'orienter dans les rues sombres. Finalement, il trouva la voie tranquille qu'il cherchait et s'arrêta devant la villa de Conor Green. L'aube se levait.

Le vice-consul des U.S.A. allait avoir une surprise.

CHAPITRE XV

— Nom de Dieu de nom de Dieu, vous êtes fou à lier ! explosa Conor Green. Amener cette fille ICI !

Enveloppé dans un peignoir de bain, il fixait Tulla comme si elle avait eu la lèpre et le bérubéri. Malko remarqua avec une hypocrisie digne d'éloges :

— C'est la fille d'un agent de la « Company » disparu en mission.

— O.K., O.K., céda l'Américain, mais imaginez ce qui se passera si on la trouve chez moi...

Tulla, effondrée dans un fauteuil, leva la tête et demanda d'une petite voix :

— Alors, c'est vrai, papa travaillait vraiment pour la C.I.A. ?

— Ce n'est pas une honte, souigna doucement Malko. Il était chargé de surveiller l'I.R.A. Je pense que la nuit où il a disparu, il a découvert quelque chose qui avait trait aux armes russes dont j'ai transporté une partie.

— Que voulez-vous faire ? demanda Green.

— Il faut perquisitionner dans ce dépôt, dit Malko. Avant qu'ils aient eu le temps de réagir. Sur place, nous trouverons peut-être une indication sur la mort de Bill Lynch. Pouvez-vous arranger ça avec les autorités d'Irlande du Sud ?

— Moi, non, fit Conor Green, mais notre ambassadeur à Dublin sûrement. Nous avons d'excellents arguments... Je m'en occupe tout de suite.

Il disparut dans son bureau. Malko vint s'asseoir près de Tulla qui tremblait sans arrêt, essayant de boire son whisky.

— Vous allez rester vous reposer ici, dit Malko. La Spécial Branch ne viendra pas vous chercher chez Conor Green. Ensuite, nous essaierons d'intercéder en votre faveur.

Tulla releva la tête :

— Je veux venir avec vous. À Dublin. Je veux savoir ce qui est arrivé à mon père.

Malko entendit Conor Green raccrocher son téléphone. Il surgit de son bureau, l'air tendu.

— J'espère que l'on trouvera quelque chose dans ce foutu entrepôt. Sinon, je vais me faire taper sur les doigts. L'ambassadeur avait le sous-ministre de l'Intérieur sur une autre ligne. La police de l'Eire perquisitionnera là-bas à 6 heures, après le départ des employés. Cela nous laisse du temps.

— Parfait, dit Malko. Mais Tulla tient à venir avec nous.

Conor Green vira à l'écarlate.

— *No way*. Elle reste ici ou elle va se faire pendre. Mais on ne l'emmène pas.

Malko sentit que l'Américain ne céderait pas.

— Tulla, vous comprenez ? dit-il. Attendez ici.

Elle baissa la tête :

— Je comprends, fit-elle. J'espère qu'ils ne me trouveront pas ici. Faites attention, ils vont sûrement vous attendre...

— Nous ferons attention, promit Malko.

Tous les tueurs de l'I.R.A. étaient maintenant lâchés à leurs trousses. Aucun endroit d'Irlande ne serait sûr pour Malko ou Tulla.

Il s'approcha de la fenêtre, examina la petite rue déserte et calme. Qui sait si on ne les guettait pas déjà ?

— Je voudrais dormir, dit Tulla. Je n'en peux plus. Et rassurer ma mère...

— Pas question pour le moment, fit Malko. C'est trop dangereux.

Il accompagna Tulla jusqu'à une chambre du premier étage, l'installa après l'avoir bourrée de somnifère.

— Dormez, dit-il. Ici, vous ne craignez rien. Je vous téléphonerai de Dublin. Dès que nous saurons quelque chose.

Il l'embrassa et elle s'accrocha à lui comme à une bouée.

Il redescendit. Conor Green semblait soucieux.

— Espérons qu'ils n'ont pas eu le temps de tout planquer, fit-il. Sinon, nous aurons l'air malin.

— Je suis sûr que notre voyage vaudra la peine, dit Malko.

*

* *

Sortis des destructions de Belfast, ils avaient l'impression d'accomplir une randonnée d'amoureux dans un pays verdoyant et un

peu triste. Depuis Lisburn les routes étaient étroites, sinueuses, peu fréquentées.

Ils étaient en plein fief catholique, dans une région où les Anglais se faisaient tirer à vue comme des lapins, où tous les habitants se protégeaient, se téléphonaient même pour s'avertir de la présence de « l'ennemi ». Des villages pauvres, repliés sur eux-mêmes.

Debout sur le bas-côté de la route, deux hommes les regardèrent passer. Dans le rétroviseur, Malko vit l'un d'eux écrire quelque chose.

— Ils repèrent tous les étrangers, commenta Conor Green. Ils se connaissent tous entre eux.

Cinq miles plus loin, Malko dut freiner : il y avait une Land-Rover en travers de la route. Barrage militaire. En approchant, Malko vit des soldats aplatis dans l'herbe, de chaque côté de la route, arme pointée.

Conor Green tendit son passeport diplomatique. Le sous-officier anglais l'examina rapidement et le lui rendit.

— Bonne route, Sir.

Au moment où Malko allait démarrer, un des soldats qui vérifiait quelque chose dans un calepin poussa une exclamation et dit quelque chose au sergent. Celui-ci se plaça aussitôt devant le capot.

— Que se passe-t-il ? demanda l'Américain.

— Votre véhicule est sur la liste des véhicules recherchés, annonça le sergent, déjà beaucoup moins aimable. Descendez.

— Mais je suis diplomate, protesta Conor Green.

— Désolé, Sir. Nous devons fouiller ce véhicule.

Ce qu'ils firent. Inspectant jusqu'à l'intérieur des pots d'échappement ! La fureur de Conor Green augmentait de minute en minute. Il alla brandir son passeport diplomatique sous le nez du Britannique.

— Je veux parler à un officier, hurla-t-il. Nous sommes pressés. Nous allons en mission officielle à Dublin.

Le sergent ne perdit pas son calme.

— Vous allez certainement parler à un officier, Sir. Parce que nous sommes obligés de vous emmener à notre Q.G. À Forkhill...

Conor Green poussa un rugissement !

— Quoi ! Vous osez arrêter un diplomate étranger !

— Nous ne vous arrêtons pas, Sir, corrigea le sergent.

Mais nous sommes obligés de confisquer ce véhicule. Nous vous

emmenons dans notre Land-Rover. C'est tout.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il a, ce véhicule ? demanda Conor Green à court d'arguments.

— La nuit dernière, Sir, fit le Sergent, votre véhicule a brûlé un feu rouge et failli provoquer un accident avec une de nos Land-Rover. Et les occupants de la voiture suivante ont tiré sur cette Land-Rover, avant de s'enfuir... Nous avons mis des barrages en place pour la retrouver...

Conor Green devint crayeux, jeta un regard noir à Malko et se tut.

Trois minutes plus tard, un des jeunes soldats prenait le volant de la Chevrolet et eux s'installaient sur la banquette de la Land-Rover.

Résignés.

La Land-Rover roulait à une sage lenteur. Très vite la Chevrolet disparut devant.

*
* *

Le crépitement d'une fusillade fit sursauter tous les occupants de la Land-Rover. La route sinuait entre des bois épais et vallonnés, pas une maison en vue.

— Appelez Forkhill, cria le sergent.

Le chauffeur accéléra tandis que le radio s'affairait sur son engin. Les autres soldats, armes braquées, surveillaient la route, le doigt sur la détente.

Brutalement, à la sortie d'un virage, le chauffeur freina avec un juron.

La Chevrolet gisait, le nez dans le fossé, à moitié en travers de la route !

Tous sautèrent à terre, se précipitèrent.

Le sergent, arrivé le premier, poussa un cri :

— *God Almighty* [10] !

Malko se précipita à son tour et s'arrêta, horrifié. Le pare-brise et les glaces de la Chevrolet n'existaient plus, pulvérisés par une nuée de projectiles. Son gilet pare-balles n'avait pas protégé le jeune soldat. Il était effondré sur le volant, sa tête n'était plus qu'une masse sanglante. Il avait fallu plusieurs armes automatiques pour ce massacre.

Malko compta plus de 30 impacts sur le côté gauche.

On n'avait pas laissé une chance au malheureux soldat. Quelqu'un avait dû se mettre en travers de la route pour le faire ralentir et ses complices avaient achevé le travail.

— Les salauds, explosa le sergent. Les fumiers d'irlandais !

Les autres soldats, l'arme braquée, fous de peur et de haine étaient prêts à n'importe quoi.

— C'est nous qu'ils pensaient tuer, chuchota Malko. Ou plutôt moi. Maureen a donné le signalement de la voiture. Les deux hommes que nous avons vus faisaient sûrement partie de l'embuscade.

Le sergent les houspilla pour les faire remonter dans la Land-Rover. Laissant deux soldats près de la Chevrolet. Blêmes. Malko se dit que le jeune soldat était mort à sa place et que la vie n'était pas juste.

*

* *

Il était six heures vingt lorsque la voiture s'arrêta devant le dépôt où Malko avait chargé les armes la veille.

Il leur avait fallu deux heures d'explications et un coup de téléphone du Major Jasper pour que les Anglais les laissent repartir. Sans enthousiasme. Plusieurs voitures de police étaient arrêtées sur le bord de la route. Conor Green repéra une longue Cadillac noire avec plusieurs antennes et une plaque diplomatique. Deux hommes en sortirent et vinrent à la rencontre du vice-consul.

— Nous vous attendions pour commencer, dit-il. Voici John Dungannon, le superintendant de la police de Dublin.

Tout autour, la route déserte grouillait de policiers en civil et en uniforme. Il y avait même un détachement de l'armée... Les Irlandais faisaient bien les choses. On présenta à Malko le second des deux hommes :

— Dean Irvine, conseiller politique à l'ambassade américaine de Dublin.

— Allons-y, proposa Conor Green.

Malko se dirigea vers la grille. Le cœur battant. Qu'allait-il trouver de l'autre côté ?

CHAPITRE XVI

La porte du hangar s'ouvrit en grinçant. Sous la direction de l'un des responsables du dépôt, la petite colonne s'avança dans le local. Le superintendant semblait avoir avalé un parapluie. Se demandant ce qu'il allait découvrir. Les Irlandais du Sud étaient encore sous le coup de l'inculpation d'un ministre pour trafic d'armes. Au profit du Nord. On ne pouvait se fier à personne...

Malko eut un petit pincement au cœur en revoyant les immenses cuves à whisky.

Tout était propre et désert. Au pied des cuves, un bonhomme trapu se tenait pratiquement au garde-à-vous. Le responsable du local l'appela.

— Sean ! Allume tout.

Après avoir allumé, Sean revint se glisser entre deux cuves. Effacé et discret.

L'odeur alcoolisée prenait à la gorge. Les policiers regardaient curieusement l'enchevêtrement de tuyaux, les cuves, les barriques, les rigoles. Malko tendit le bras vers celle au pied de laquelle il avait vu les armes.

— C'est celle-là qu'il faudrait inspecter en premier.

Il fit un pas en avant, suivi du superintendant et de Conor Green. Tout se passa très vite. Sean se baissa, prit quelque chose derrière la cuve et se releva, serrant une vieille mitraillette Thomson. Malko le vit le premier et plongea dans une des rigoles de zinc qui coupaient la pièce, servant à acheminer le whisky jusqu'aux cuves. Sean balaya le local de sa mitraillette.

Un policier tomba, le superintendant boula, le front éclaté. Conor Green pivota sur lui-même avec un cri. Les policiers et les soldats refluèrent en tirant au hasard, cherchant un abri. Sean tira encore une rafale, puis se précipita vers le fond du local. Malko essaya de se redresser, mais Sean le vit et tira dans sa direction, les balles ricochèrent sur le ciment en couinant. Dehors, on entendit une sirène.

Un soldat se jeta par terre et tira une rafale de Nato en direction de la cuve. Les balles s'enfoncèrent dans le bois, sans effet apparent. Donc, elle n'était pas pleine...

Maintenant, les soldats et les policiers envahissaient le local de trois côtés à la fois. Un policier irlandais accroupi derrière une barrique, non loin de Malko demanda des renforts par radio. Malko se releva et prit la mitraillette d'un policier blessé. Conor Green regardait sa manche déchiquetée. La balle lui avait arraché un morceau de chair au-dessus du coude...

— Rendez-vous, cria un des policiers irlandais.

Pas de réponse. Trois policiers traversèrent en courant l'espace découvert. Mais le vieux Sean avait réussi à s'enfuir.

Les policiers et les soldats commençaient à escalader les échelles grimpant le long des cuves, à la recherche d'autres terroristes.

*
* *

Le visage avait la couleur blafarde et huileuse d'un fruit confit. Lorsque le policier le retourna sur le dos avec un crochet de fer, Malko réprima une nausée. L'alcool dans lequel il avait macéré avait bouffi les traits, les avaient déformés de façon horrible.

On l'avait découvert au bout de trois heures de recherches systématiques. Dans la cuve n° 4, les policiers avaient trouvé un arsenal complet. Plus de deux cents Kalachnikov et surtout cinquante missiles Sam 7, capables d'abattre un avion ou de détruire un char.

Conor Green et les officiels irlandais étaient horrifiés.

— Si tout cela était arrivé à Belfast, avait soupiré l'Américain, je préfère ne pas penser à ce qui serait arrivé...

Entre le matériel ultra-moderne entassé devant eux et l'armement disparate de l'I.R.A., il y avait une sérieuse marge.

C'est en sondant les autres cuves à la recherche d'armes que la gaffe d'un policier avait accroché le corps de Bill Lynch. Flottant dans le *Tullamore Dew* [11] comme un ludion...

Conor Green, sommairement pansé, hocha la tête :

— Voilà un mystère éclairci. Pauvre Bill.

Un policier agenouillé près du corps releva la tête :

— Il a été torturé, Sir. « *Knee-cap job* »...

Il montra le trou derrière le genou et la rotule déchiquetée.

Le vice-consul s'accroupit à son tour près de la dépouille de Bill Lynch.

— Ce sont bien les catholiques qui l'ont tué, dit-il. Les protestants ne font pas le même « *Knee-cap job* ». Ils tirent de côté.

Malko regarda le corps étalé sur la toile caoutchoutée. Bill Lynch avait découvert la nouvelle source d'armes de l'I.R.A. et il en était mort. Le K.G.B. commençait à poser sa lourde patte sur l'Irlande et ne tenait pas à ce que cela se sache. Il pensa soudain à Tulla et demanda à Conor Green :

— Pouvez-vous faire prendre des photos de la blessure de Bill Lynch ? Que l'on voie nettement par qui cela a été fait...

— Sûrement, dit l'Américain.

— Je vais prévenir Tulla, dit Malko.

Il dut se battre cinq minutes avec la standardiste pour obtenir Belfast, et, le cœur dans la gorge, entendit sonner interminablement le téléphone dans la villa de Conor Green.

— Votre numéro ne répond pas, remarqua la standardiste...

Malko raccrocha. Qu'était-il arrivé à Tulla ? Il lui avait pourtant dit de ne pas sortir, de ne prendre aucun risque. Lorsqu'il revint, un photographe de la police achevait son travail. En sueur, blême, décomposé, la direction du dépôt expliquait que le dénommé Sean travaillait pour lui depuis vingt ans et qu'il avait toujours donné satisfaction...

— Dès que les photos seront tirées, annonça Malko, je repars sur Belfast.

Conor Green lui jeta un regard en coin, puis s'approcha de lui.

— Tulla, c'est très bien, dit-il à mi-voix, mais je veux savoir ce qui est déjà passé de l'autre côté. C'est votre boulot.

Maureen, seule, parmi les gens que Malko connaissait, pourrait les renseigner. À condition de mettre la main sur elle. Et qu'elle accepte de parler. Une chose tracassait Malko. Qui l'avait dénoncé à Maureen ? Fuyant l'odeur insupportable de l'alcool il se réfugia dans la cour et respira l'air frais. La première partie de sa mission était remplie. Mais il restait encore beaucoup de questions.

Dont les réponses se trouvaient à Belfast.

*

* *

Plus il approchait de Belfast, plus l'angoisse de Malko grandissait. Il avait loué une voiture à Dublin, laissant Conor Green sur place. Avant

la suite de l'enquête sur l'I.R.A., il voulait être rassuré sur le sort de Tulla.

Il traversa la ville en trombe. La villa était comme il l'avait laissée. Il entra, monta au premier étage, parcourut toutes les pièces : aucune trace de Tulla.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter. Il courut décrocher.

Malko ne reconnut pas la voix d'homme qui lui dit sans préambule :

— Nous avons Tulla. Si vous voulez qu'elle vive, il faut faire exactement ce que je vous dis. Vous allez sortir de la villa, et vous rendre au coin de Queen's Square et de Victoria Street. N'allez nulle part ailleurs. Quelqu'un vous suivra dès que vous sortirez d'ici. Si vous ne venez pas, Tulla sera exécutée dans une demi-heure. Ne téléphonez pas non plus. Votre ligne est surveillée.

L'inconnu raccrocha. Malko automatiquement écrivit l'adresse sur un bout de papier. Au moins que Conor Green sache où il se rendait.

Puis il souleva à nouveau l'écouteur : il eut un signal occupé.

Impossible de prévenir qui que ce soit.

Dans quel piège Tulla était-elle tombée ? Bien sûr, c'était tentant de ne pas céder au chantage... Mais Malko commençait à connaître les hommes de l'I.R.A.

Il ne voulait pas jouer à la roulette russe avec la vie de la jeune Irlandaise.

Il remonta dans sa voiture, vérifia son pistolet extraplat et démarra. Rien ne se passa jusqu'au lieu du rendez-vous. Il s'arrêta au coin. Une Morris était arrêtée avec deux hommes à bord. Un des occupants de la Morris, très jeune, descendit et vint vers lui.

— Où est Tulla ? demanda Malko.

— Chez sa mère.

*
* *

Tom Barlycom déchira nerveusement le bout d'élastique entre ses gros doigts, sans quitter des yeux Tulla derrière ses verres fumés.

— Il faut lui faire quelque chose à cette salope, marmonna-t-il.

Tom était une brute. Le « Spécial Branch » avait sur lui un dossier épais comme l'annuaire du téléphone. Meurtres, exactions, attaques. Il avait fait quatre séjours à Long Kesch. Ex-apprenti boucher, trapu, les

traits taillés à coups de serpe, paranoïaque, il s'était reconverti avec délices dans la violence. C'est lui qui, à la tête d'un petit commando, avait menacé la mère de Tulla. Maintenant que cette dernière était là, Tom grillait de faire quelque chose. Mais il n'avait pas le droit de tuer la jeune Irlandaise : c'était une héroïne, à cause de son évasion. Il fallait trouver autre chose.

Tout à coup, il eut une idée.

— Foutez-la sur le lit et tenez-la, ordonna-t-il à ses deux compagnons.

Terrorisée, Tulla se laissa faire. Tom posa sa mitraillette Thomson et tira de sa poche le rasoir qui ne le quittait jamais.

Il l'ouvrit et s'approcha de Tulla. De la main gauche, il remonta brusquement le pull-over, découvrant les seins pleins et fermes. Méchamment, il les pétrit, enfonçant ses gros doigts dans la chair élastique.

— T'aimes ça, hein, fit-il.

Tulla, glacée d'horreur, ne répondit pas. Tom n'aimait pas les femmes. Elles lui avaient toujours fait peur. Brusquement, il monta sur le lit et s'assit à califourchon sur l'estomac de la jeune Irlandaise.

— Le prochain mec qui te baisera saura que tu es une salope, fit-il.

Il posa le rasoir sur le sein droit et traça une longue estafilade verticale, frôlant le mamelon. Tulla hurla. Une traînée de sang jaillit. Glacés d'horreur les deux jeunes regardaient, sans oser intervenir. Tom était connu comme un tueur.

Tulla cria sans interruption, supplia, tout le temps que Tom mit à tracer sur ses seins les quatre lettres T.O.U.T. avec son rasoir. Revenant en arrière, pour approfondir les blessures. La poitrine de la jeune Irlandaise n'était plus qu'une mare de sang. Enfin Tom la libéra et rentra son rasoir.

— Maintenant, attendons le pig, fit-il. On va s'amuser avec lui.

*

* *

— Regardez ce qu'ils lui ont fait !

Malko fixait, horrifié, les quatre lettres gravées au couteau dans la chair de la poitrine de Tulla. T.O.U.T. Moucharde. Les bords des coupures protégées par un pansement sommaire, étaient boursouflés et gonflés.

Étendue sur le lit de sa mère, elle était enroulée dans un drap. Debout près d'elle, M^{me} Lynch reniflait, les traits défaits et les yeux bleus presque transparents à force d'avoir pleuré.

Malko leva les yeux sur l'homme en blouson de cuir aux yeux dissimulés derrière des lunettes fumées, qui braquait une mitraillette Thomson sur la tête de Tulla. Les deux qui l'avaient amené attendaient près de la porte.

— Dépêchez-vous, fit ce dernier. Dans cinq minutes, on doit être sortis d'ici.

Tulla ouvrit ses yeux boursoufflés et rouges et murmura :

— Il ne fallait pas venir, il ne fallait pas.

Malko était révolté. Ses yeux dorés striés de vert sourirent à Tulla pour la rassurer.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il. Je vous avais dit de...

Tulla fit d'une voix imperceptible.

— J'ai quand même téléphoné chez maman. Pour la rassurer. Ils étaient là. On m'a dit qu'ils allaient brûler vive ma mère, si je ne venais pas immédiatement... Je ne pouvais pas prévenir la police...

— Qui vous a mutilée ?

— C'est lui, avoua-t-elle d'une voix imperceptible.

Ses yeux désignaient l'homme à la mitraillette. Il ne montra aucun signe d'intérêt.

Malko était horrifié. Il regretterait toute sa vie de ne pas avoir emmené Tulla à Dublin.

— Il faut vous transporter à l'hôpital, dit-il.

Tulla secoua la tête.

— Vous savez bien que je ne peux pas... Ils m'arrêteront... Et papa ? Vous avez appris ?

— Oui.

Il sortit les photos de sa poche intérieure et les montra à la jeune fille. Celle-ci les examina rapidement, puis les laissa échapper et ferma les yeux.

— Ainsi, c'était vrai, murmura-t-elle. Ils l'ont tué...

M^{me} Lynch renifla. Depuis l'arrivée de Malko, elle n'avait pas ouvert la bouche.

— Faut y aller, fit soudain le tueur à la mitraillette. Mets les mains sur ta tête et fais ce que je te dis.

Les dés étaient jetés. Le tueur de l'I.R.A. s'approcha de Malko, les yeux pleins de méchanceté, le fouilla rapidement, prenant son pistolet extra-plat. Puis il lui mit le Thomson dans les reins :

— Tu vas descendre et monter dans la camionnette jaune qui est garée devant. Si tu essaies de fuir, je te coupe en deux.

Malko se retourna et croisa le regard de Tulla. Elle pleurait, mais essaya de sourire. Le type de l'I.R.A. le poussa hors de la pièce en grommelant :

— On va te crever, salaud de traître.

CHAPITRE XVII

Les détonations assourdissantes de la Thomson se répercutèrent sur la verrière de l'immense gymnase.

— Allez, danse, maudit espion ! cria le gorille aux lunettes fumées.

Malko s'était juré de ne pas bouger. Mais quand les balles de la Thomson giclèrent entre ses jambes, frôlant ses pieds, il ne put s'empêcher de faire un bond en arrière. Bavant de joie, son tortionnaire releva l'arme et éclata de rire.

Cela avait été la plus grande salle de culture physique du quartier catholique d'Ardoyne. Maintenant, isolée au milieu d'un désert de destructions, elle avait été réquisitionnée par les « Provos » pour leur entraînement. Les ouvertures avaient été soigneusement calfeutrées, comme dans un studio de cinéma pour empêcher les bruits de filtrer à l'extérieur et des gardes veillaient en permanence à toutes les voies d'accès. De toute façon, les Anglais ne se risquaient que rarement dans le fief ultra-catholique.

La Thomson à la hanche, le gorille fixa Malko qui essayait de reprendre un peu de dignité. Puis, sans crier gare, il tira encore une rafale, à gauche de Malko. Les balles ricochèrent sur le ciment en couinant et de nouveau, Malko dut effectuer un saut comique. Ivre de haine... Debout à l'écart, une demi-douzaine de membres de l'I.R.A. assistaient aux brimades, l'encourageant et échangeant des plaisanteries. Ce n'était pas tous les jours qu'on avait un véritable espion à se mettre sous la dent.

Encouragé l'homme au blouson de cuir s'approcha de Malko, l'œil mauvais et, lui enfonça le canon de sa mitraillette dans l'estomac, gardant le doigt sur la détente. Puis il ramena lentement le levier d'armement en arrière, les yeux dans ceux de Malko.

— Dis à ton Dieu papiste de bien t'accueillir, fumier.

Mais cette fois, Malko ne broncha pas : il savait que le gorille n'était pas assez élevé dans la hiérarchie de l'I.R.A. pour prendre sur lui de l'exécuter ainsi. D'ailleurs, presque aussitôt, l'autre baissa son arme avec un gros rire. Plusieurs coups espacés ébranlèrent la porte métallique. Un des spectateurs alla ouvrir, faisant entrer cinq hommes en civil, mais le visage recouvert d'une cagoule et les mains protégées par des gants noirs. Sans un mot, ils allèrent s'installer derrière une

longue table recouverte d'un drap noir, sur cinq chaises de bois. Tous les membres présents de l'I.R.A. se figèrent au garde-à-vous. L'homme en cagoule qui s'était assis au centre dit :

— Du thé.

Un gamin se précipita, un plateau à la main. Le crâne rasé, le blue-jean à mi-mollet, les traits encore enfantins crispés par le dévouement. Il était si ému qu'il renversa un peu de thé dans la première soucoupe. Aussitôt, l'homme en noir repoussa dédaigneusement sa tasse. Malko s'aperçut que le majeur de sa main gauche se tordait à angle droit. À l'intérieur du gant, le doigt manquait.

Pétrifié de respect, le gamin rembarqua le tout en tremblant, puis réapparut une minute plus tard, après avoir nettoyé la soucoupe. Cette fois tout se passa bien. Malko, toujours sous la garde du gorille, observait cette démonstration un peu enfantine de discipline. Visiblement, on voulait le mettre en condition... Il se demandait quand Conor Green allait déclencher quelque chose. Il ne se faisait guère d'illusions. L'I.R.A. avait été trop loin avec lui pour le laisser volontairement en vie. Le « président » repoussa sa tasse de thé.

— Tom, fais avouer le prisonnier, ordonna-t-il.

Tom poussa Malko du bout de son arme.

— Viens par ici, papiste.

Malko avança et s'arrêta devant la table, Tom dans son dos. Un des hommes en noir s'adressa à lui brutalement.

— Vous êtes un espion américain venu en Irlande pour détruire notre mouvement.

Il y eut des grognements haineux parmi les spectateurs. Malko se dit qu'il fallait gagner du temps.

— Je n'ai dénoncé personne, dit-il. Au contraire. J'ai aidé Tulla Lynch à s'évader d'Armagh.

— C'était pour mieux nous abuser, contra l'interrogateur. Nous voulons savoir qui sont vos complices ?

— Je n'ai pas de complices, fit Malko. Et je ne travaille pas pour la C.I.A.

C'était la règle d'or de la « Company » : ne jamais avouer, quoi que cela puisse coûter. De même que la « Company » ne reconnaissait jamais un de ses agents « noirs »...

— Tulla Lynch a parlé, dit l'homme. Qui sont vos contacts à Belfast ?

Malko demeura silencieux. En cette minute même, Conor Green

devait remuer ciel et terre pour le retrouver.

Les gens de la Spécial Branch n'étaient pas des manchots. Il fallait tenir. Et si possible en bon état. Cela ne servirait à rien qu'ils retrouvent un cadavre.

Devant son silence, l'homme qui l'interrogeait se mit en colère.

— Tom, cria-t-il. Occupe-toi de lui.

Tom s'approcha en se dandinant, posa sa mitraillette sur la table. Il prit une bouteille d'un liquide jaune huileux et un verre posé par terre. Il versa un peu du liquide dans le verre et le tendit à Malko :

— Bois, papiste.

Malko regarda le verre.

— Pourquoi ?

— Bois, menaçait Tom, ou je te tue.

Il parlait calmement, méchamment, et ses yeux étaient ceux d'un tueur. Malko trempa ses lèvres dans le liquide. Mais aussitôt, il le recracha et jeta le verre par terre.

Tom gronda de colère.

— Ramasse ça, fumier, et bois.

C'était du détergent ! De quoi brûler les cordes vocales et l'estomac de Malko. Celui-ci secoua la tête.

— Non.

— Tenez-le et faites-le boire, ordonna le « président » du « tribunal ».

Trois membres de l'I.R.A. se précipitèrent pour prêter main forte à Tom, renversèrent Malko par terre, s'assirent sur sa poitrine. Il entendit qu'on remplissait le verre de nouveau. Tom lui pinça brutalement le nez pour qu'il ouvre la bouche.

— À ta santé, pig ! ricana le tueur.

Le bord du verre heurta les dents de Malko qui retenait désespérément son souffle.

*

* *

— Nous faisons tout ce que nous pouvons, répéta le Major Jasper. Nous le retrouverons sûrement.

Conor Green secoua la tête :

— Vous ne retrouvez pas tout le monde...

Un ange passa, déguisé en Bill Lynch. Depuis une heure, le consul des U.S.A. faisait le siège de l'armée anglaise et de la Spécial Branch. Il avait fallu un télex de l'European Command de la C.I.A. pour que les Anglais se mettent vraiment au travail. Maintenant, la machine était en route. Toutes les patrouilles de l'armée britannique avaient le signalement de Malko, tous les informateurs avaient été avertis. Le speaker de Radio-Belfast venait de promettre une récompense de 10 000 livres à quiconque permettrait de retrouver Malko, offerte par le United Fund for Northern Ireland. De plus la Spécial Branch ratissait tous les repaires des activistes.

Mais la nouvelle organisation de l'I.R.A. limitait les indiscrétions. Toute une structure souterraine était hors de portée des indicateurs. On trouvait les poseurs de bombes, mais pas les tueurs et les politiques. Et lorsqu'on trouverait Malko, il serait trop tard.

Conor Green eut soudain une idée.

— Votre informateur, dit-il soudain, ce type qui vous a donné tant de renseignements. Si on pouvait le joindre.

Le Major Jasper secoua la tête :

— Je ne sais pas où le joindre.

Il était sûr que le Britannique ne grillerait pas une source d'information pour un agent de la C.I.A.

Jasper fumait sa pipe à petits coups.

— Votre agent a été très imprudent, remarqua-t-il. Cette fille l'a probablement livré.

Conor Green ne répliqua pas. La disparition de Tulla l'inquiétait. Il était sûr qu'elle était en aussi mauvaise posture que Malko. Mais sa mère jurait ne rien savoir de l'endroit où elle se trouvait. Découragé, il se leva et serra la main du major anglais :

— Je retourne à mon bureau, prévenez-moi.

*

* *

Tulla Lynch se mordit les lèvres pour ne pas crier quand One-hand Bryan étala délicatement de sa main valide de la pommade sur les horribles blessures de sa poitrine. Elle ne pensait même plus à sa pudeur. Depuis les révélations de Malko, elle vivait dans un brouillard douloureux, anesthésiée de chagrin. Elle croyait Malko. L'I.R.A. avait

tué son père. Son père qui était un agent de la Central Intelligence Agency. Sans qu'elle s'en soit jamais doutée. Elle ne savait laquelle des deux choses était la plus horrible... Et puis, il y avait Malko. Elle n'arrivait pas à cesser de penser à lui. Folle d'angoisse.

Tout de suite après son départ, elle avait quitté la maison de sa mère. C'était trop dangereux à cause de la police anglaise. On l'avait installée dans une pièce minuscule au premier étage d'une petite maison de Falls Road, sous la protection de One-hand Bryan. L'I.R.A. ne ferait rien de plus contre elle : c'était une héroïne nationale.

Ils avaient bluffé en menaçant de la tuer. Si seulement elle avait pu parler à Maureen ! One-hand Bryan, gêné, rabattit le T-shirt sur la poitrine de Tulla.

Celle-ci se jeta à l'eau :

— Qu'est-ce qu'ils vont lui faire ? demanda-t-elle timidement.

Le jeune homme la fixa, plein d'hostilité.

— Ce qu'on fait aux « tous ».

Tulla se révolta :

— Mais enfin, tu sais bien qu'il s'est battu à vos côtés, il a risqué sa vie pour me sortir d'Armagh.

— Il ne pouvait pas faire autrement, grogna le jeune homme. C'est un agent des Américains...

Tulla lui prit sa main valide et la serra.

— Bryan ! Moi, je ne suis pas un agent des Américains. Les gens de l'I.R.A. ont tué mon père et ils m'ont torturée.

Bryan détourna la tête :

— Tom n'aurait pas dû, mais tu l'avais aidé à s'enfuir. C'est notre ennemi.

— Je n'en suis pas sûre, murmura-t-elle.

Bryan ne répondit pas. Troublé. Il avait toujours adoré Tulla, et l'homme blond de la C.I.A. ne lui était pas antipathique, bien qu'il le sache socialement à des millions d'années-lumière de lui.

— Qu'en ont-ils fait ? demanda la jeune fille.

— On est en train de le juger, admit-il de mauvaise grâce. Dans l'ancien gymnase.

Le sang de Tulla se glaça. C'était le lieu de toutes les exécutions de l'I.R.A. Elle savait qu'on ne ferait pas grâce à Malko. Sa décision fut prise en quelques secondes. Elle se leva.

Bryan s'interposa :

— Où vas-tu ?

— Je ne veux pas le laisser mourir, dit Tulla.

Bryan la repoussa.

— Tu es folle ! Tu ne vas pas dénoncer nos camarades aux Anglais pour sauver un agent de la C.I.A.

— Si ! fit Tulla.

Bryan comprit qu'il fallait l'intimider. Il sortit son Colt 45 automatique et le braqua sur Tulla. Celle-ci écarta doucement l'arme, chercha le regard du jeune homme.

— Je ne veux pas que tu sortes !

— Alors, tu vas me tuer, fit-elle simplement.

Elle l'écarta. Il essaya de lutter, mais elle était plus forte que lui et elle parvint à la porte, et l'ouvrit. Bryan leva le Colt :

— Tulla, reviens.

Tulla secoua la tête et se jeta dans l'escalier étroit, sans même se retourner.

En tremblant le jeune Irlandais leva le lourd Colt et visa le dos de la jeune fille qui s'enfuyait. Une énorme boule lui bloquait la gorge. Il n'aurait jamais cru en arriver là.

*

* *

— Faites-le boire, répéta l'homme en cagoule qui présidait le « tribunal ».

Tout à coup, alors que le détergent brûlait déjà les lèvres de Malko, les rouages de sa mémoire extraordinaire se mirent en route, lui apportant une révélation incroyable, inouïe !

— Laissez-moi, je vais parler !

— Le « pig » a peur, éructa sentencieusement Tom.

On laissa Malko se relever. Il épousseta son costume d'alpaga et fit face aux cagoules.

— Alors ? fit d'une voix pleine d'impatience le chef du tribunal. Qu'avez-vous à dire ?

Malko chercha le regard dans les trous de la cagoule :

— Depuis plusieurs mois, dit lentement Malko, des membres de l'I.R.A. ont été arrêtés à la suite de dénonciations. Toutes celles-ci ont été le fait d'un même homme. Certainement haut placé dans la hiérarchie de votre mouvement, étant donné la qualité de ses informations. Vous n'avez jamais pu mettre la main sur ce traître, en dépit de vos efforts. Voulez-vous que je vous livre son nom ?

Il y eut un murmure de surprise parmi les hommes en noir.

— Dites-nous vos prétendues révélations, fit le « président » avec ironie.

Malko pointa son index vers la cagoule qui lui faisait face.

— C'est vous le traître ! Je reconnais votre voix, dit-il. Je l'ai entendue dans le bureau du Major Jasper, de l'armée britannique, qui a enregistré toutes vos dénonciations. C'est vous qui avez livré vos camarades de l'I.R.A. C'est vous que l'on a condamné à mort.

L'homme en noir l'interrompit d'un hurlement :

— Taisez-vous ! N'essayez pas de vous sauver avec des mensonges ridicules.

Tom, galvanisé, envoya un coup de crosse sur la tempe de Malko. Étourdi, celui-ci s'accrocha à la table pour ne pas tomber et cria :

— C'est lui, le traître ! Je vais vous dire pourquoi il vous vend aux Anglais.

— Fais-le taire, Tom, hurla l'homme en noir !

Malko ne put parer le coup de crosse sur la nuque. Il vit monter le sol vers lui, se disant qu'il avait trouvé la vérité trop tard.

*

* *

Bryan baissa le bras armé du Colt, les yeux obscurcis de larmes. Ce n'était pas possible, il ne pouvait pas tirer dans le dos de Tulla. Pas après ce qu'elle avait fait. Il la vit disparaître en bas du petit escalier et s'assit sur le lit, la tête entre ses mains. On ne lui pardonnerait jamais de l'avoir laissée échapper. Si elle mettait sa menace à exécution, il n'avait plus qu'à quitter l'Irlande. Sinon, c'est lui que l'on retrouverait avec une balle dans la tête dans un terrain vague...

Il glissa le Colt dans sa ceinture, se leva et descendit à son tour l'escalier étroit. Regrettant le temps heureux où la guerre était simple et où il suffisait de tuer des prods.

Tulla marchait rapidement dans Falls Road, sans faire attention aux passants qu'elle bousculait. Elle n'avait pas un sou sur elle, même pas de quoi téléphoner et de toute façon, c'était trop dangereux de s'arrêter chez un commerçant pour ce qu'elle avait à faire...

Pas question d'aller au gymnase elle-même. Pas question d'aller trouver la « Spécial Branch ». Mais elle savait où se trouvait le consulat américain. L'ami de Malko lui viendrait sûrement en aide.

Elle se retournait sans cesse, craignant de voir surgir One-hand Bryan, mais personne ne la poursuivait. Elle héla un taxi collectif qui descendait, et se tassa à l'arrière en plus des cinq occupants. Cela gagnerait dix minutes. Le taxi s'arrêtait à la limite du quartier catholique, à Divis Street, lui laissant un demi-mille à parcourir. Quand tout le monde descendit, elle fouilla les poches de son pantalon et avoua au chauffeur en rougissant :

— J'ai oublié mon argent !

Il grogna, mais que pouvait-il faire d'autre ? Il n'allait pas appeler la police pour trois pence... Tulla s'esquiva, ralentit devant une patrouille anglaise et continua son chemin, le cœur battant, guettant chaque voiture qui ralentissait derrière elle : ce pouvait être un tueur de l'I.R.A. lâché à ses trousses.

Elle parvint sans encombre à Wellington Place. Queen's Street s'ouvrait à gauche, une des rues les plus détruites de Belfast. Fermée aux deux bouts par des barbelés et des grilles gardées par des soldats anglais qui fouillaient tous les passants. Tous les immeubles de la rue avaient déjà sauté au moins une fois. Au coin, s'élevait la carcasse noircie de ce qui avait été le magasin le plus élégant de Belfast.

Tulla s'avança, l'air dégagé. Elle ne portait pas de sac et ne pouvait rien dissimuler sous son jean serré et son pull ajusté. Le pansement de sa poitrine était dissimulé par son soutien-gorge. Cela augmentait seulement l'importance de sa poitrine.

Les deux soldats aux bras décorés de tatouages, en gilet pare-balles, l'examinèrent d'un œil gourmand au moment où elle franchissait la chicane avec un sourire maladroit. Ils avaient appris à se méfier de tout le monde et surtout des filles. L'I.R.A. en utilisait beaucoup. En plus, ils aimaient bien asticoter les jolies filles qui se faisaient une joie de leur cracher à la figure quand ils n'étaient pas en service...

Le plus petit, le visage barré par une moustache rousse, se dit qu'elle avait une superbe poitrine et décida de la retenir quelques

secondes pour la contempler à loisir. Cela ferait passer la journée plus vite.

— Vos papiers, Miss ? demanda-t-il machinalement.

Tulla rougit :

— Je... Je ne les ai pas, je les ai oubliés...

Le soldat fronça les sourcils.

— Votre nom et adresse ?

— Maureen O'Hara, 56 Duganan Road...

— O.K., fit le soldat, je vérifie...

Il prit sa radio en bandoulière et appela le Q.G. de la Spécial Branch, donnant le nom et l'adresse de Tulla. Celle-ci attendait, sans trop se faire de souci. Les Anglais ne conservaient les noms que de ceux qui avaient eu affaire à eux. Une identité mythique ne pouvait pas avoir de dossier...

Soudain, son sang se glaça : le second soldat était en train de feuilleter en la regardant un petit livret portant la photo des personnes recherchées. Elle ne pouvait pas ne pas y être.

Le cœur dans la gorge, elle écoutait les grésillements de la radio. Soudain, une voix annonça au milieu des grésillements :

— Ça va, on n'a rien à ce nom-là.

Le soldat sourit, fixant la poitrine de Tulla :

— La prochaine fois, n'oubliez pas vos papiers, Miss, vous pourriez vous retrouver à Long Kesch...

Tulla lui rendit son sourire, sans avoir la force de répondre. Et repartit sans trop se presser. Elle avait fait trois mètres quand l'exclamation du soldat anglais la frappa comme une balle.

— Hé, John ! C'est la fille qui s'est évadée de Armagh !

Tulla accéléra. Fit comme si elle n'avait pas entendu. Le consulat U.S. était à cinquante mètres. Devant elle cela grouillait de soldats anglais. Une « Saracen » était stoppée au milieu de la rue.

— Miss, miss, attendez un peu ! cria le premier soldat, qui n'y croyait pas encore. Les photos qu'on leur donnait étaient si mauvaises...

Tulla démarra, courant de toutes ses forces, en traversant la rue. Il fallait qu'elle parvienne jusqu'au consulat. Elle entendit des cris derrière elle, des imprécations, un soldat essaya de lui barrer la route, elle l'évita, entendit quelqu'un hurler !

— *Shoot her !*

La rafale sèche lui frappa les oreilles en même temps qu'elle recevait un coup de poing dans le dos qui la fit tomber à terre. Elle roula sur l'asphalte, vit le drapeau américain qui se découpait sur le ciel, voulut parler mais réalisa qu'elle avait du sang plein la bouche...

CHAPITRE XVIII

Les mots parvenaient au cerveau de Malko à travers un brouillard cotonneux, entrecoupé d'élancements fulgurants. Il avait l'impression qu'on lui serrait la tête dans un cercle d'acier jusqu'à ce que les os de son crâne craquent comme une noix.

— ... Nous devons faire un exemple... Cet agent étranger a abusé certains de nos membres odieusement...

Malko parvint à ouvrir les yeux, vit les cinq hommes se gondoler comme réfléchis par des glaces déformantes. Il avait envie de hurler de douleur, une sueur froide collait sa chemise à sa peau.

Voyant qu'il avait repris connaissance, le « président » interpella Malko :

— Où sont les armes dont vous vous êtes emparé ?

C'était une question à laquelle Malko pouvait répondre. En gagnant quelques précieuses minutes :

— Je les ai cachées dans les bois. Près de Crossmaglen.

— Ce n'est pas vrai, jappa l'accusateur, vous les avez livrées aux Anglais ! À cause de vous, tout notre stock de Dublin a été confisqué.

Plusieurs assistants émirent des murmures haineux.

Malko était ligoté sur une chaise avec du fil électrique, les mains derrière le dos. Totalement impuissant, les chevilles liées aux pieds de la chaise. Il comprit que s'il ne réagissait pas, il était perdu.

De toute sa voix, il cria vers les assistants.

— Cet homme est en train de vendre l'I.R.A. aux Services Secrets soviétiques. Il vous dénoncera aussi.

— Faites-le taire, cria le « président ».

Tom accourut et enfonça un chiffon sale dans la bouche de Malko.

Les cinq hommes assis derrière la table se mirent à délibérer à voix basse.

Malko s'étranglait derrière son bâillon, l'estomac tordu, le sang battant frénétiquement dans ses tempes. Que faisait Conor Green ? C'était insensé d'être « jugé » en plein cœur d'une ville quadrillée par les Anglais et la Spécial Branch. Et le cadavre macéré dans le whisky de

Bill Lynch lui rappelait que ce n'était pas un jeu de mauvais goût. Il n'avait pas la moindre envie de parfumer au whisky irlandais le cimetière d'Arlington, reposoir des barbouzes méritantes...

Le « traître » à la cagoule tapa du plat de la main sur la table, réclamant le silence :

— Le tribunal a délibéré, annonça-t-il. Nous condamnons l'inculpé à être exécuté pour espionnage. La sentence est exécutoire immédiatement. *Long live to the I.R.A. !*

Tom se pencha à l'oreille de Malko et chuchota joyeusement :

— Je te l'avais bien dit. On va te faire sauter la gueule...

Malko sentit son estomac se contracter. C'était trop bête. La somptueuse silhouette d'Alexandra passa devant ses yeux, vêtue d'une robe de dentelle noire qui la moulait comme un gant indécent. Un cadeau d'anniversaire. Le sien.

Il y eut un bruit de chaises. Les membres du tribunal se détendaient, ayant scellé le sort de Malko.

*

* *

Conor Green hurla dans le téléphone :

— Où est-elle ?

À l'autre bout du fil, la voix du Major Jasper était calme et impersonnelle. Pas du tout affolée.

— Je ne sais pas si cela peut vous aider, remarqua-t-il. Elle délire... Je ne sais même pas si on vous laissera lui parler, elle risque de mourir d'une minute à l'autre. Mais elle vous réclame :

— Où est-elle ? répéta l'Américain.

— Au *Queen's hospital*, avoua de mauvaise grâce le Britannique. Mais il faut que vous passiez par la Spécial Branch pour avoir un permis de communiquer...

— *Fuck* la Spécial Branch ! rugit Conor Green. Je vais à l'hôpital.

Il raccrocha avec fracas, attrapa sa veste, un petit colt Python qu'il glissa dans sa poche et dévala l'escalier. Les soldats anglais qui baguenaudaient près de leurs automitrailleuses en face de son building le virent avec effarement partir comme s'il avait le diable à ses trousses.

*

Le couloir grouillait de soldats, de policiers en civil et en uniforme. Toute l'aile où se trouvait Tulla était isolée par un cordon militaire. On craignait que l'I.R.A. ne tente de la faire évader de nouveau. Conor Green se heurta à un gigantesque sergent de l'armée britannique, sanglé dans un gilet pare-balles. L'Américain lui mit son passeport diplomatique sous le nez.

— Je veux voir Miss Tulla Lynch. Immédiatement.

Le sergent examina le document, compara la photo et le visage de Conor Green, lui rendit le passeport avec un sourire poli.

— Je crains que cela ne soit impossible, Sir. Personne n'a le droit de parler à cette personne...

Conor Green vira au violet.

— Écoutez bien, fit-il. Je suis le Vice-Consul des États-Unis à Belfast. J'agis avec l'accord du Major Jasper qui est le responsable de la Sécurité de votre Troisième Brigade. J'ai besoin d'un renseignement qui peut sauver une vie humaine. Alors, vous allez me laisser passer ou il faudra que vous m'en empêchiez physiquement...

Dépassé par cette rage, inattendue chez un gentleman, le sergent battit en retraite moralement.

— Sir, il faut que je vous fouille d'abord.

— *Bullshit* ! gronda Conor Green. Je suis diplomate et personne ne m'a jamais fouillé...

Le sergent secoua la tête.

— Sir, j'ai des ordres.

Conor Green regarda l'énorme masse du sergent, eut un rictus de rage, recula d'un pas, sortit son colt Python, le braqua sur le Britannique et annonça :

— Sergent, je vous donne dix secondes pour me laisser passer. Ou je vous tire dans les jambes.

Médusé, le sergent recula. Conor Green le repoussa aussitôt, se glissant dans le couloir. Plusieurs soldats accouraient, le fusil automatique au poing. Conor Green leur cria :

— Si vous me tuez, cela va faire un sacré barouf...

Le sergent leva la main au moment où un soldat mettait Conor Green en joue. Il ne pouvait pas abattre le représentant d'un pays ami... Le cerveau en clafoutis, il se rua sur le téléphone.

— Ne laissez sortir cet homme sous aucun prétexte, cria-t-il.

*

* *

Tulla était livide, des tuyaux sortant de tout le corps. Une horrible odeur d'anesthésique flottait dans la petite chambre. L'infirmière leva des yeux surpris sur Conor Green.

— Sir ?

— Elle est en état de parler ?

— Mais, Sir...

Tulla avait ouvert les yeux. Elle murmura :

— Oh, vous êtes venu... Ils l'ont emmené au vieux gymnase, dans Ardoyne. Ils vont le tuer...

Elle toussa et du sang apparut à la commissure de ses lèvres. L'infirmière se jeta presque sur Conor Green :

— Sir ! Sortez ! Vous allez la tuer.

Conor Green était déjà dehors, ses chaussettes tire-bouchonnant sur ses chevilles.

Le couloir n'était qu'un bloc d'uniformes. Un capitaine, le visage sévère, se tenait près du grand sergent ulcéré. Il s'avança vers Conor Green :

— Sir, votre...

L'Américain le glaça d'un seul regard.

— Cela vous intéresserait d'attraper un tribunal clandestin de l'I.R.A. ?

*

* *

Tom surgit à côté de Malko, un morceau de tissu noir à la main. Il fit le tour de la chaise et Malko sentit qu'on lui passait quelque chose autour de la tête. Sa vision fut brusquement obscurcie : Tom venait de lui mettre la cagoule des condamnés à mort de l'I.R.A.

— Une fois la sentence exécutée, votre corps sera déposé devant le consulat des États-Unis, annonça le « président ».

Malko ne répondit pas, le cerveau vide. À quoi bon discuter ? Il ne

lui restait qu'à mourir avec dignité.

Il sentit le canon d'une arme se poser contre sa nuque et pensa à une phrase de « L'Archipel du Goulag » : neuf grammes de plomb dans la nuque.

Le monde allait continuer sans lui.

CHAPITRE XIX

Malko transpirait sous la cagoule, comptant machinalement les secondes.

Derrière lui, Tom devait attendre le signal du « tribunal ». Cela lui laissait quelques secondes supplémentaires à vivre. Il entendit la voix du « président » dire :

— Que cela serve d'exemple.

Il se raidit, la bouche sèche, tous ses muscles tendus, sachant qu'il n'allait pas souffrir.

*

* *

Un pan de mur vola en éclats dans un fracas de fin du monde. À travers les pierres disjointes, apparut le museau camus d'une automitrailleuse Saracen. Au même moment, le gamin qui avait servi le thé surgit de l'extérieur en hurlant :

— Les pigs ! Les pigs !

Déjà, plusieurs spectateurs arrosaient la Saracen empêtrée dans les briques du mur. Sans grand mal d'ailleurs. Les cinq hommes en noir se levèrent précipitamment. Le président hurla :

— Exécutez le prisonnier !

À l'extérieur une rafale d'arme automatique éclata, suivie de l'explosion sourde de plusieurs grenades et de coups de feu isolés.

Tom hésita. Il avait fait un saut de côté, pour faire face à la Saracen. Son premier devoir était d'assurer la fuite des chefs. Il se précipita derrière la table et souleva une grosse trappe de bois : Déjà les hommes en noir faisaient cercle autour de lui pour s'y engouffrer. Un soldat anglais surgit près de la porte, tira une courte rafale, recula devant la gerbe de projectiles, porta la main à son cou et mourut. Une balle l'avait frappé à la jointure du gilet pare-balles. Son corps s'effondra en travers de la porte. Dehors, on entendait des coups de sifflet et la voix enflée d'un haut-parleur.

Un fracas de tonnerre surmonta le bruit des coups de feu. La verrière vola en éclats sous le poids du train d'atterrissage d'un

hélicoptère.

Tom, le bras tendu, l'extrémité de son P. 38 à vingt centimètres de la nuque de Malko, appuya sur la détente. Au moment où le coup partait, il poussa un hurlement de douleur et le P. 38 sauta de sa main. L'Irlandais regarda stupidement son poignet droit entaillé par un large éclat de verre. Le sang jaillissait à flots. Il essaya de ramasser l'arme de la main gauche, eut un vertige.

— Tom ! Tom !

Un de ses compagnons, accroupi près de la trappe, tirait comme un fou à la Thomson. Tom était le dernier dans le gymnase. Une grenade fumigène éclata près de Malko qui fut aussitôt entouré d'un nuage jaunâtre. Il comprit que c'était sa chance. Se balançant furieusement, il parvint à renverser sa chaise, roulant à plusieurs mètres de l'endroit où il se trouvait.

Il était temps. Le dernier tireur de l'I.R.A. balaya de sa Thomson l'endroit où il s'était trouvé. Tenant son poignet, Tom rejoignit le trou, laissant une traînée de sang derrière lui.

Il referma la trappe sous une grêle de balles anglaises. Malko entendit les imprécations furieuses des policiers. Il sentit qu'on le remettait sur ses pieds, qu'on coupait ses liens. Conor Green se tenait devant lui en compagnie du Major Jasper.

Le vieux gymnase grouillait de soldats. Deux membres de l'I.R.A. avaient été tués et gisaient dans une mare de sang. La Saracen acheva son trou dans le mur.

— Nous sommes arrivés à temps, fit l'Américain.

— Comment m'avez-vous retrouvé ? demanda Malko en essuyant la sueur qui trempait son visage.

— Tulla.

Il sursauta.

— Où est-elle ?

Le visage de Conor Green s'assombrit :

— À l'hôpital. Et si elle s'en sort, elle retournera en prison.

Il expliqua à Malko ce qui s'était passé. Comment la jeune Irlandaise avait été abattue à cent mètres de son consulat, sans même qu'il s'en aperçoive...

Les soldats et les policiers de la Spécial Branch avaient enfin réussi à ouvrir la trappe. Ils jetèrent une grenade dedans, puis s'y aventurèrent. Conor Green regardait leurs efforts avec une certaine ironie :

— Les autres sont déjà loin, fit-il. Dieu sait où on va les retrouver.

Malko réalisa qu'il avait de quoi intéresser le Major Jasper.

— Major, fit-il, savez-vous qui est l'homme qui voulait m'exécuter. Et qui a failli le faire ?

Le Britannique haussa les sourcils.

— Pas la moindre idée.

— Votre mystérieux informateur...

Si le tuyau de la pipe ne cassa pas, c'est qu'il s'agissait d'une très vieille bruyère d'Écosse... et non de plastique japonais. Le Major réussit à conserver un ton mesuré pour demander :

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

Malko lui livra aussitôt le fruit de ses déductions, concluant :

— Il est peut-être dans vos fiches. Un homme d'une quarantaine d'années, assez petit et corpulent, qui a sûrement été en stage en Union Soviétique... Et à qui il manque le majeur de la main gauche ...

— Venez avec moi à Lisburn, fit le Major.

*

* *

— C'est sûrement lui, confirma Malko en reposant la photo. Celle d'un homme d'une cinquantaine d'années, trapu, les cheveux châtons rejetés en arrière, le visage aigu et intelligent. Il lut la légende : Trevor McGuire, 46 ans. Ancien contremaître dans une laiterie, a effectué un stage d'un an en Union Soviétique en 1971. Suspecté de plusieurs meurtres politiques et de l'attaque de la Midland Bank en 1970.

Le Major Jasper souffla sa fumée avec lassitude.

— Cela ne nous avance pas à grand-chose. Personne n'a vu McGuire depuis 1971.

Malko était perplexe.

— Est-ce qu'un activiste peut vous échapper aussi longtemps ?

Le Britannique haussa les épaules :

— Oui, s'il fait attention. Et s'il n'est pas dénoncé. Il a pu rester quelque temps en Irlande du Sud.

— J'ai une proposition à vous faire : si je vous amène McGuire, pouvez-vous me l'échanger contre Tulla Lynch ?

Le major britannique fut tellement suffoqué qu'il resta silencieux

presque une minute.

— Il n'est pas en mon pouvoir de vous répondre, fit-il enfin. Mais je pense qu'étant donné l'importance de McGuire, les autorités feraient un effort de clémence...

— Parfait, dit Malko. Nous en reparlerons. Pour l'instant, essayez de ne pas trop donner de publicité à l'arrestation de Tulla. Cela sera moins embarrassant lorsque vous serez obligé de la relâcher...

Sur cette flèche de Parthe, il ouvrit la porte du bureau. Lorsqu'ils furent dehors, Conor Green éclata :

— Vous êtes complètement fou ! La « Company » ne vous paie pas pour jouer les Don Quichotte.

— J'ai bien le droit de joindre l'utile à l'agréable fit paisiblement Malko. La « Company » m'a demandé de découvrir pourquoi et par qui Bill Lynch avait été tué. J'ai réussi.

— O.K., O.K., fit Conor Green. Bravo Don Quichotte. Seulement si les Anglais ne sont pas arrivés à trouver ce Trevor McGuire...

— C'est pour cela que je ne vais rien leur demander, dit Malko. Maintenant, allons à l'hôpital.

*

* *

Tulla respirait faiblement, mais régulièrement. Son visage s'illumina en voyant Malko.

— Mon Dieu, comme je suis contente !

Il lui raconta son « jugement » et demanda :

— Vous n'avez jamais entendu parler d'un certain Trevor McGuire ?
Tulla hocha la tête.

— Si. Mais je ne l'ai jamais rencontré. On dit qu'il est en Irlande du Sud. Maureen m'en a parlé.

— C'est lui qui est responsable de la mort de votre père, dit Malko. Et de l'arrestation de tous les membres de l'I.R.A. provisoire non communiste. Il était à Belfast cet après-midi. C'est lui qui m'a condamné à mort.

Tulla se mordit la lèvre inférieure :

— Maureen doit savoir. Mais, maintenant...

Malko réfléchissait. Big Lad était mort. Gordon aussi. Il restait

One-hand Bryan, comme lien avec Maureen.

— Où est Bryan ? demanda-t-il.

La jeune fille hésita avant de dire :

— Je peux vous donner deux numéros de téléphone où il passe souvent. Mais il ne voudra pas vous parler.

— Donnez-les, dit Malko.

Il nota les deux numéros. C'était une piste mince, mais la seule. Tulla s'agita nerveusement.

— Faites attention ! Ils ont des tireurs d'élite, des tueurs. Votre tête est sûrement mise à prix... Quittez Belfast. Cela ne ressuscitera pas mon père si vous êtes tué.

Malko se pencha et lui baisa le front.

— Tulla, dit-il, je pars à la chasse au dragon. Souhaitez-moi bonne chance.

*

* *

Une barrière rouge interdisait l'entrée de Glengoland Gardens. Gardée par plusieurs soldats en armes. Habitué à ce spectacle courant à Belfast, Malko stoppa et baissa la glace de la Cortina. Un sergent s'approcha.

— Où allez-vous, Sir ?

— Chez moi, fit Malko.

— Vous habitez dans la rue ? À quel numéro ?

— Au 29...

Le sergent hocha tristement la tête.

— Sir, je crains que ce ne soit impossible.

— Pourquoi ?

— Le 29 vient de sauter, Sir. Il y a vingt minutes. Pas de blessés, mais la maison est inhabitable...

Ils allaient vite. L'invasion du gymnase avait eu lieu trois heures plus tôt. La lutte à mort commençait. Tulla avait raison. Son séjour en Irlande du Nord allait être périlleux.

— Puis-je aller récupérer ce qu'il reste de mes biens ? demanda-t-il.

Le sergent était au moins aussi bouleversé que lui.

— Mais certainement, Sir ! Ces terroristes sont fous. *Mad dogs* !

Pas si fous que ça.

*

* *

— Bryan, on ne connaît pas de Bryan, fit une voix rogue, à peine intelligible, tant son accent était fort.

Cela devait être un pub car on entendait le background, le bruit des conversations et de verres heurtés. Malko se contenta de dire :

— Si vous le voyez, dites-lui d'appeler Malko. Il donna le numéro de *L'Europa* et celui de sa chambre. Avant d'appeler le second numéro, il hésita. Il risquait de ne pas avoir un meilleur résultat. Finalement, il appela la poste et demanda à quoi il correspondait. Au bout de quelques minutes, on lui donna l'adresse d'un pub dans le quartier de Ardoyne. Il était midi et il décida de s'y rendre. Quels que soient les risques.

*

* *

Le pub sentait la bière aigre et la sueur. Pourtant le plafond était superbement décoré de mosaïques de couleurs violentes salies par la fumée.

Malko s'avança vers le bar presque vide. Le long de la salle s'entassaient des petits boxes avec des banquettes de moleskine noire éventrées. Quelques consommateurs étaient vautrés dessus, cuvant leur bière. Malko commanda un « Irish Power ».

— Avec ou sans œuf ? demanda un barman rouquin.

— Sans, fit Malko.

Il resta appuyé au comptoir, examinant les trois jeunes barmen. Eux aussi lui jetaient des regards en dessous. On n'aimait pas les étrangers trop bien habillés dans ce quartier.

Lorsque le rouquin s'approcha de lui, il se pencha sur le zinc :

— Vous n'avez pas vu Bryan, aujourd'hui ?

Le garçon le regarda comme s'il avait demandé la Reine d'Angleterre.

— Bryan, quoi ?

— One-hand Bryan.

Le rouquin sembla se ratatiner, ses yeux papillotèrent et il s'écarta de Malko comme s'il avait la lèpre.

— Connais pas de Bryan, grommela-t-il. Ça fait douze pence.

Malko comprit qu'il fallait avoir recours aux grands moyens. Il prit un billet de dix livres, le salaire hebdomadaire du barman, écrivit dessus son numéro de téléphone et son nom, le roula et le tendit au rouquin.

— C'est pour vous, dit-il. Si vous voyez One-hand Bryan, dites-lui de me téléphoner à ce numéro. C'est urgent.

Au moins, il était sûr que l'autre ne brûlerait pas le message...

*

* *

La Bunny qui avait remplacé Maureen avait d'aussi longues jambes, mais un visage vulgaire et banal avec un nez retroussé et l'air canaille...

Plongé dans sa contemplation, Malko faillit ne pas voir le groom avec le panneau où était écrit son nom. Il claqua des doigts et le gosse s'arrêta devant lui.

— Téléphone, Sir.

Il alla jusqu'à la cabine au fond du restaurant et décrocha.

Il entendit dans l'appareil le brouhaha d'un pub.

— Allô.

— Malko Linge ?

Il faillit hurler de joie. C'était la voix de One-hand Bryan.

— C'est moi, Bryan, dit-il. Je suis heureux que vous m'appeliez. J'ai vu Tulla, elle va mieux...

Il y eut un silence au bout du fil comme si Bryan ne comprenait pas...

Puis le jeune terroriste dit :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous voir, dit Malko. Restez au pub, j'arrive.

Il y eut un petit silence puis Bryan dit d'une voix effrayée :

— Non, non, pas ici.

— Où, alors ?

Nouveau silence. Malko brusquement ne perçut plus les bruits du pub et se raidit : quelqu'un avait mis la main sur l'appareil pour qu'il n'entende pas : One-hand Bryan n'était pas seul... Tout à coup, le jeune homme revint en ligne :

— Vous connaissez l'immeuble de la B.B.C. ?

— Je trouverai, dit Malko.

— Attendez-moi devant à sept heures, fit Bryan. Et venez avec votre ami McGreen.

Il raccrocha avant que Malko ait le temps de lui demander pourquoi.

Celui-ci, à peine sorti de la cabine, fila à pied jusqu'à Queen's Street. Sur ses gardes. Mais les tueurs se hasardaient peu dans ce quartier central barré de chicanes et fourmillant de patrouilles.

Conor Green était en train de rédiger un rapport sur l'affaire Lynch pour le *European Command* de Londres.

— Nous avons rendez-vous, annonça Malko.

Mis au courant, l'Américain ne manifesta pas l'enthousiasme qu'on aurait pu attendre du chef de la C.I.A.

— Pourquoi moi ? demanda-t-il.

— Vous le lui demanderez, fit onctueusement Malko.

Conor Green secoua la tête :

— C'est un piège.

— Bien sûr, fit Malko. Mais l'immeuble de la B.B.C. est en plein centre. Ils savent que nous avons le temps de nous organiser, de bloquer les rues, de ne pas nous exposer...

— C'est quand même un piège.

— Nous ne risquons pas grand-chose, insista Malko. Nous serons armés et sur nos gardes. Protégés en plus par la Spécial Branch.

— J'espère que cela suffira, soupira l'Américain. Souvenez-vous des tireurs d'élite.

*

* *

— J'ai l'impression d'être un pigeon d'argile, remarqua avec un sourire un peu forcé Conor Green.

— C'est au moins un rôle de tout repos, ironisa Malko.

Engoncés dans leurs gilets pare-balles enfilés sous des imperméables – le tout gracieusement prêté par la Spécial Branch –, ils avaient l'air de bibendum. Il était sept heures moins cinq et ils faisaient les cent pas devant l'entrée de l'immeuble de la B.B.C., en plein Belfast, à cent mètres de *L'Europa*. La petite place en face de l'immeuble était vide et calme. Mais une douzaine d'hommes de la Spécial Branch étaient tapis dans le hall, armés comme pour prendre Iwosima. Il n'y avait pas un seul des toits dominant la place, sans son tireur d'élite. Des voitures banalisées de la Spécial Branch patrouillaient dans les rues avoisinantes.

Malko serrait dans sa poche la crosse de son pistolet extra-plat. Conor Green avait préféré une courte mitraillette UZI, dissimulée sous l'imperméable.

Un gamin sortit du hall de la B.B.C. derrière eux et ils sursautèrent.

— Si ça continue, on va tirer sur nos ombres, fit Conor Green.

Sept heures moins une. Malko frissonna sous la brise glaciale. Qu'est-ce que cela devait être en novembre ?

Une petite Austin grise déboucha de Bedford Street, roulant doucement, comme si le conducteur cherchait son chemin... Elle tourna autour de la statue équestre et stoppa à cinq ou six mètres de l'entrée de la B.B.C.

— Attention, jeta Malko.

La portière avant droite s'ouvrit, un homme jaillit de la voiture et décala vers Ormeau Avenue, si vite qu'on ne vit même pas son visage.

Plusieurs coups de sifflet stridents donnés par les tireurs des toits alertèrent les hommes de la Spécial Branch qui sortirent de leurs planques et barrèrent Ormeau Avenue.

Malko courut vers l'Austin, suivi de Conor Green. Les deux hommes, arme au poing.

One-hand Bryan était assis à l'avant, très droit, le corps maintenu par sa ceinture de sécurité. Les places arrière étaient vides.

Malko ouvrit la portière violemment. Aussitôt le corps du jeune Irlandais bascula vers l'extérieur. Malko photographia les yeux fixes et vitreux, la longue traînée de sang noir sur le cou. Puis il vit la masse marron qui occupait les sièges arrière et comprit.

Il plongea de toutes ses forces vers le porche de la B.B.C.

CHAPITRE XX

Malko trébucha sur une marche du perron et partit à l'horizontale dans le hall de marbre de la B.B.C. Conor Green l'avait devancé et plongea en même temps que lui. Juste au moment où une terrifiante explosion secouait l'immeuble. Une vague d'air brûlant arracha les portes de bronze, toutes les vitres se fracassèrent en même temps, des débris volèrent dans un nuage de fumée noire accompagné d'une immense lueur rouge...

Malko et Conor Green, abrités derrière un pilier, firent le gros dos, essoufflés par leur course folle. Des employés surgissaient dans tous les sens, certains avec du sang sur leurs vêtements. Les débris de verre avaient blessé de nombreuses personnes.

— Bravo pour le rendez-vous ! fit Conor Green. Quand je disais un pigeon d'argile, j'étais en dessous de la vérité...

Malko courut vers l'extérieur, la fumée noire n'était pas encore retombée. Sur le trottoir, à dix mètres de l'entrée, une femme âgée gisait sur le dos, le bras gauche sectionné par un éclat de verre. Il chercha des yeux l'Austin : il ne restait d'elle qu'une carcasse noircie qu'on distinguait vaguement dans la fumée. Les policiers accouraient de tous les côtés, avec des soldats. Deux détectives de la Spécial Branch émergèrent de la fumée, tenant solidement un homme échevelé, hagard, tremblant de tous ses membres.

Malko s'avança vers le groupe.

— C'est lui qui conduisait la voiture ?

— Ce n'est pas ma faute, hurla le prisonnier, ils m'ont forcé...

De ses explications confuses, il apparaissait qu'une religieuse lui avait demandé poliment de la prendre dans sa voiture, alors qu'il faisait le plein dans une station-service. En bon catholique, il avait accepté sans hésiter, d'autant que la sainte femme était absolument ravissante. Une véritable apparition céleste. Qui s'était empressée, à peine la voiture avait-elle démarré, de coller sur le ventre du conducteur un Colt 45 automatique qui n'avait rien de céleste, lui. Tiré des plis de sa large robe...

Le conducteur avait été obligé de mener son Austin dans un entrepôt désert d'Albert Street où attendaient plusieurs hommes masqués. Ceux-ci avaient alors soigneusement bourré l'Austin

d'explosifs.

Jusque-là, c'était la routine habituelle des attentats de l'I.R.A.

Ce qui changeait, c'est qu'avant de remettre le conducteur à son volant, on lui avait adjoint un compagnon : le cadavre encore chaud de One-hand Bryan, exécuté d'une balle dans la nuque. Puis la religieuse lui avait ordonné de conduire l'Austin jusqu'à la B.B.C. en l'avertissant qu'il serait suivi par une voiture de l'I.R.A. et que, s'il lui prenait fantaisie de s'arrêter en route, il serait immédiatement abattu...

Mais le malheureux était trop choqué pour ne pas obéir passivement. Il n'avait retrouvé ses réflexes qu'en face de la B.B.C., pour filer à toutes jambes, fuyant la machine infernale déclenchée dans le hangar. Les policiers de la Spécial Branch l'avaient arrêté sans difficulté dans Ormeau Street...

Malko échangea un regard avec Conor Green.

— Maureen est revenue, dit Malko.

Le signallement donné par le conducteur de l'Austin correspondait à celui de la jeune activiste. La détermination aussi...

L'I.R.A. mettait le paquet pour avoir sa peau. L'explosion de la villa n'avait été qu'un simple avertissement... Le retour de Maureen signifiait le début d'un combat singulier qui ne se terminerait que par la mort d'un des adversaires. Malko connaissait assez Maureen pour savoir qu'elle ne pouvait pas lui pardonner de l'avoir abusée. Il était désormais l'homme le plus en danger d'Irlande du Nord. Car, si sa théorie était juste, Trevor McGuire, non plus ne voulait pas qu'il reste en vie.

Un policier en uniforme s'approcha, tenant d'un air dégoûté, à bout de bras, un objet noirâtre. Malko reconnut la main de bois de Bryan...

Maureen allait savoir rapidement que son attentat avait échoué. Malko pensa soudain à quelque chose.

— Savez-vous si la Spécial Branch a perquisitionné chez Maureen ? demanda-t-il à Conor Green.

— Je n'en sais rien, fit l'Américain, mais c'est facile à vérifier... Il suffit d'un coup de fil à Jasper.

— Donnez-le, dit Malko. Tout de suite. C'est important. Et demandez-leur s'ils n'ont rien trouvé d'intéressant. Sans préciser...

L'Américain rentra dans le hall dévasté de la B.B.C., laissant Malko sur le trottoir. Seuls, quelques badauds s'étaient rassemblés, tenus à distance par l'armée. Il y avait belle lurette que les habitants de Belfast ne prêtaient plus attention aux explosions qui ravageaient leur ville.

Une équipe de balayeurs était déjà au travail, ôtant les débris de toutes sortes. Les employés d'un marchand de voitures de l'autre côté de la place, clouaient mélancoliquement des cartons à la place de ce qui avait été leur vitrine...

Conor Green revint :

— Ils ont perquisitionné et mis les scellés sur la porte, annonça-t-il, parce que l'appartement était au nom de Big Lad. Mais ils n'ont rien trouvé, à part des tracts.

— Merci, dit Malko.

Une ambulance venait d'emporter le corps de Bryan. Quelque part dans Belfast, ses adversaires se préparaient sûrement à frapper de nouveau. Sauf s'il fuyait, sa seule chance de survie était de deviner leur plan pour les prendre de vitesse. Sinon, la prochaine ambulance serait pour lui...

— Je crois que je vais rentrer à pied à *L'Europa*, dit-il à l'Américain.

Conor Green secoua la tête :

— Vous êtes mort à 99,50 pour cent... Feriez mieux de ne pas vous entêter... Filez. Vous ne retrouverez ni Maureen, ni votre mystérieux informateur. Ils sont ici comme des poissons dans l'eau. Par contre, vous risquez d'être le 1 078^e cadavre de la révolution irlandaise...

Malko eut un geste fataliste :

— Je peux aussi attraper un cancer. À ce soir.

Toutes les rues avoisinantes étaient jonchées de débris de verre. Bonne journée pour les vitriers, Malko se demanda où pouvait être Maureen. Il devinait maintenant qu'il y avait toute une structure souterraine de l'I.R.A. que les gens comme Tulla ne soupçonnaient même pas. Le genre de structure qui avait permis à un Trevor McGuire d'échapper pendant des années aux Anglais... Et qui faisait danser les poseurs de bombes sur une musique qu'ils n'avaient pas écrite. En pensant frapper les protestants, ils aidaient la pénétration soviétique en Irlande.

Malko déboucha dans Great Victoria Street et s'arrêta, mu par une impulsion subite. Au lieu de remonter à l'hôtel, il prit sa voiture au parking et quitta l'hôtel.

Sans ôter son gilet pare-balles qui lui tenait horriblement chaud. Mais là où il se rendait cela pouvait lui sauver la vie...

Le lotissement d'Andersonstown était toujours aussi sinistre. Malko avait effectué un long détour pour y arriver par Lisburn Road et Suffolk, afin de ne pas se montrer dans Falls Road.

Personne en vue, les façades lépreuses et grises des H.L.M. le gazon jaunâtre et les inscriptions au goudron un peu partout vouant les Anglais aux pires maux.

Malko gara sa voiture en face d'une épicerie minable à l'entrée du lotissement et continua à pied. Se sentant observé de derrière chaque fenêtre. Heureusement, il y avait peu de téléphones à Andersonstown... De plus Maureen et ses amis ne s'attendaient sûrement pas à sa visite... En retrouvant l'immeuble où il avait retrouvé Maureen pour la première fois, il éprouva un étrange serrement de cœur. Tant de choses s'étaient passées depuis... Il regarda autour de lui avant de s'engager dans l'escalier extérieur, toujours aussi sale.

En voyant Belfast à ses pieds, il se demanda soudain ce qu'il faisait en Irlande du Nord...

Le palier du second était sombre. Il dut craquer une allumette pour y voir quelque chose. Il fut si fasciné par ce que révéla la lueur jaunâtre qu'il s'en brûla les doigts ! Il ne regrettait pas d'être venu... Les scellés qui condamnaient la porte de l'appartement de Big Lad avaient été arrachés et le battant bâillait !

Malko prit son pistolet extra-plat dans sa ceinture ôta le cran de sûreté, et repoussa la porte d'un coup de pied, se rejetant aussitôt contre le mur.

Le battant heurta le mur et resta ouvert. Sans aucune réaction venant de l'intérieur. Il attendit quelques instants avant d'entrer l'arme au poing. L'appartement était vide. Il parcourut rapidement les pièces en désordre. Visiblement, personne n'avait habité là depuis la mort de Big Lad...

Redescendu dans le minable living, il alla droit à la cache où Maureen avait pris la Kalachnikov. Il fit pivoter le fond du placard et explora la cavité.

Rien. Comme la Kalachnikov n'avait pas été confisqué par les Anglais, il y avait de fortes chances pour que Maureen l'ait récupéré. Il s'assit sur le canapé, réfléchissant. L'effraction était récente. Il n'y avait rien à voler dans l'appartement. À part la Kalachnikov.

Tout se reconstruisait. L'attentat de la B.B.C. raté, Maureen s'était ruée pour récupérer la Kalachnikov. Prenant la situation en main. Malko pensa soudain aux six soldats anglais tués à Londonderry, que l'on attribuait à Maureen.

Apparemment, il était le septième sur sa liste...

*

* *

Malko se versa une vodka, ajouta de la glace et y trempa ses lèvres, regardant à travers la fenêtre de sa chambre... Il était revenu directement à *L'Europa* après son expédition à Andersonstown, gardant pour lui son secret. Il savait qu'il tenait sa vie entre ses mains. Il lui suffisait de quitter l'Irlande pour être sauf. Maureen n'irait pas le chercher à Liezen. Elle avait d'autres chats à fouetter...

Mais Tulla resterait en prison. Pour dix ou quinze ans. Les plus belles années de sa vie. Et Malko aurait pour toujours le goût de cendres de la défaite dans la bouche... Une chose que tout l'or de la C.I.A. et les caresses de toutes les femmes du monde n'effaceraient jamais.

De l'autre côté, il savait qu'aucune protection, aussi savante soit-elle, ne le protégerait d'un fusil à lunette manié par quelqu'un décidé à le tuer. Il faudrait qu'il se promène dans un tank. Et encore... L'ancien chef des Spécial Forces avait été obligé de s'exiler en Afrique du Sud pour échapper à la vindicte de l'I.R.A. Tôt ou tard, surtout avec les complicités dont Maureen disposait à Belfast, il prendrait une balle dans la tête : le seul élément jouant en sa faveur était le temps. Maureen se savait maintenant traquée par les Anglais et tenterait de le tuer le plus tôt possible, pour aller se réfugier en Irlande du Sud.

Il fixa les toits en face de lui : peut-être était-elle déjà en train de le viser... Il calma cette anxiété déraisonnable : l'explosion de la B.B.C. ne datait que de quelques heures. Un assassinat, cela s'organisait. Il disposait d'un petit répit. Pour fuir ou contre-attaquer...

Il essaya de se mettre dans la tête de Maureen. Son regard tomba soudain sur l'énorme building en construction qui dominait tout Belfast au coin de Howard Street. Sa carcasse de béton inachevée se dressait en face de *L'Europa*. Instantanément, Malko « sut » que c'était de là que Maureen allait essayer de le tuer. C'était le lieu idéal. Élevé, désert, d'accès facile. Elle pouvait le guetter pendant des heures... Dès que le jour tomberait, les silhouettes des occupants des chambres de *L'Europa* se découperaient en ombres chinoises, faisant des cibles parfaites. Malko ne pouvait manquer de passer devant sa fenêtre. C'était un jeu d'enfant pour Maureen de savoir le numéro de sa chambre. À cette distance, une tireuse expérimentée comme Maureen touchait une pièce d'un dollar...

À plus forte raison, la tête d'un prince autrichien.

L'excitation de la lutte le submergea de nouveau d'un coup. Son cerveau se mit à travailler comme un ordinateur bien programmé. Au bout d'un moment, il s'écarta de la fenêtre et se versa une autre vodka. Sèche, cette fois, il eut un sourire triste, pour lui-même.

Il allait prendre Maureen à son propre jeu. Cela ressemblait à une passionnante partie d'échecs, mortelle pour la Reine ou le Roi qui demeuraient en lice.

Ou pour les deux.

CHAPITRE XXI

Malko cala la crosse du Nato au creux de son épaule et pivota lentement sur lui-même pour balayer dans le champ de sa lunette un autre étage du building en construction. La partie qui faisait face à *L'Europa* ne comportait pas d'ouverture. Seule la façade presque perpendiculaire à *L'Europa* offrait, sur les sept derniers étages, des ouvertures béantes. Malko était obligé de se mouvoir très lentement car le téléobjectif de 400 mm qui équipait le « Star-Tron » surmontant le fusil, avait un champ de vision très étroit : tout juste 6°. Mais c'était une petite merveille : bien qu'il fasse nuit noire, il distinguait tous les objets à l'extérieur aussi nettement qu'en plein jour sur le fond verdâtre de la lunette.

L'arme qu'il pointait était un Nato 7,65 automatique avec chargeur de balles perforantes capables de tuer un être humain à cinq cents mètres. Le building qu'il visait n'était pas à plus de deux cents mètres.

Malko avait eu beaucoup de mal à se procurer le « Star-Tron » qui amplifiait 50 000 fois la lumière résiduelle des étoiles. Sans l'aide du Major Jasper, il n'y serait jamais arrivé. Seules quelques unités spéciales de l'armée britannique en possédaient de semblables.

C'était encore mieux qu'un projecteur infrarouge car il n'y avait pas de halo. Il avait fallu l'intervention d'un des patrons du MI 5 pour que le Q.G. de Belfast consente à en prêter un. Avec énormément de répugnance. Si une telle arme tombait entre les mains des terroristes le résultat pouvait être effrayant.

Malko était installé dans sa chambre depuis une demi-heure après être entré sans allumer. Si Maureen ou un autre tireur d'élite était déjà en train de surveiller la fenêtre de sa chambre, rien n'avait transpiré de sa présence. Depuis, il balayait systématiquement de sa lunette tous les endroits où un tireur aurait pu se dissimuler. La tension nerveuse le faisait parfois trembler légèrement et il finissait par avoir les prunelles douloureuses à force de scruter l'image verdâtre des objets dans la lunette. Avec à la fois, l'envie et la crainte de trouver ce qu'il cherchait. Conor Green avait vigoureusement désapprouvé son plan... Il aurait été si simple d'installer des projecteurs sur le toit de *L'Europa* et de les allumer tous en même temps, tandis qu'on cernait le building en construction...

— Si je fais cela, avait contré Malko, les Anglais tireront la

couverture à eux. Laissez-moi mon petit safari.

Seulement, c'était un safari boomerang. Parce qu'il n'était pas totalement sûr que Maureen ne disposait pas d'une lunette infrarouge ou d'un dispositif similaire au sien... Dans ce cas, elle était peut-être elle aussi en train de l'ajuster...

Il baissa le canon du lourd fusil automatique, souffla quelques instants, et braqua la lunette sur la première ouverture à gauche de l'avant-dernier étage du building en construction. Les battements de son cœur s'accéléchèrent d'un coup, à lui faire mal. Il bloqua sa respiration, écarquilla les yeux, serrant malgré lui le fusil de toutes ses forces.

Quelque chose obscurcissait l'ouverture. Malko passa sur la suivante pour comparer, puis revint en arrière, tendu comme une corde à violon. Il lui fallut plus d'une minute pour être sûr de son fait. Parce que celui ou celle qui s'était embusqué était vêtu de noir et ne se détachait pas sur le fond sombre du building. Invisible à l'œil nu.

La joie d'avoir eu raison lui donnait envie de crier. En même temps, il éprouvait un étrange dégoût : celui du chasseur devant une proie trop facile... Il resta ainsi plusieurs minutes surveillant sa cible de temps à autre dans la lunette. Ne se décidant pas à tirer. Cherchant à deviner qui était caché en face. Maureen ? Un tueur inconnu de l'I.R.A. ? Ou Trevor McGuire lui-même. Mais c'était peu probable que le « colonel » s'abaisse à cette tâche d'exécuteur.

Il ajusta l'ouverture, au coin du building. Maintenant, il distinguait parfaitement les épaules et la tête du tireur, agenouillé contre la paroi. Le doigt de Malko caressa la détente, en éprouva le mou. Il bloqua sa respiration : la vie du tireur d'en face était à sa merci. Le temps que le bruit de la détonation lui parvienne, il serait déjà mourant. Aucun être humain ne résistait à une balle de Nato à cette distance.

Il se rappela les yeux gris de Maureen et son doigt glissa de la détente. Décidément, il n'arrivait pas à se comporter en assassin. Il resta immobile, l'œil décollé de la lunette, le cœur battant. Furieux contre lui-même. Certain que son adversaire n'éprouvait pas les mêmes scrupules que lui, qu'il resterait à l'affût jusqu'à ce que la lumière s'allume dans sa chambre.

Pris d'une inspiration subite, il décida de stopper ce jeu cruel. Pour une meilleure alternative. Il posa le fusil par terre, s'essuya le front avec une pochette de soie et sortit de la chambre. Conor Green attendait dans la chambre 707, un étage plus bas.

L'Américain faillit renverser son J & B en voyant Malko.

— Alors ?

— Il est là, dit Malko. Je voudrais vous demander un service.

Conor Green fronça les sourcils, nettement méfiant.

— En ce qui me concerne, le numéro du pigeon d'argile est terminé, prévint-il.

— Je ne vous demande rien de semblable, assura Malko.

Il expliqua à l'Américain ce qu'il attendait de lui et se glissa hors de la chambre. Il n'avait pas une seconde à perdre.

*

* *

Le tibia de Malko heurta une arête de ciment et il dut se mordre les lèvres pour ne pas crier de douleur. Accroupi dans un coin de la cage d'escalier en ciment brut, il laissa les ondes de douleur s'atténuer, maîtrisant sa respiration désordonnée. Il venait d'atteindre le seizième étage du building en construction. Là où se trouvait le tueur de l'I.R.A. À quelques mètres de lui. Mentalement, il essaya de calculer le temps qui s'était écoulé depuis qu'il avait quitté l'hôtel : environ dix minutes. Il ne lui restait pas beaucoup de temps.

Entrer par les palissades avait été facile mais il avait failli dix fois tomber dans le vide en grimpant l'escalier sans rampe dans une obscurité totale. Essayant de ne pas faire de bruit. Il ignorait si le tireur était seul... S'il n'y avait pas d'autres membres de l'I.R.A. embusqués pour le protéger. Il se releva, franchit tout doucement l'espace qui le séparait de la pièce où se trouvait le tireur à l'affût. Heureusement le bruit du vent étouffait la plupart des bruits. Il respirait doucement, essayant de deviner les obstacles sous ses pieds. Le sol était plein d'aspérités et de débris abandonnés par les ouvriers du chantier. Un seul bruit et tout son plan s'effondrait.

Il s'immobilisa, collé contre le mur, observant le rectangle plus clair de l'ouverture. En avançant la tête, il distingua les lumières de la ville et la façade de *L'Europa*. Il compta les fenêtres au huitième étage. La sienne était encore éteinte. Sortant son pistolet extra-plat de sa ceinture, il attendit, le cœur dans la gorge. Il avait beau écarquiller les yeux, le tueur qui devait se trouver dans le coin droit de la pièce nue se confondait avec l'obscurité, rigoureusement immobile, lui aussi. Malko et lui fixaient le même point. Pour calmer les battements de son cœur, Malko se mit à compter mentalement. À 70 la fenêtre de sa chambre s'éclaira, à cent cinquante mètres de là. Conor Green remplissait sa mission.

Aussitôt, quelque chose bougea dans le coin d'ombre où Malko

supposait que se trouvait le tireur. Il prit une fraction de seconde pour savourer sa victoire. Puis, il fonça d'un seul élan, étendit le bras et posa le canon de son pistolet extra-plat sur le dos de la silhouette accroupie.

— Ne bougez pas ! ordonna-t-il.

L'inconnu eut un tel sursaut que son doigt appuya sur la détente du fusil. La détonation les assourdit tous les deux. Malko avait calculé juste. Concentré sur la lumière qui s'allumait, le tireur ne l'avait pas entendu venir. Mais sa surprise passée, il réagit avec une brutalité et une rapidité incroyables. Sans souci du pistolet appuyé contre son dos il se retourna. Malko vit une lueur éblouissante quand la crosse du fusil le frappa à la tempe. Il eut le temps de saisir le fusil par le canon et de l'envoyer par terre.

Mais son adversaire lui écrasa le poignet d'un coup de pied et il dut lâcher son propre pistolet. Il n'eut que le temps de plonger dans les jambes de l'autre qui s'enfuyait.

Ses mains trouvèrent le tissu rêche d'une robe descendant jusqu'aux chevilles, remontèrent et identifièrent sans erreur possible un corps de femme !

— Maureen ! cria-t-il.

— *Fuck you* ! gronda la voix pleine de haine de la jeune Irlandaise.

Son genou s'enfonça dans le ventre de Malko et il se plia en deux. Des ongles ratèrent ses yeux de peu. Il se redressa, tenta de maîtriser Maureen, mais elle se démenait avec l'énergie du désespoir, marmonnant des injures, essayant tous les coups les plus vicieux pour se débarrasser de lui. Une vraie bête sauvage.

Ils roulaient sur le plancher de ciment nu, d'un bord à l'autre de la pièce, haletants, trop concentrés même pour s'injurier. Par surprise, Maureen arriva à échapper à Malko. Mais au lieu de foncer vers la porte, elle se rua en direction du vide. Malko la rattrapa de justesse. Elle virevolta, le saisit à bras le corps, et tenta de le précipiter dans le vide ! Malko esquiva, la repoussa en arrière, la fit trébucher et s'étala sur elle de tout son long. La nuque de Maureen porta sur le ciment et elle demeura étourdie quelques secondes.

Il eut peur de l'avoir sérieusement blessée, relâcha son étreinte, appela d'une voix inquiète.

— Maureen ?

Avec la rapidité d'un cobra, la main droite de la jeune Irlandaise partit vers le visage de Malko. Son pouce s'enfonça dans son œil gauche et il poussa un cri de douleur. Fou de rage il lui rafla les poignets et ils recommencèrent à lutter corps à corps.

Cette fois, Maureen faiblissait. Malko se retrouva contre elle, ivre de rage, un brouillard rouge devant les yeux. Le contact de son corps élastique et ferme l'enflamma brusquement. Il avait l'impression de se retrouver au château de la jeune Irlandaise, quelques jours plus tôt.

Mais cette fois, comme pour mieux lui manifester son mépris, Maureen se laissait aller avec une passivité totale. Il rêva brusquement d'un grand lit, d'une cheminée, de Dom Pérignon. Et surtout de calme.

Mais ils étaient étendus sur le plancher en ciment nu d'un immeuble en construction...

Il se dit qu'il ne reverrait jamais Maureen. Il prononça son nom. Elle ne répondit pas, immobile sous lui comme si elle était morte. Lentement, d'une main, il écarta la robe de religieuse, trouva la peau tiède et lisse des cuisses, continua sa caresse. Le sexe de Maureen était sec et brûlant.

Elle ne lutta pas quand il la prit le plus doucement possible.

Il avait oublié l'endroit où il se trouvait. Le danger. Sa tension nerveuse devait se défaire d'une façon ou d'une autre...

Lorsqu'il se vida en Maureen, il lui sembla qu'elle se resserrait autour de lui, mais ce n'était peut-être qu'une illusion. Il s'écarta, reprit une tenue plus décente, se releva. Les jambes blanches de Maureen se détachaient dans l'obscurité. Malko ramassa son pistolet. Il sursauta en entendant un bruit dans le couloir, se retourna, prêt à tirer. La lumière d'une puissante lampe électrique éclaira la pièce. Maureen se releva à la vitesse de l'éclair. Le faisceau lumineux les éblouit et la voix de Conor Green fit avec soulagement :

— Ah ! Vous êtes là !

Il s'approcha et remarqua :

— Vous ne m'aviez pas dit qu'elle tirerait. Bon sang ! la balle est passée à trois centimètres de moi !

— Je suis désolé, fit Malko.

— Ce n'est pas vous qui avez essayé de me tuer explosa l'Américain. C'est cette dingue...

Maureen fit un mouvement comme pour se jeter sur le vice-consul. Malko l'arrêta et dit doucement.

— Maureen, il faut que je vous parle !

Elle gronda entre ses dents.

— Je me fous de ce que vous pouvez me dire. Livrez-moi aux pigs. Je m'évaderai. Et je vous tuerai.

Le ton déterminé de sa voix fit frémir rétrospectivement Malko. Quand les femmes se mettent à faire de la politique, elles sont pires que les hommes.

— Maureen, dit-il. Vous êtes au courant de l'accusation que j'ai portée contre Trevor McGuire ? Ce n'était pas un bluff, il a dénoncé tous vos amis.

— Vous n'êtes qu'un infect menteur !

Immobile dans le faisceau de la lampe, insolite dans sa longue robe noire, c'était la statue vivante de la haine.

— Je peux vous en donner la preuve, insista Malko. Est-ce que vous seriez capable de reconnaître sa voix ?

Maureen ne répondit pas. Butée. Malko s'approcha d'elle :

— Je vais vous prouver ma bonne foi, dit-il. Nous allons tous les trois écouter une bande magnétique. Chez les Anglais...

Elle ricana :

— Bien sûr. Comme ça vous pourrez les regarder me torturer...

Il se tourna vers Conor Green.

— Vous êtes venu seul ?

— Oui.

— Vous voyez, fit Malko. Si je voulais vous livrer aux

Anglais, toute la Spécial Branch serait déjà ici... Acceptez. Vous aurez une cagoule et personne ne pourra vous identifier. Vous serez libre de vous en aller ensuite. Je vous en donne ma parole...

— Hé, coupa Conor Green. Vous...

— Je vous en donne ma parole, répéta Malko.

Pour la première fois le visage de Maureen perdit un peu de sa dureté. Mais elle se reprit immédiatement.

— Vous êtes les plus forts, fit-elle d'un ton méprisant. Faites ce que vous voulez.

Ses yeux clignotaient sous la lumière brutale de la lampe. Elle avait l'air d'une enfant punie. Malko la prit par le bras, tandis que Conor Green ramassait la Kalachnikov de Maureen.

— Venez, dit-il.

*

* *

Malko guettait les deux trous de la cagoule. Les yeux de Maureen étaient fixes, les prunelles dilatées. Elle avait la tête un peu penchée comme pour mieux entendre les mots qui sortaient du magnétophone.

Le seul bruit qu'on entendait dans le petit bureau du Major Jasper. Il était deux heures du matin. Cela n'avait pas été facile de trouver l'officier britannique et de lui arracher la promesse que Maureen pourrait quitter le Q.G. de Lisburn libre. Quant à la jeune Irlandaise elle n'avait plus ouvert la bouche, se laissant mener comme un zombie. Comme si, brusquement, un ressort s'était cassé en elle. Maintenant, elle écoutait, les mains sur les genoux. Immobile. Toutes les conversations téléphoniques du « traître » avaient été groupées sur la même bande, séparées seulement par le clic de l'appareil raccroché... En ce moment la voix basse et légèrement sifflante expliquait où se trouvait James Finegan, un des plus vieux chefs de l'I.R.A., celui dont l'arrestation avait plongé dans la consternation tout le mouvement.

La voix expliquait où se trouvait la cachette derrière la cloison, dans la chambre du fond, celle où il y avait du papier avec des daffodils...

Les larmes jaillirent dans les yeux de Maureen, rougissant le blanc de ses yeux. Pendant quelques secondes, elle parvint à maîtriser sa respiration au prix d'un prodigieux effort de volonté, puis elle se tassa d'un coup sur sa chaise, la tête entre ses mains.

— Arrêtez !

Le major se leva et, sans ôter la pipe de sa bouche, appuya sur un bouton. On n'entendit plus que la respiration saccadée et les sanglots retenus de Maureen... Les trois hommes respectaient son déchirement. Non sans arrière-pensée. Enfin elle leva la tête et dit d'une voix blanche :

— Je veux partir.

Malko se leva aussitôt. Comme Conor Green l'imitait, Maureen demanda :

— Je veux aller seule avec vous.

La tension de sa voix était telle qu'on pouvait croire qu'elle allait se mettre à hurler. Malko fit un signe discret à l'Américain et poussa Maureen hors de la pièce.

— Très bien, dit-il.

Ils suivirent les couloirs déserts, traversèrent un garage où dormaient des Saracen et se retrouvèrent dehors près du poste de garde. Maureen marchait comme une somnambule... Elle se tassa sur le siège de la Cortina. Tandis que Malko traversait les rues désertes de Lisburn, elle murmura d'une voix étouffée et désespérée :

— Mais pourquoi, pourquoi ?

D'un ton volontairement neutre, Malko dit, sans quitter la route des yeux.

— Trevor McGuire ne poursuit pas le même but que vous. C'est un homme de parti. Il obéit à ceux qui, en Union Soviétique, ont décidé de créer dans ce pays des difficultés pour l'O.T.A.N. En se servant de l'I.R.A. Et il élimine impitoyablement tous ceux qui ne pensent pas comme lui. C'est simple... Vous croyez être ensemble, mais vous ne vous battez pas pour la même cause.

— C'est un traître ? cria Maureen. Il a envoyé en prison les meilleurs d'entre nous...

Malko soupira tristement devant la candeur de Maureen.

— En politique, Maureen, dit-il, il n'y a pas de traîtres, il n'y a que des différences d'opinions.

Comme elle ne répondait pas, il demanda doucement :

— Où voulez-vous que je vous dépose ?

Maureen tourna vers lui son visage défaits, ravagé de larmes :

— Vous allez vraiment me...

— Je vous l'ai promis, dit Malko.

Le menton de Maureen tremblait. Elle retenait ses larmes.

— Arrêtez-vous là, dit-elle.

Malko obéit. Ils étaient à la lisière de Balmoral Park, dans les faubourgs de Belfast. Il respira profondément. Si Maureen partait sans rien lui avoir appris, il pouvait dire adieu à sa carrière dans la « Company ». Et Tulla à sa jeunesse.

— Demain, dit-elle à voix basse, je sais où sera Trevor. Mais il ne sera pas seul.

— Où ?

— Dans une distillerie, au nord de la ville.

— Vous voulez venir avec moi ? demanda Malko d'un ton calme.

Maureen baissa la voix :

— Mais vous m'avez comprise ? Ils seront peut-être vingt, tous armés...

— J'ai compris, assura Malko.

Nouveau silence, puis Maureen dit très vite.

— Alors demain, ici, à neuf heures.

Elle ouvrit la portière et descendit. Avant de s'éloigner, elle se pencha à l'intérieur de la voiture.

— Vous allez amener la Spécial Branch ?

Malko secoua la tête.

— Non.

CHAPITRE XXII

Malko s'arrêta et prêta l'oreille. La vieille distillerie était totalement silencieuse.

Dans la pénombre, les trois gigantesques alambics ressemblaient à d'énormes bêtes tapies et leurs innombrables tuyaux à des tentacules. C'était une très vieille distillerie, une des plus anciennes d'Irlande, aux murs de briques noircies, dont la plupart des éléments avaient plus d'un siècle. Malko et Maureen étaient entrés par une petite porte laissée ouverte par le veilleur de nuit. Celui-ci – membre de l'I.R.A. – était parti se saouler dans un pub et ne reviendrait que beaucoup plus tard.

Maureen était au rendez-vous. Jusqu'à la dernière seconde Malko avait gardé son projet secret. Même vis-à-vis de Conor Green. Le responsable de la C.I.A. aurait été trop tenté de prévenir la Spécial Branch. Pour ne pas prendre de risques. Le sort de Tulla Lynch lui importait peu.

Il restait environ une heure à Malko pour se décider. S'il ne trouvait pas un moyen de venir à bout tout seul de Trevor McGuire et des autres, il serait obligé de demander de l'aide. Cela valait mieux que de rater la capture de Trevor McGuire. Mais dans ce cas, il abandonnait Tulla à son sort. La C.I.A. n'interviendrait jamais officiellement en sa faveur. Et les Anglais ne la relâcheraient pas sans monnaie d'échange.

Pour l'instant, il essayait de se familiariser avec la topographie intérieure de la distillerie. Les cuves et les alambics se trouvaient sur plusieurs niveaux, reliés par des passerelles.

Maureen, vêtue de son éternel ensemble en blue-jean, le suivait en silence.

Il escalada un escalier métallique qui le mena à près de quatre mètres du sol. Maureen tendit le bras vers un espace découvert, en dessous d'eux.

— La dernière fois, ils étaient là. Parce qu'on couvre les deux sorties.

Malko tomba en arrêt devant une énorme cuve, à côté d'eux.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le moût, expliqua Maureen.

Il y avait une ouverture carrée sur le dessus de la cuve. Malko se pencha au-dessus, aperçut un liquide marron et bouillonnant. Pendant une fraction de seconde, il n'éprouva rien puis il eut l'impression de recevoir une bouffée de gaz asphyxiant en plein visage : les yeux pleins de larmes, le souffle coupé, il se rejeta en arrière. Les gaz de fermentation se dégageaient avec une puissance incroyable. Et la cuve devait contenir 10 000 gallons de moût... Maureen le tira en arrière.

— Attention, si vous tombez dedans, vous ne survivrez pas dix secondes.

Malko regardait pensivement le liquide bouillonnant. Avec l'amorce d'une idée.

Il s'engagea sur une passerelle qui serpentait au-dessus du sol jusqu'aux trois énormes alambics. Il en fit le tour. Chacun était vide. Plusieurs ouvertures s'ouvraient dans la paroi de cuivre... De nouveau Malko se pencha. Cela ne sentait même pas l'alcool... L'alambic avait dû être nettoyé complètement. Il distingua au fond les grandes palettes qui servaient à remuer l'alcool en cours de distillation.

Chaque alambic devait mesurer près de six mètres de hauteur ! Malko calcula mentalement la distance qui le séparait de la cuve de moût : pas plus de vingt mètres.

Il commençait à avoir une idée.

— Vous savez fabriquer un cocktail Molotov ? demanda-t-il à Maureen.

— Bien sûr, fit la jeune Irlandaise.

Vexée comme s'il lui avait demandé si elle savait coudre.

— Nous allons soutirer de l'essence à la voiture, dit-il, et en faire un, vite.

Maureen le fixa avec incrédulité.

— Comment, vous n'avez pas prévenu les Anglais ?

Il secoua la tête.

— Non.

Il lui expliqua pourquoi. Cette fois, ses yeux gris fondirent. De nouveau, il la sentait proche de lui. Comme lorsqu'elle s'était donnée sauvagement à lui à Dublin.

— Vous faites vraiment cela pour Tulla ?

— Absolument.

— Alors, vous n'êtes pas de la C.I.A. ?

Malko eut un sourire amusé.

— Hélas, si. Mais elle n’a pas acheté mon âme.

Il lui expliqua son plan. Il leur restait vingt minutes pour le mettre au point.

*

* *

Des bruits légers parvenaient presque dans l’alambic.

Des chuchotements, le heurt d’un objet métallique, des pas. La vieille distillerie s’était animée. Malko et Maureen, tapis au fond de l’alambic vide, collaient leurs oreilles contre l’épaisse paroi de cuivre qui transmettait tous les bruits et toutes les vibrations. Ils avaient rabattu les trappes de visite et de nettoyage. Sans les verrouiller, pour ne pas attirer l’attention. Si Trevor McGuire et ses hommes inspectaient soigneusement la distillerie, ils couraient évidemment le risque d’être découverts... En quelques secondes, on pouvait fermer les trappes et ensuite, les noyer dans l’alcool en ouvrant quelques robinets... Mais le risque était minime : les hommes de Trevor McGuire ne s’amuseraient pas à inspecter les alambics... Seul le veilleur de nuit devait savoir que l’un d’eux était vide.

Maureen décolla son oreille de la paroi et souffla :

— Ils sont là.

— Attendez. Je vais voir, dit Malko.

Il se déplaça tout doucement à l’intérieur de l’alambic, s’accrochant au dispositif de battage pour remonter jusqu’à la hauteur d’une des trappes. Des ampoules nues éclairaient faiblement la distillerie. Il souleva la trappe et sortit la tête avec précaution. Du sol, on ne pouvait le voir, à cause de la passerelle. Mais il ne voyait rien non plus. Il dut sortir les épaules et se tordre le cou pour apercevoir l’endroit qui l’intéressait. Son cœur battit plus vite. Sept hommes, debout ou assis sur des caisses, se tenaient dans l’espace découvert en dessous de la grande cuve de moût. Six étaient des inconnus pour Malko. Le septième était Trevor McGuire.

Il ressemblait à la photo du Major Jasper. Malko se hissa encore un peu et prêta l’oreille. Les voix se répercutaient dans la distillerie silencieuse et la voix sifflante du « traître », le frappa de plein fouet.

Pendant quelques secondes, il savoura sa victoire. Il lui suffisait de se glisser hors de la distillerie, de se ruer sur un téléphone pour obtenir toute l’aide nécessaire.

Il examina ses adversaires : Trois avaient des mitraillettes, les autres portaient sûrement un pistolet. Malheureusement, il ne pouvait entendre ce qui se disait. Avec précaution, il se laissa de nouveau glisser dans l'alambic.

— Trevor McGuire est là, dit-il. Avec six autres.

Les yeux de Maureen brillèrent :

— Le salaud ! Je voudrais le tuer de mes propres mains. Il a convoqué ses chefs de groupe. Grâce à lui, l'I.R.A. a mis sur pied un nouveau cloisonnement. Des groupes de cinq hommes. Un seul connaît les autres chefs de groupe.

— C'est calqué sur les cellules communistes, remarqua Malko.

Il sortit son pistolet extra-plat. Les cinq prochaines minutes allaient être cruciales.

— Vous êtes prête ? demanda-t-il.

Maureen inclina la tête affirmativement. Elle n'était pas armée, à part son cocktail Molotov, confectionné à l'aide d'une bouteille de Pepsi-Cola et d'un bout de chiffon.

— Allons-y, dit Malko. De nouveau, il escalada la paroi intérieure de l'alambic, suivi de Maureen. Ils émergèrent en même temps sur la passerelle, mais par une autre trappe ouverte sur la face opposée à l'endroit où se trouvaient leurs adversaires. Donc, ceux-ci ne pouvaient les voir. Malko prit le cocktail Molotov des mains de Maureen et lui tendit son pistolet extra-plat.

Ils eurent à peine le temps d'échanger un regard et il s'avança tout doucement sur la passerelle, surveillant le groupe de sept hommes au-dessous de lui... Il réussit à parvenir à la moitié de la passerelle, sans qu'on le remarque. Il entendait sans les écouter les paroles de Trevor McGuire, concentré sur le but à atteindre. Puis le sol métallique de la passerelle émit une vibration sonore...

Malko s'immobilisa. Un rugissement éclata au-dessous de lui. Il n'eut pas besoin de baisser les yeux pour savoir qu'on l'avait découvert. Déjà il courait de toutes ses forces vers la cuve de moût...

Sa vie reposait sur quelques secondes de surprise.

— *Get him !* hurla Trevor McGuire.

Plusieurs hommes se précipitèrent vers les échelles menant au réseau de passerelles. Au même moment, une série de détonations claquèrent, venant de l'alambic. Maureen commençait son opération de diversion.

Précipitamment, les hommes de Trevor McGuire s'abritèrent. L'un

d'eux poussa un cri, touché à l'épaule.

Malko s'arrêta à trois mètres de la cuve de moût, sortit un briquet, alluma la mèche du cocktail Molotov. Aucun des hommes en dessous de lui ne le vit jeter avec précision l'engin dans le liquide bouillonnant. Il rebroussait déjà chemin, comme s'il avait été surpris et battait en retraite.

Une rafale claqua, les balles ricochèrent sur les tuyaux. Déjà Malko était hors de portée, protégé par la masse du second alambic.

— Plongez, cria-t-il à Maureen.

La jeune Irlandaise se laissa tomber dans l'alambic. Malko rejoignit la trappe aussitôt, la rabattit avant de se laisser glisser à l'intérieur. Plusieurs balles ricochèrent sur les épaisses parois de cuivre, déclenchant des vibrations sonores impressionnantes. Assourdi par les explosions, Malko roula jusqu'au fond du gigantesque alambic. Les balles continuaient à frapper les parois de cuivre vieilles de cent cinquante ans, certaines parvenant même à les percer et tombaient, heureusement sans force, au fond de l'alambic.

Tout à coup, l'alambic sembla secoué par la main d'un géant. Un grondement de tonnerre emplît la vieille distillerie. Comme une vague de fond. Maureen fut projetée contre Malko, resta dans ses bras. Les gaz de fermentation, enflammés par le cocktail Molotov, avaient fait exploser la cuve de moût.

Puis la rumeur se tut, tout redevint calme. Aucune balle ne frappait plus les parois de cuivre. Les trappes fermées, l'intérieur de l'alambic était noir comme un four. Maureen bougea, angoissée, voulut remonter. Malko la retint.

— Attendez. C'est dangereux.

Es restèrent là, blottis l'un contre l'autre, pendant près de cinq minutes. Une odeur aigre et insupportable commençait à s'infiltrer dans l'alambic. Malko fut pris d'une quinte de toux qui le secoua douloureusement. Leurs yeux les piquaient. Finalement, Malko escalada la paroi intérieure, dévissa la fermeture de la trappe et l'ouvrit légèrement. Une odeur abominable assaillit ses narines et il faillit refermer. Une vapeur âcre emplissait toute la distillerie, obscurcissant la lumière des ampoules nues.

Il se hissa sur la passerelle et tira Maureen, toussant et crachant, à l'extérieur de l'alambic. Il avait l'impression que ses poumons allaient éclater. Sa vision était obscurcie par les larmes et chaque aspiration lui brûlait les bronches et la gorge. En tâtonnant, ils descendirent une des échelles. Plus ils gagnaient le niveau inférieur, plus l'air était irrespirable.

Il buta dans un corps étendu, et se pencha pour l'examiner. Un des hommes de McGuire, serrant encore sa mitraille, les yeux hors de la tête, la bouche grande ouverte, le visage congestionné. Asphyxié. Il s'avança avec précaution, le pistolet au poing. Mais il n'y avait plus rien à craindre : les corps des sept hommes étaient étendus un peu partout, là où l'asphyxie les avait surpris. Les uns tenaient encore leurs armes, les autres les avaient lâchées pour fuir plus vite. Mais aucun n'était parvenu jusqu'à la sortie de la distillerie.

Les vapeurs toxiques avaient agi en quelques secondes. La cuve de moût n'existait plus. Par contre un liquide jaunâtre et nauséabond couvrait le sol de la distillerie jusqu'à hauteur des chevilles. Pataugeant, toussant, crachant, aveuglé, Malko s'avança au milieu des corps.

Trevor McGuire était recroquevillé sur le côté, serrant encore un pistolet dans son poing, le teint aubergine, la bouche ouverte dans un ultime effort pour aspirer de l'air.

Malko tituba jusqu'à la porte, l'ouvrit et s'appuya au mur pour respirer un peu d'air frais. Puis il vomit. Sa gorge était à vif. La tête lui tournait. Il se demanda s'il n'allait pas se trouver mal. Maureen le rejoignit, vomissant et crachant.

Ils entendirent un bruit de sirène venant de la ville. La Spécial Branch arrivait, alertée par l'explosion.

— Allons chercher McGuire, dit Malko.

Sa monnaie d'échange.

Ils replongèrent dans l'infeste odeur. À deux, ils parvinrent à haler le corps de Trevor McGuire, à le hisser dans la Cortina. Malko démarra, le corps de l'Irlandais tassé sur la banquette arrière, exhalant une odeur abominable.

Il s'éloigna de la ville, en direction de Lisburn. À côté de lui, Maureen ne disait rien, fixant la route. Absente.

*

* *

Maureen ressemblait à une étudiante sage avec ses superbes cheveux roux noués en natte, son manteau de lainage et son visage pas maquillé. Cela faisait une semaine que Malko ne l'avait pas vue. Ils s'étaient quittés à l'entrée de Lisburn. Juste avant que Malko aille « livrer » le corps de Trevor McGuire au Major Jasper.

Tulla avait été discrètement libérée trois jours plus tard. Une

mesure de grâce exceptionnelle signée par le ministre de l'Intérieur. Une ambulance l'avait aussitôt emmenée en Irlande du Sud, dans le meilleur hôpital de Dublin. Le nouvel I.R.A. était décapité pour un moment. Et surtout échaudé en ce qui concernait l'aide soviétique...

Malko n'avait plus qu'à retourner à Liezen. Avant de partir, il avait appelé Maureen, au numéro qu'elle lui avait laissé. Ils s'étaient retrouvés au coin de Balmoral Park. Comme les deux dernières fois. Il ignorait où elle se cachait à Belfast.

— Pourquoi voulez-vous me voir ? demanda-t-elle.

Il lui tendit une feuille de papier pliée en quatre.

— J'ai obtenu ceci du Major Jasper, dit-il. C'est un laissez-passer. Vous pouvez gagner l'Irlande du Sud sans problème. Ou rester ici, si vous vous absteniez de faire de la politique.

Maureen prit le document, l'examina et leva la tête :

— Pourquoi me donne-t-on cela.

— Pour la collaboration que vous m'avez apportée.

Elle hocha la tête, déchira posément le laissez-passer en petits morceaux qu'elle enfonça dans le cendrier de la Cortina.

— Merci, dit-elle.

Malko tenta un dernier effort.

— Maureen, dit-il, pourquoi ne partez-vous pas avec moi. Sur le Continent.

Sans répondre, elle défit les boutons de son manteau et l'ouvrit. Malko aperçut un fusil d'assaut Armalite démonté en deux, fixé à la doublure. Déjà Maureen avait refermé.

Ils se toisèrent pendant quelques secondes. Une lueur infiniment douce brilla pendant une fraction de seconde dans les yeux gris de Maureen. Il comprit qu'il ne l'avait jamais vraiment violée. Puis, la lueur s'éteignit, elle prit son sac et sortit de la voiture, s'éloigna sans se retourner, la tête droite, la démarche ferme.

Malko, le cœur serré, se remplit les yeux de sa silhouette somptueuse : il était sûr de ne pas revoir Maureen vivante...

FIN

BUSSIÈRE
CROUPE CPI
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en août 2004

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS
14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris
Tél. : 01-40-70-95-57

— N^o d'imp. 43924. —
Dépôt légal : août 2004.
Imprimé en France

-
- [1] Tue-le, en argot irlandais.
 - [2] Protestants en argot catholique.
 - [3] Mouchard.
 - [4] Mort aux mouchards.
 - [5] Alerte à la bombe.
 - [6] Des objectifs.
 - [7] Petite pension de famille.
 - [8] Fusil d'assaut russe.
 - [9] Planque-toi, Patrick.
 - [10] Dieu Tout-Puissant
 - [11] La rosée de Tullamore.